RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS

AVX HVRONS,

PAYS DE LA NOVVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1648. ET 1649.

Enuoyée au R. P. HIEROSME LALEMANT, Superieur des Missions de la Compagnie de Iesus en la Nouuelle France.

PAR LE PERE PAVL RAGVENEAV, DE LA MESME COMPAGNIE.

Pour la faire tenir au R. P. Prouincial de la mesme Compagnie. (*)

Pax Christi.

MON REVEREND PERE,

CETTE Relation que i'adresse à vostre Reuerence, luy fera voir les progrez de la Foy sur ces peuples, plus notables que iamais ils n'auoient esté par le passé, et en suite la desolation de ces Pays dans le temps que le Christianisme y a paru auec plus grand éclat. Ce qui nous console dans ces desolations, c'est que le Ciel s'enrichit de nos pertes, et se remplit des dépoüilles de cette Eglise militante, qui se soustient dedans l'orage, et qui dans le plus fort des miseres qui l'accueillent de toutes parts, se maintient fortement dans sa foy et s'anime dans l'esperance d'vne vie immortelle, qui est son vnique support. Nous voyons l'ouurage de nos mains dissipé, ou plus tost l'ouurage de la main de Dieu seul ; quantité d'Eglises naissantes, qui portent sur elles mesmes la vraye marque du Christianisme, ie veux dire la Croix de Iesus-Christ ; vn grand nombre de nos Chrestiens qui ont passé par le fil de l'espée, les autres qui ont souffert et les feux et les flammes ; des hommes, des femmes et des enfans, et ceux qui ont eschappé le fleau de la guerre, contrains d'abandonner leurs biens, leurs maisons, leur pays, et d'aller mourir dans les bois de mesaises et de faim, pour fuir vne mort plus cruelle. Ce nous est vn bon-heur, qu'vne partie de cette Croix vrayement pesante soit à nous mesmes nostre partage, que

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1650.

nous ayons veu de nos freres y répandre leur sang et y endurer des tourmens, dont la cause les pourra bien faire passer quelque iour pour martyrs ; qu'il n'y en ait pas vn de nous qui ne puisse esperer de les suiure au milieu des braziers ardens où ils ont esté consumez ; et que maintenant l'estat des affaires soit tel, que nous soyons heureusement necessitez de beaucoup souffrir et de tout craindre au seruice du grand Maistre dont nous annonçons les grandeurs en ces pays Barbares. Nous adorons ses diuines conduites, et sur nous et sur nostre troupeau ; nous le benissons du passé, et nous attendons auec amour, et ie puis dire auec la ioye de nostre cœur, ce que nostre nature pourroit redouter dauantage, car c'est ainsi qu'il merite luy seul d'estre seruy. Nous le prions que ses diuines volontez soient accomplies sur nous, et en la vie et en la mort. Vostre Reuerence nous assistera pour cét effet de ses prieres, et tous ceux qui ont quelque amour pour la conuersion de ces Peuples.

Mon Reuerend Pere,

Vostre tres-humble et obeyssant seruiteur en N. Seigneur,

PAVL RAGVENEAV.

De la Maison de Sainte Marie aux Hurons, ce 1. iour de May 1649.

Au R. Pere le Pere Claude de Lingendes, Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France.

—

MON REVEREND PERE,

La Relation des Hurons que i'enuoye à vostre Reuerence, luy fera voir la déroute et la desolation de ces pauures nations d'enhaut, le massacre de la fleur de nos Chrestiens, la mort glorieuse de trois de leurs Pasteurs, et leur retraite auec vne partie de leur troupeau, dans vne Isle de leur grand lac.

Aprés tout, le Baptesme de plus de deux mille Sauuages, le courage et l'esperance pour l'aduenir, dont Dieu remplit les esprits et les cœurs de tous ceux qui sont parmy les Hurons, me fait beaucoup esperer pour l'aucnir.

Monsieur d'Ailleboust nostre Gouuerneur, a fait le possible pour secourir le pays en cette occasion, y enuoyant des forces et des munitions pour resister aux ennemis ; enuiron soixante François y sont montez cette année en deux bandes, dont la premiere deuoit retourner cette Automne, et l'autre hyuerner dans le pays : nous ne sçauons pas encore le succés de leur voyage, ie prie Dieu qu'il soit heureux.

Ie n'enuoye pour cette année autre relation à Vostre Reuerence, que celle des Hurons, non pas que nous manquions de sujet de donner autant de consolation à Vostre Reuerence, que iamais pour les Missions d'icy bas, où les Chrestiens Sauuages vont croissant en nombre et en vertu au delà de toutes nos esperances, mais pour interrompre le cours des Relations ordinaires d'icy bas, dont la continuation sans relasche, particulierement dans la rencontre d'vne Relation si extraordinaire des pays d'enhaut, pourroit sembler importune et affectée.

Les Iroquois nous ont donné vn peu de repos icy bas ; mais ie ne sçay si ce sera pour long-temps : nostre consolation est que les differences des temps sont aussi bien suiettes à Dieu que celles des lieux, et que nous ne deuons estre que trop contens de tout ce qu'il plaira à sa diuine Majesté d'en ordonner.

Quoy que c'en soit, Vostre Reuerence voit assez que nous auons besoin d'vn secours extraordinaire de ses saincts Sacrifices et Prieres ; c'est ce que nous la prions tres-humblement de nous octroyer, et ce que nous esperons en-

tierement de sa bonté et charité en nostre endroit,

De Vostre Reuerence,

Tres-humble et tres-obeïssant seruiteur en N. S.

HIEROSME LALEMANT.

De Quebec, ce 8. Septembre 1649.

CHAPITRE PREMIER.

De la prise des Bourgs de la Mission de S. Ioseph, l'Esté de l'année 1648.

L'Esté dernier de l'an passé 1648. les Iroquois, ennemis des Hurons, leur enleuerent deux bourgs frontiers, dont la pluspart des hommes de defense estoient sortis, quelques-vns pour la chasse, quelques autres pour des desseins de guerre, qui ne pûrent leur reüssir. Ces deux places frontieres faisoient la Mission, que nous nommions de S. Ioseph, dont le bourg principal comptoit enuiron 400. familles, où la Foy se soustenoit depuis long-temps auec éclat, et où les Chrestiens alloient croissans en nombre et plus encore en saincteté, par les trauaux infatiguables du Pere Antoine Daniel, vn des premiers Missionaires de ces contrées.

A peine le Pere acheuoit-il la Messe, et les Chrestiens, qui selon leur coustume auoient remply l'Eglise apres le leuer du Soleil, y continuoient encore leurs deuotions, qu'on crie aux armes et à repousser l'ennemy, lequel estant venu à l'improuiste, auoit fait ses approches de nuit. Les vns courent au combat, les autres à la fuite, ce n'est qu'effroy et que terreur par tout. Le Pere, se iettant des premiers où il voit le peril le plus grand, encourage les siens à vne genereuse deffense ; et comme s'il eust veu le Paradis ouuert pour les Chrestiens, et l'Enfer sur le poinct d'abismer tous les Infideles, il leur parle d'vn ton si animé de l'esprit qui le possedoit, qu'ayant fait bresche dans les cœurs qui iusqu'alors auoient esté les plus rebelles, il leur donna vn cœur Chrestien. Le nombre s'en trouue si grand, que ne pouuant pas y suffire, les baptisant les vns apres les autres, il fut contraint de tremper son mouchoir en l'eau (qui estoit tout ce que la necessité luy presentoit alors) pour répandre au plus tost cette grace sur ces pauures Sauuages, qui luy crioient misericorde, se seruant de la façon de baptiser qu'on appelle par aspersion.

Cependant l'ennemy continuoit ses attaques plus furieusement que iamais : et sans doute que ce fut vn grand bonheur pour le salut de quelques-vns, qu'au moment de leur mort, le Baptesme leur eust donné la vie de l'ame, et les mist dans la possession d'vne vie immortelle.

Comme le Pere eût veu que l'Iroquois se rendoit maistre de la place, au lieu de prendre la fuite auec ceux qui l'inuitoient de se sauuer en leur compagnie, s'oubliant de soy-mesme, il se souuint de quelques vieillards et malades qu'il auoit de long-temps disposez au Baptesme ; il parcourt les cabanes, il les va remplissant de son zele, les Infideles mesmes luy presentans leurs enfans à la foule, pour en faire des Chrestiens.

Cependant l'ennemy desia victorieux auoit mis tout en feu, et le sang des femmes mesme et des enfans irritoit leur fureur. Le Pere voulant mourir dans son Eglise, la trouue pleine de Chrestiens, et de Catechumenes qui luy demandent le Baptesme. C'estoit bien pour lors que leur foy animoit leurs prieres, et que leur cœur ne pouuoit démentir leur langue. Il baptise les vns, donne l'absolution aux autres, et les console tous de l'esperance la plus douce des Saincts, n'ayant quasi d'autres paroles en bouche que celles-cy : Mes Freres, nous serons auiourd'huy dans le Ciel.

L'ennemy fut aduerty que les Chrestiens s'estoient rendus en tres-grand nombre dans l'Eglise, et que c'estoit

la proye la plus facile et la plus riche qu'il eût pû esperer. Il y accourt auec des hurlemens barbares et des cris étonnans. Au bruit de ces approches : Fuyez, mes Freres, dit le Pere à ses nouueaux Chrestiens, et portez auec vous vostre foy iusqu'au dernier souspir. Pour moy, adiousta-t-il, ie dois mourir icy, tandis que i'y verray quelque ame à gagner pour le Ciel ; et y mourant pour vous sauuer, ma vie ne m'est plus rien, nous nous reuerrons dans le Ciel. En mesme temps il sort du costé d'où vient l'ennemy, qui s'arreste dans l'estonnement de voir vn homme seul luy venir au rencontre, et mesme recule en arriere, comme s'il eût porté sur son visage la terreur et l'effroy d'vne compagnie toute entiere. Enfin s'estans vn peu reconnus et s'estonnans d'eux-mesmes, ils s'animent les vns les autres, ils l'enuironnent de toutes parts, ils le couurent de fleches, iusqu'à ce que l'ayans frappé d'vn coup mortel d'vne arquebuse qui le perça de part en part tout au milieu de la poitrine, il tomba prononçant le nom de Iesus, en rendant heureusement son ame à Dieu, vrayment en bon Pasteur, qui expose et son ame et sa vie pour le salut de son troupeau.

Ce fut alors que ces Barbares se ruerent sur luy, auec autant de rage que si luy seul eust esté l'objet de leur haine. Ils le dépoüillent nud, ils exercent sur luy mille indignitez, et il n'y en eût quasi aucun qui ne voulust prendre la gloire de luy auoir donné son coup, mesme le voyant mort.

Le feu cependant consumoit les cabanes, et lors qu'il eût gagné iusqu'à l'Eglise, le Pere y fut ietté dans le plus fort des flammes, qui en firent bien-tost vn holocauste entier. Quoy qu'il en soit, il n'eût pû estre plus glorieusement consumé que dans les feux et les lumieres d'vne Chapelle ardente.

Tandis que l'ennemy s'arreste sur le Pasteur de cette Eglise, son pauure troupeau dissipé auoit tousiours plus de loisir de se sauuer ; et plusieurs en effet se rendirent en lieu d'asseurance, redeuables de leur vie à la mort de leur pere. Les autres ne pûrent se sauuer assez promptement, principalement des pauures meres desolées, qui succomboient sous la pesanteur de trois et quatre enfans, ou qui s'estans voulu cacher dans l'épaisseur des bois, s'y voyent découuertes par les cris innocens d'vn aage qui se trahit soy-mesme, appellant sur soy le malheur qu'il craint dauantage.

Il y auoit quatorze ans que ce bon Pere trauailloit en cette Mission des Hurons auec vn soin infatigable, vn courage genereux dans les entreprises, vne patience insurmontable, vne douceur inalterable, et auec vne charité qui sçauoit tout excuser, tout supporter et tout aymer. Son humilité estoit sincere, son obeyssance entiere, et tousiours preste à tout pâtir et à tout faire. Son zele l'a accompagné iusqu'à la mort, qui ne l'a pas surpris au dépourueu, quoy qu'elle ait esté bien subite. Car il portoit tousiours son ame entre ses mains, y ayant plus de neuf ans qu'il demeuroit dans les places les plus frontieres de ce pays, et dans les Missions les plus exposées à l'ennemy, attendant auec esperance et amour le bonheur de la mort, qui luy est écheuë en partage.

Mais sans doute que la Prouidence de Dieu l'auoit conduit à cette mort d'vne façon particuliere, n'y ayant que deux iours qu'il auoit fait vne confession generale, et qu'il auoit acheué en cette Maison de Saincte Marie, les Exercices Spirituels de la Compagnie, dans vne retraite de huict iours, qu'il auoit pris exprés pour vaquer à Dieu seul, et se disposer au passage de l'Eternité. Ce fut là qu'il s'enflamma plus que iamais dans les desirs de répandre et son sang et sa vie pour le salut des ames : en telle sorte qu'ayant finy ses Exercices, il ne voulut pas prendre mesme vn iour de repos, se sentant appellé de Dieu dans les trauaux de sa Mission, où il porta ce feu du Ciel, dont sans doute son ame estoit plus embrasée que iamais son corps ne l'ait esté, quoy que sainctement consumé dans le milieu des flammes. Il s'estoit separé de nous le second iour de Iuillet ; le lendemain, estant arriué en sa Mission, il prescha à

tous les Chrestiens, et en confessa vn grand nombre, leur disant qu'ils se preparassent à la mort. Le 4. iour de Iuillet, lors mesme que l'ennemy parut, il ne faisoit que sortir de l'Autel et preschoit derechef à ces bons Neophytes des ioyes du Paradis et du bonheur de ceux qui meurent au seruice de Dieu. C'estoit ses derniers entretiens, estant plus proche de la mort qu'il ne pensoit ; mais Dieu l'y conduisoit auec autant de saincteté que s'il en eût eu quelque asseurance.

C'est le premier de nostre Compagnie qui soit mort en cette Mission des Hurons. Il estoit natif de Dieppe, de parens tres-honnestes et tres gens de bien ; il sembloit n'estre né que pour le salut de ces Peuples, et n'auoit point de desir plus violent que de mourir pour eux. Nous esperons que dans le Ciel, tout ce pays aura en sa personne vn puissant intercesseur auprés de Dieu.

Quoy que quelques raisons m'obligeassent peut-estre d'estre plus reserué à publier ce qui suit, toutefois i'ay creu deuoir en rendre à Dieu la gloire qui luy en est deuë. Ce bon Pere s'apparut aprés sa mort à vn des nostres par deux diuerses fois. En l'vne il se fit voir en estat de gloire, portant le visage d'vn homme d'enuiron trente ans, quoy qu'il soit mort en l'âge de quarante-huict. La plus forte pensée qu'eut celuy auquel il s'apparut, fut de luy demander comment la diuine Bonté auoit permis, que le corps de son seruiteur fust traitté si indignement aprés sa mort, et tellement reduit en poudre, que mesme nous n'eussions pas eu le bonheur d'en pouuoir recueillir les cendres. *Magnus Dominus et laudabilis nimis,* respondit-il, Oüy, Dieu est grand et adorable à tout iamais : il a ietté les yeux sur les opprobres de ce sien seruiteur, et afin de les recompenser en Dieu, grand comme il est, il m'a donné quantité d'ames qui estoient dans le Purgatoire, lesquelles ont accompagné mon entrée et mon triomphe dans le Ciel.

Vne autre fois il fut veu assister à vne assemblée que nous tenions, touchant les moyens d'auancer la Foy en ces pays ; et alors il paroissoit nous fortifiant de son courage, nous remplissant de ses lumieres et de l'esprit de Dieu dont il estoit tout inuesty.

Quoy qu'il en soit, il nous a laissé apres soy l'exemple de toutes ses vertus, et à tous les Sauuages, mesme Infideles, vne affection si tendre pour sa memoire, que ie puis dire en verité, qu'il a rauy le cœur de tous ceux qui iamais l'ont connu.

Vne partie de ceux qui s'estoient eschappez de la prise et incendie de cette Mission de Sainct Ioseph, vinrent se refugier proche de nostre maison de Saincte Marie. Le nombre de ceux qui y auoient esté tuez ou emmenez captifs, estoit bien d'enuiron sept cens ames, la pluspart de femmes et enfans. Le nombre de ceux qui se sauuerent fut bien plus grand. Nous taschasmes de les secourir de nostre pauureté, de reuestir les nuds, de repaistre ces pauures gens qui se mouroient de faim, de pleurer auec les affligez et de les consoler dans l'esperance du Paradis. Pourueu que Dieu tire sa gloire de nos pertes, elles nous seront tousiours aymables ; et ce nous est assez, quoy qui puisse nous en couster, pourueu que nous voyïons le nombre des Esleus s'accroistre pour l'eternité, puisque c'est pour le Ciel que nous trauaillons et non pas pour la terre.

CHAPITRE II.

Estat du Christianisme en ces Pays, l'Hyuer de la mesme année 1648.

Le retour victorieux de la flotte Huronne, qui estoit descenduë aux Trois Riuieres dés le Printemps, et le secours de quatre de nos Peres, et d'vne vingtaine de François, qui arriuerent heureusement icy au commencement du mois de Septembre, fut vn coup de l'amour de Dieu sur ces Peuples, et le salut de plusieurs ames qu'il vouloit

disposer pour le Ciel. Car nous estans veus plus capables de porter plus au loin la parole et le nom de Dieu, nostre nombre estant augmenté de dix-huict de nos Peres que nous estions icy, vne quinzaine se partagerent en vnze diuerses Missions, me sentant obligé d'en enuoyer la plus grande part sans autre compagnie, sinon des Anges tutelaires de ces Peuples ; ayant donné les quatre Peres nouueaux venus pour seruir de seconds, dans les Missions les plus laborieuses, où y rendant quelque assistance, ils y pûssent en mesme temps apprendre la langue du pays.

De ces vnze Missions, huict ont esté pour le peuple de la langue Huronne, et les trois autres pour les Missions de la langue Algonquine. Par tout, les progrez de la Foy ont surmonté nos esperances ; la pluspart des esprits, mesme autrefois les plus farouches, se rendans si dociles et si souples à la predication de l'Euangile, qu'il paroissoit assez que les Anges y trauailloient bien plus que nous.

Le nombre de ceux qui ont receu le sainct Baptesme depuis vn an, est d'enuiron dix-huict cens personnes, sans y comprendre vne foule de monde qui furent baptisez par le Pere Antoine Daniel, le iour de la prise de Sainct Ioseph, dont nous n'auons pû tenir compte, aussi peu que de ceux que le Pere Iean de Brebeuf et le Pere Gabriel Lalemant baptiserent à la prise des bourgs de la Mission de Sainct Ignace, comme nous dirons cy-aprés. Ce nous est assez que le Ciel en ait tenu bon compte, puisqu'à vray dire, ces Baptesmes n'ont esté que pour enrichir l'Eglise triomphante.

Nous ne sçauons pas encore le succés d'vne nouuelle Mission, que nous commençasmes l'Automne dernier dans vne nation Algonquine, esloignée enuiron soixante lieuës de nous. Vn de nos Peres y fut enuoyé pour hyuerner auec ces Peuples, qui nous pressoient depuis quelques années de les aller instruire.

Nous n'auons pû en receuoir aucunes nouuelles depuis huict mois qu'il nous quitta. Ce dont nous ne pouuons douter, est qu'il y aura eu beaucoup à souffrir ; mais ce qui nous console, c'est que nous sçauons bien, que par tout les souffrances ont esté le vray prix de la conuersion des Nations conquises au Royaume de Iesus-Christ. Ces peuples habitent dans vne Isle, qui a de tour enuiron soixante lieuës dedans nostre grand Lac ou Mer douce, tirant vers l'Occident. Cette Isle se nomme *Ekaentoton*, qui a donné le nom aux peuples qui l'habitent : nous l'auons nommée l'Isle de Saincte Marie.

La Mission de la Conception estant plus ancienne que toutes les autres, non seulement a continué de porter les fruicts les plus murs pour le Ciel ; mais elle s'est tellement formée dans l'esprit veritable du Christianisme, qu'elle a seruy d'exemple et de modele à toutes les autres Nations, qui ont veu en ses mœurs ce que peut la Foy dans vn pays, quoy que Barbare quand il est deuenu Chrestien. Les hommes, les femmes et les enfans y ont fait vne profession si publique de ce qu'ils vouloient estre iusqu'à la mort, que souuent les nations voisines ne leur donnoient point d'autre nom, sinon en les nommant la Nation des Chrestiens.

En effet, leurs Capitaines y ont esté ardens à soustenir la Foy, et toutes les familles s'y sont sousmises si generalement, que ne restant plus parmy eux que fort peu d'Infideles, les Chrestiens n'y ont plus voulu tolerer aucune de leurs anciennes coustumes, qui estoient de reste de l'Infidelité, ou qui heurtoient les bonnes mœurs.

Dés le commencement de l'Hyuer, ces bons Neophytes assemblerent vn Conseil general pour conferer des moyens d'affermir la Foy parmy eux. Leur conclusion fut qu'il falloit venir trouuer le Pere qui a soin de cette Mission, afin qu'il retranchast dans leurs coustumes celles qui sont contraires à la Foy, qu'il corrigeast des autres de soy indifferentes, tout le mal qui pourroit en quelque façon en corrompre l'vsage ; qu'ils luy obeïroient de tout poinct, et le regarderoient comme portant la parole de Dieu, et en suite le premier de leurs Capitaines. Le meilleur est, qu'ils

ont tenu en cela leur parole, et qu'aux moindres doutes qui pouuoient suruenir, les Capitaines mesmes venoient au Pere pour receuoir ses ordres et les executer.

Sur la fin de l'Hyuer, quelques Infideles plus opiniastres, ayans voulu pour la guerison d'vn malade, auoir recours à de certains remedes, où l'impudicité est comme dans son regne, les filles tenant à honneur en ces rencontres de prostituer leur honneur mesme, on ne pût en trouuer aucune qui voulust y entendre. Quelques Capitaines Infideles des Nations voisines, qui auoient esté appellez pour fauoriser ce dessein et y prester leurs voix, furent contrains de se retirer auec leur confusion, ayans trouué et des cœurs à l'espreuue, et des oreilles qui n'estoient plus ouuertes que pour les paroles du Ciel.

Voicy vn coup de zele qui m'a paru considerable, en vn vieillard aagé prés de quatre-vingts ans, qui ne peut auoir de chaleur que ce que la Foy luy en donne. En vne recreation publique, où la coustume du pays est, qu'aux guerriers entrans dans vne espece de fureur martiale, il soit permis de rompre et de briser les portes des cabanes, comme on feroit donnant l'assaut et attaquant quelque place ennemie, vn certain Infidele, homme de grand credit, pour faire vn coup hardy, et croit-on pour se venger, sous vn pretexte specieux de quelque refus que les Chrestiens luy auoient fait de quelque chose où ils y craignoient du peché, entreprit de rompre la porte de l'Eglise, et d'abattre vn arbre, au haut duquel estoit penduë la cloche qui sonnoit pour le signal des Messes et des Prieres publiques ; et afin de faire son coup auec plus d'asseurance, cét Infidele alloit penetrant les cabanes, et chantant d'vn ton animé de fureur, que son songe luy auoit commandé d'abattre la cloche des François : c'est à dire que selon les coustumes de ce pays, c'eust esté vn crime inoüy, de s'opposer le moins du monde à l'execution d'vn songe proclamé si publiquement. Vn bon vieillard Chrestien, entendant ces menaces, eut recours à Nostre Seigneur, et l'adorant, luy offrit sa vie, plus tost que de permettre vne insolence qu'il iugeoit deuoir estre à l'opprobre du Christianisme. Aprés auoir fait sa priere, entendant la voix de l'Infidele qui s'auançoit la hache en main ; sur le poinct de rabattre son coup, il se met entre deux : Vn coup de hache, disoit-il, tombera mieux dessus ma teste, que sur vne maison consacrée à l'honneur de Dieu. L'Infidele est tout estonné : Non, non, dit le Chrestien, ie professe publiquement que pour ma mort, ie ne veux pas qu'on en tire aucune iustice ; ny le public, ny celuy qui m'aura assommé n'en seront point en peine ; mais ie ne puis voir de mes yeux que la saincteté d'vne maison, où Dieu est adoré, soit ainsi profanée, et que la voix soit abattuë qui nous inuite à l'inuoquer, (c'est ainsi qu'il nommoit la cloche de l'Eglise). L'Infidele, qui selon la coustume de ces Pays, eust deu plus tost se faire massacrer que d'arrester son coup, se trouua si surpris par cette sorte d'opposition, que iamais il n'eust attenduë, qu'il deuint plus froid que du marbre, admirant et le zele de ce bon vieillard, et s'admirant soy-mesme d'auoir trouué vne resistance et si puissante à son dessein, et ensemble si douce, dans vn procedé qui en effect n'auoit rien de la Nature.

Les autres Missions ont esté puissamment aidées de ces exemples, qui ont presché plus haut que nos paroles. Et sans doute que les Anges du Ciel ont pris plaisir de voir en toutes les contrées de ce pays, la Foy y estre respectée, et les Chrestiens y faire gloire de ce nom, qui y estoit en opprobre il n'y a que fort peu d'années. Pour moy, ie n'eusse iamais creu pouuoir voir aprés cinquante ans de trauail, la dixiéme partie de la pieté, de la vertu et de la saincteté dont par tout i'ay esté témoin dans les visites que i'y ay faites de ces Eglises, qui ont esté se produisant au milieu de l'Infidelité. Ce m'a esté vne ioye tout à fait sensible de voir la diligence des Chrétiens, qui preuenoient le leuer du Soleil pour venir aux prieres publiques ; et que ces pauures gens, harassez de trauail, vinssent à la foule auant la nuit, rendre

à Dieu de nouueaux hommages ; de voir les enfans imiter la pieté de leurs peres, s'accoustumans dans cet aage innocent, d'offrir à Dieu leurs peines, leurs douleurs et leurs petits trauaux ; souuent de petites fillettes allant dans la forest y couper quelque bois de chauffage, n'auoir point d'entretien plus aimable que de dire leur Chapelet, et d'vne saincte emulation, prendre tout leur plaisir à qui surmonteroit ses petites compagnes en cette pieté. Mais ce qui m'a le plus rauy, c'est de voir que les sentimens de la Foy soient entrez si auant dans des cœurs, qu'autrefois nous appellions Barbares, que ie puis dire en verité que la grace y a estouffé en plusieurs, les craintes, les desirs et les ioyes, les sentimens de la Nature.

Vn petit enfant de six ans estoit extrémement malade dans la Mission de sainct Michel. Sa mere ne pouuant contenir ses larmes, voyant l'excés de la douleur et les approches de la mort de ce sien fils vnique : Ma mere, luy dit cét enfant, pourquoy pleurez vous ? vos larmes ne me rendront pas la santé ; mais plus tost prions Dieu ensemble, afin que ie sois bien-heureux dans le Ciel. Aprés quelques prieres : Mon fils, luy dit sa mere, il faut que ie te porte à Saincte Marie, afin que les François te rendent la santé. Helas, ma mere, luy dit ce petit innocent, i'ay vn feu qui brusle dans ma teste, pourroient-ils bien l'esteindre ? ie ne songe plus à la vie, n'en ayez point aucun desir pour moy ; mais ie vous auertiray de ma mort, et quand elle sera proche, ie vous prieray de me porter à Saincte Marie, car ie veux y mourir et estre enterré auec les excellens Chrestiens. En effet, quelques iours aprés, cet enfant aduertit sa mere que sa mort estoit proche, qu'il estoit temps de l'apporter. C'est la coustume en ces pays, quand quelqu'vn est proche de mourir, de faire vn festin solennel où on inuite tous les amis et les personnes les plus considerables, enuiron vne centaine. La mere ne voulut pas manquer à ce deuoir, desirant aussi aduertir tout le monde, des sentimens que son fils auoit pour la Foy. Cét enfant ayant veu les preparatifs du festin : Hé quoy, ma mere, luy dit-il, voulez vous me faire pecher si proche de ma mort ? ie renonce à toutes ces superstitions du pays ; ie veux mourir en bon Chrestien. Cét enfant croyoit que cette coustume fust au nombre des defenduës ; et quoy que sa mere excellente Chrestienne, l'asseurast qu'il n'y auoit aucun mal en cela, iamais il ne la voulut croire, et ne pût se resoudre à luy condescendre, que le Pere qui a soin de cette Mission, ne l'eust asseuré qu'en ce festin il n'y auoit aucun peché. Ce petit Ange nous fut apporté et il mourut entre nos bras, priant iusqu'à la mort, et nous disant qu'il alloit droit au Ciel, qu'il prieroit Dieu pour nous ; et mesme il demanda à sa mere, pour qui de ses parens elle vouloit qu'il priast dauantage lors qu'il seroit aupres de Dieu, que sans doute il seroit exaucé. Il l'a esté, car peu de temps apres sa mort, vn sien oncle des plus rebelles à la Foy qui fust en ces pays, et vne sienne tante, nous demanderent l'instruction, et se sont faits Chrestiens.

Vne petite fille de cinq ans de la Mission de Sainct Ignace, de parens Infideles, venoit tous les iours aux prieres matin et soir, et s'estoit maintenuë si constamment dans ce deuoir, mesme contre la volonté et les defenses de ses parens, que nous ne pûmes luy refuser le sainct Baptesme, voyant que l'esprit de la Foy suppleoit abondamment en elle les années qui pouuoient luy manquer, pour disposer auec liberté de soy-mesme en vne affaire où la grace a plus de droit que la nature. Quelque temps aprés, cét enfant tomba malade : les parens Infideles ayans recours aux superstitions du pays, enuoyerent querir le Magicien, ou à mieux dire vn imposteur, qui faisoit profession de ce mestier d'enfer. Ce longleur ne manque pas à son ordinaire de dire qu'vn certain Demon auoit reduit leur fille en cét estat ; et que pour le chasser, il falloit faire present à la malade de quelques parures et ornemens d'habits, dont les filles de cét aage sont assez desireuses. La petite malade, quoy qu'elle fust bien

basse, eut toutefois assez de force, et sa foy luy donna assez de courage pour démentir cét imposteur : Ie suis Chrestienne, dit-elle à ses parens, les Diables n'ont plus aucun pouuoir sur moy ; ie ne consens point au peché que vous venez de faire, ayant consulté les Demons ; ie ne veux point de leurs remedes, Dieu seul me guerira ; que ce Magicien se retire. Les pere et mere et toute l'assistance furent bien estonnez de cette reprimande si innocente, mais toutefois si efficace, qu'on fit retirer ce longleur, ne voulans pas attrister cette enfant malade ; mais leur estonnement s'accreût lors que le iour mesme cette enfant demanda d'estre portée à l'Eglise, asseurant qu'elle gueriroit, comme en effet il arriua. Ce coup a esté la conuersion du pere et de la mere, qui ont pris la foy de leur fille et ont receu le Baptesme aprés elle, benissans Dieu de les y auoir appellez auec tant de douceur.

Vne ieune fille de quinze ans, des plus accomplies du pays, encore Catechumene, auoit esté prise captiue sur la fin de l'Hyuer de l'an passé ; mais toutefois les ennemis luy auoient donné la vie, et elle demeuroit auec eux dans sa captiuité. Elle estoit fille et sœur de deux excellentes Chrestiennes qui ne regrettoient rien dauantage dans la perte qu'ils auoient faite, sinon que cette pauure captiue n'eust pas encore esté baptisée. Elle aussi dans sa captiuité ne s'oublioit pas de sa foy, et souuent s'écrioit à Dieu : Mon Dieu, et le Dieu de ma mere et de ma sœur qui vous connoissent mieux que moy et qui vous seruent si fidelement, ayez pitié de moy : ie n'ay pas esté baptisée, faites-moy cette grace auant que de mourir. Vn iour comme cette pauure affligée estoit dans vn champ de bled d'Inde, qu'elle semoit pour ceux dont elle estoit esclaue, elle entendit des voix du Ciel, qui chantoient vne musique rauissante dans l'air, du chant de nos Vespres, qu'elle auoit autrefois entenduës. Elle regarde autour de soy, croyant que quelques François l'abordassent ; mais elle ne voit rien autre chose. Elle se met à genoux, elle prie Dieu de tout son cœur, et conçoit vne esperance de se voir deliurée de sa captiuité, sans en voir les moyens ny aucune apparence. Quelques iours par aprés le mesme luy arriua ; elle se iette encore à genoux auec les mesmes sentimens. Enfin ayant pour la troisiéme fois entendu ces mesmes voix du Ciel, et sentant ses confiances redoublées et son courage plus animé, elle prie Dieu, et se iette dans vn chemin qu'elle ne connoissoit pas, pour reuenir en ces pays, sans viures, sans prouisions, sans escorte, mais non pas sans la conduite de celuy seul qui l'auoit inspirée et qui luy donna assez de forces pour arriuer icy, ayant fait plus de quatre-vingts lieuës sans aucun mauuais rencontre.

Elle nous demanda le Baptesme dés le iour de son arriuée, et voyant la main de Dieu sur elle auec tant d'amour, nous ne pûmes la differer. Elle estoit venuë droit en cette maison de Saincte Marie, quoy que son chemin plus court l'eust portée au bourg d'où estoient ses parens. Du depuis elle a tousiours augmenté en ferueur, et ne peut se lasser de raconter à tout le monde les misericordes de Dieu. Souuent dans sa captiuité elle se vid sollicitée à ce qu'elle ne pouuoit accorder sans perdre l'innocence, et iamais on ne pût tirer de sa bouche, mesme vn seul mot d'agreement ; iusque-là mesme que la voyant de cette humeur, qui ne plaisoit pas à ces Barbares impudiques, d'aucuns auoient souuent parlé de l'assommer ; et elle attendoit cette mort auec patience, aimant mieux mourir que de commettre aucun peché.

Ce Chapitre n'auroit point de fin si ie voulois raconter les effects de la grace sur ces pauures Sauuages, que nous admirons tous les iours, et dont nous benirons Dieu à tout iamais dans le Ciel, sans lassitude et sans dégoust. Ie ne puis toutefois obmettre vn sentiment assez vniuersel de quantité de bons Chrestiens, qui ayant perdu tout leur bien, leurs enfans, et ce qu'ils auoient de plus cher en ce monde, sur le poinct mesme de prendre vn exil volontaire de leur pays qu'ils abandonnoient, pour

éuiter la cruauté des Iroquois leurs ennemis, en remercioient Dieu et luy disoient : Mon Dieu, soyez beny, ie ne puis regretter ces pertes depuis que la Foy m'a appris que l'amour que vous auez pour les Chrestiens, n'est pas pour les biens de ce monde, mais pour l'eternité ; ie vous beny dedans mes pertes, d'aussi bon cœur que i'aye iamais fait, car vous estes mon Pere, et c'est assez que ie sçache que vous m'aymez, afin d'estre content de tous les maux qui me peuuent arriuer.

Mais ce qui m'estonne le plus en ces rencontres, c'est que ces sentimens ne viennent pas sur le tard, aprés que la nature et la passion auroient eu les premiers mouuemens du cœur ; la grace souuent les preuient, et se rend la maîtresse, mesme des premieres saillies, qui se portent vers le Ciel plus promptement qu'aux choses de la terre. Que Dieu en soit beny à tout iamais.

CHAPITRE III.

De la prise des Bourgs de la Mission de S. Ignace, au mois de Mars de l'année 1649.

Les progrez de la Foy alloient croissant de iour en iour, et les benedictions du Ciel découloient en abondance sur ces peuples, lors que Dieu a voulu en tirer sa gloire par des voyes adorables, et qui sont du ressort de sa diuine prouidence, quoy qu'elles nous ayent esté bien rudes et qu'elles ne fussent pas dans nos attentes.

Le 16. iour de Mars de la presente année 1649. a donné commencement à nos malheurs, si toutefois c'est vn malheur, ce qui sans doute a esté le salut de plusieurs des esleus de Dieu.

Les Iroquois ennemis des Hurons, au nombre d'enuiron mille hommes, armez à l'auantage, et la pluspart d'armes à feu, qu'ils ont des Hollandois leurs alliez, arriuerent de nuict à la frontiere de ce pays, sans qu'on eust eu aucune connoissance de leurs approches, quoy qu'ils fussent partis de leurs pays depuis l'Automne, chassans dans les forests tout le long de l'Hyuer, et ayans fait dessus les neiges prés de deux cens lieuës d'vn chemin tres-penible pour nous venir surprendre. Ils reconnurent de nuict l'estat de la premiere place sur laquelle ils auoient dessein, qui estoit entourée d'vne palissade de pieux, de la hauteur de quinze à seize pieds, et d'vn fossé profond, dont la nature auoit puissamment fortifié ce lieu par trois costez, ne restant qu'vn petit espace plus foible que les autres.

Ce fut par là que l'ennemy fit irruption à la pointe du iour, mais si secrettement et promptement, qu'il estoit maistre de la place auant qu'on se mist en defense, le monde estant alors dans vn profond sommeil, et n'ayant pas eu le loisir de se reconnoistre. Ainsi ce bourg fut pris quasi sans coup ferir, n'y ayant eu que dix Iroquois de tuez, tous les Hurons, hommes, femmes et enfans ayant esté vne partie massacrez sur l'heure mesme, les autres faits captifs et reseruez à des cruautez plus terribles que la mort.

Trois hommes seulement s'eschapperent quasi nuds à trauers les neiges, qui porterent l'allarme et l'espouuante à vn autre bourg plus prochain, éloigné enuiron d'vne lieuë. Ce premier bourg estoit celuy que nous nommions de Sainct Ignace, lequel auoit esté abandonné de la pluspart de son monde dés le commencement de l'Hyuer, les plus craintifs et les plus clair-voyans s'en estant retirez dans l'apprehension du danger : ainsi la perte n'en fut pas si considerable, et ne monta qu'enuiron à quatre cens ames.

L'ennemy ne s'arreste pas là, il poursuit dedans sa victoire, et auant le Soleil leué il se presente en armes, pour attaquer le bourg de Sainct Louys, fortifié d'vne palissade assez bonne. Les femmes pour la pluspart, et les enfans n'en faisoient que sortir, au bruit de la nouuelle qui estoit arriuée des approches de l'Iroquois. Les gens de meilleur cœur, enuiron quatre-vingts personnes,

resolus de se bien defendre, repoussent auec courage le premier et le second assaut, ayans tué à l'ennemy vne trentaine de ses hommes les plus hazardeux, outre quantité de blessez. Mais enfin le nombre l'emporte, les Iroquois ayans sappé à coups de haches la palissade de pieux, et s'estans fait passage par des bréches assez raisonnables.

Sur les neuf heures du matin, nous apperceûmes de nostre maison de Saincte Marie, le feu qui consumoit les cabanes de ce bourg, où l'ennemy entré victorieux auoit tout mis dans la desolation, iettant au milieu des flammes les vieillards, les malades, les enfans qui n'auoient pas pû se sauuer et tous ceux qui estant trop blessez, n'eussent pas pû les suiure dans la captiuité. A la veuë de ces flammes et à la couleur de la fumée qui en sortoit, nous iugeasmes assez de ce qui en estoit, ce bourg de Sainct Louys n'estant pas esloigné de nous plus d'vne lieuë. Deux Chrestiens qui s'eschapperent de l'incendie, arriuerent quasi au mesme temps, et nous en donnerent asseurance.

Dans ce bourg de Sainct Louys étoient alors deux de nos Peres, le Pere Iean de Brebeuf et le Pere Gabriel Lalemant, qui auoient soin de cinq bourgades assez voisines, lesquels ne faisoient qu'vne des onze Missions dont nous auons parlé cy-dessus ; nous la nommions la Mission de S. Ignace.

Quelques Chrestiens auoient prié les Peres de conseruer leur vie pour la gloire de Dieu, ce qui leur eust esté aussi facile, qu'à plus de 500. personnes qui sortirent à la premiere alarme et eurent tout loisir d'arriuer en lieu de sureté, mais leur zele ne leur put permettre, et le salut de leur troupeau leur fut plus cher que l'amour de leur vie. Ils employerent tous les momens de ce temps-là, comme les plus precieux qu'ils eussent iamais eu au monde ; et pendant la chaleur du combat, leur cœur n'estoit que feu pour le salut des ames. L'vn estoit à la bréche baptisant les Catechumenes, l'autre donnant l'absolution aux Neophytes, tous deux animans les Chrestiens à mourir dans les sentimens de pieté, dont ils les consoloient dans leurs miseres. Aussi iamais leur foy ne fut plus viue, ny l'amour qu'ils eurent pour leurs bons Peres et leurs Pasteurs.

Vn Infidele voyant les affaires dans le desespoir, parla de prendre la fuite : vn Chrestien nommé Estienne Annaothalia, le plus considerable du pays pour son courage et ses exploits sur l'ennemy, ne voulut iamais le permettre. Hé quoy, dit-il, pourrions nous bien abandonner ces deux bons Peres, qui pour nous ont exposé leur vie ? L'amour qu'ils ont eu de nostre salut sera la cause de leur mort ; il n'est plus temps pour eux de fuyr à trauers les neiges : mourons donc auec eux et nous irons de compagnie au Ciel.

Cét homme s'estoit confessé generalement fort peu de iours auparauant, ayant eu vn présentiment du danger où il se vid enueloppé, et disant qu'il vouloit que la mort le trouuast disposé pour le Ciel. En effet, il s'estoit mis dans la ferueur d'vne façon si extraordinaire, aussi bien que quantité d'autres Chrestiens, que iamais nous ne pourrons assez benir les conduites de Dieu sur tant d'ames predestinées, dont sa diuine Prouidence va conduisant auec amour tous les momens et de la vie et de la mort.

Toute cette troupe de Chrestiens tomberent pour la pluspart en vie entre les mains de l'ennemy, et auec eux nos deux Peres Pasteurs de cette Eglise. Ils ne furent pas tuez sur le lieu, Dieu les reseruoit à des couronnes bien plus grandes, dont nous parlerons cy-aprés.

L'Iroquois ayant fait son coup, et tout reduit en feu le bourg de Sainct Louys, retourna sur ses pas dans le bourg de Sainct Ignace, où ils auoient laissé vne bonne garnison, afin que ce leur fust vne retraite asseurée en cas de malheur, et que les viures qu'ils y auoient trouuez, leur seruissent de rafraischissemens et de prouisions pour leur retour.

Le soir du mesme iour ils enuoyerent des découureurs pour reconnoistre l'état de nostre maison de Saincte Marie,

lesquels ayans fait leur rapport dans le Conseil de guerre, la conclusion fut prise de venir nous attaquer le lendemain matin, se promettant vne victoire qui leur seroit plus glorieuse que tous les succés de leurs armes par le passé. Nous estions en estat de bonne deffense, et ne voyons aucun de nos François, qui ne fust resolu de vendre bien cher sa vie, et de mourir en vne cause, qui estant pour les interests de la Foy et le maintien du Christianisme en ces pays, estoit plus la cause de Dieu que la nostre : aussi nostre plus grande confiance estoit en luy.

Cependant vne partie des Hurons qui s'appellent Atinniaoenten (c'est à dire la nation de ceux qui portent vn Ours en leurs armoiries), ayans armé en haste, se trouuerent le lendemain matin dix-septiéme de Mars, enuiron trois cens guerriers qui attendans vn plus puissant secours, se tenoient secrettement aux auenuës, à dessein de surprendre quelque part l'ennemy.

Enuiron deux cens Iroquois, s'estans détachez de leur gros pour prendre le deuant et venir commencer l'attaque de nostre maison, eurent au rencontre quelques auant-coureurs de cette troupe Huronne, qui prirent assez tost la fuite, apres quelque escarmouche, et furent poursuiuis viuement iusqu'à la veuë de nostre fort, quantité ayant esté tuez dans le desordre au milieu des neiges. Mais les plus courageux des Hurons, ayans tenu pied ferme contre ceux qui s'attacherent au combat auec eux, eurent du bon de leur costé, et contraignirent l'Iroquois de se refugier dans la paliſsade du bourg de Sainct Louys, laquelle n'auoit point esté bruslée, mais seulement les cabanes. On força ces Iroquois dans cette palissade et on en prit enuiron trente de captifs.

Le gros des ennemis ayant entendu la défaite des siens, vint fondre sur nos gens tout au milieu de leur victoire. C'estoit l'élite des Chrestiens du bourg de la Conception, et quelques autres du bourg de la Magdelaine. Leur courage ne s'abattit pas, quoy qu'ils ne fussent qu'enuiron cent cinquante. Ils se mettent en prieres, et soustiennent l'assaut d'vne place, qui ayant esté si fraischement prise et reprise, n'estoit plus d'vne defense raisonnable. Le choc fut furieux de part et d'autre, nos gens ayans fait quantité de sorties, nonobstant leur petit nombre, et ayans contraint l'ennemy souuent de lascher pied. Mais le combat ayant continué assez auant dans la nuit, ne restant plus qu'vne vingtaine de Chrestiens blessez pour la pluspart, la victoire demeura entiere entre les mains des Infideles, quoy qu'elle leur eust cousté bien cher, leur Chef ayant esté griefuement blessé, et y ayans perdu prés de cent hommes sur la place, de leurs meilleurs courages.

Toute la nuict nos François sont en armes, attendans de voir à nos portes cét ennemy victorieux. Nous redoublons nos deuotions, qui estoient le plus fort de nos esperances, nostre secours ne pouuant venir que du Ciel. Nous voyans à la veille de la feste du glorieux Sainct Ioseph, Patron de ce pays, nous nous sentismes obligez d'auoir recours à vn Protecteur si puissant. Nous fismes vœu de dire tous les mois chacun vne Messe en son honneur, l'espace d'vn an entier, pour ceux qui seroient Prestres ; et tous tant qu'il y auoit de monde icy, y joignirent par vœu diuerses Penitences, afin de nous disposer plus sainctement à l'accomplissement des volontez de Dieu sur nous, soit pour la vie, soit pour la mort, nous considerans tous comme autant de victimes consacrées à Nostre Seigneur, qui doiuent attendre de sa main l'heure qu'elles seront immolées pour sa gloire, sans entreprendre d'en retarder ou de vouloir en haster les momens.

Tout le iour se passa dans vn profond silence de part et d'autre, le pays estant dans l'effroy et dans l'attente de quelque nouueau malheur.

Le dix-neufiéme, iour du grand Sainct Ioseph, vne espouuante subite se jetta dans le camp ennemy, les vns se retirans auec desordre, les autres ne songeans qu'à la fuite. Leurs Capitaines furent contraints d'obeyr à la terreur

qui les auoit saisis. Ils precipitent leur retraite, faisant sortir en haste vne partie de leurs captifs, chargez au dessus de leurs forces, comme des cheuaux de voiture, des despoüilles qu'emportoient les victorieux, qui reseruoient à quelque autre occasion de les faire mourir.

Pour les autres captifs qui leur restoient destinez à mourir sur le lieu, ils les attacherent à des pieux fichez en terre, qu'ils auoient disposez en diuerses cabanes, où en sortant du bourg ils mirent le feu de tous costez, prenans plaisir à leur depart, de se repaistre des cris espouuantables que poussoient ces pauures victimes au milieu de ces flammes, où des enfans grilloient à costé de leurs meres, où vn mary voyoit sa femme rostir auprés de soy, où la cruauté mesme eust eu de la compassion dans vn spectacle qui n'auoit rien d'humain, sinon l'innocence de ceux qui estoient au supplice, dont la pluspart estoient Chrestiens.

Vne vieille femme eschappée du milieu de cét incendie, en porta les nouuelles au bourg de Sainct Michel, où il y auoit enuiron sept cens hommes en armes qui courrent sur l'ennemy ; mais n'ayans pû l'atteindre apres deux iournées de chemin, partie le manquement de viures, partie la crainte de combattre sans auantage vn ennemy encouragé de ses victoires et qui auoient pour la pluspart des armes à feu, nos Hurons en ayans fort peu : toutes ces choses les obligerent de retourner sur leurs pas sans auoir rien fait. Ils trouuerent sur les chemins de temps en temps diuers captifs, qui n'ayans pas assez de force pour suiure le vainqueur, qui precipitoit sa retraitte, auoient eu la teste fenduë d'vn coup de hache ; les autres restoient demy bruslez à vn poteau.

CHAPITRE IV.

De l'heureuse mort du P. Iean de Brebeuf, et du P. Gabriel Lalemant.

Le vingtiéme iour du mesme mois, nous eusmes asseurance du depart de l'ennemy ; ayant eu auant cela des nouuelles certaines, par quelques captifs eschappez, de la mort du Pere Iean de Brebeuf et du Pere Gabriel Lalemant, nous enuoyasmes vn de nos Peres et sept autres François, chercher leurs corps au lieu de leur supplice. Ils y trouuerent vn spectacle d'horreur, les restes de la cruauté mesme, ou plus tost les restes de l'amour de Dieu, qui seul triomphe dans la mort des Martyrs.

Ie les appellerois volontiers, s'il m'étoit permis, de ce nom glorieux, non pas seulement à cause que volontairement, pour l'amour de Dieu et pour le salut de leur prochain, ils se sont exposez à la mort, et à vne mort cruelle si iamais il y en eût au monde, ayans pû facilement et sans peché mettre leur vie en asseurance, s'ils n'eussent esté plus remplis de l'amour de Dieu que d'eux-mesmes ; mais bien plus tost à cause qu'outre les dispositions de charité qu'ils y ont apportées de leur part, la haine de la Foy et le mespris du nom de Dieu ont esté vn des motifs des plus puissans qui ait agi dans l'esprit des Barbares, pour exercer sur eux autant de cruautez que iamais la rage des tyrans en ait fait endurer aux Martyrs, qui ont triomphé et de la vie et de la mort, dans le plus fort de leurs supplices.

Dés le moment qu'ils furent pris captifs, on les dépoüilla nuds, on leur arracha quelques ongles, et l'accueil dont on les receut entrant dans le bourg S. Ignace, fut d'vne gresle de coups de bastons sur leurs espaules, sur les reins, sur les iambes, sur l'estomac, sur le ventre et le visage, n'y ayant partie de leur corps qui n'eût deslors enduré chacune son tourment.

Le Pere Iean de Brebeuf accablé sous la pesanteur de ces coups, ne perdit pas

pour tout cela le soin de son troupeau ; se voyant entouré de Chrestiens qu'il auoit instruits et qui estoient dans la captiuité auec luy : Mes enfans, leur dit-il, leuons les yeux au Ciel dans le plus fort de nos douleurs, souuenons-nous que Dieu est le tesmoin de nos souffrances, et en sera bien-tost nostre trop grande recompense. Mourons dans cette foy et esperons de sa bonté l'accomplissement de ses promesses. I'ay pitié plus de vous que de moy ; mais soustenez auec courage le peu qui reste de tourmens, ils finiront auec nos vies ; la gloire qui les suit n'aura iamais de fin. Echon, luy dirent-ils, (c'est le nom que les Hurons donnoient au Pere) nostre esprit sera dans le Ciel, lors que nos corps souffriront en terre. Prie Dieu pour nous, qu'il nous fasse misericorde, nous l'inuoquerons iusqu'à la mort.

Quelques Infideles Hurons, anciens captifs des Iroquois, naturalisez auec eux, et anciens ennemis de la Foy, furent irritez de ces paroles et de ce que nos Peres dans leur captiuité n'auoient pas la langue captiue. Ils coupent à l'vn les mains, ils percent l'autre d'alaines aiguës et de pointes de fer, ils leur appliquent sous les aisselles et sur les reins, des haches toutes rouges de feu, et leur en mettent vn collier à l'entour du col, en sorte que tous les mouuemens de leurs corps leur donnoient vn nouueau supplice : car voulans se pencher en deuant, les haches toutes en feu qui pendoient par derriere, leur brusloient toutes les espaules ; et s'ils pensoient à éuiter cette douleur, se plians vn peu en arriere, leur estomac et leur poitrine trouuoient vn semblable tourment ; de demeurer tous droits sans pencher de costé ny d'autre, ces haches ardentes appliquées également de tous costez leur estoient vn double supplice. Ils leur mirent des ceintures d'escorce toute pleine de poix et de rasine, où ils mirent le feu qui grilla tout leurs corps.

Dans le plus fort de ces tourmens, le Pere Gabriel Lalemant leuoit les yeux au Ciel, joignant les mains de fois à autres et iettant des souspirs à Dieu qu'il inuoquoit à son secours. Le Pere Iean de Brebeuf souffroit comme vn rocher, insensible aux feux et aux flammes, sans pousser aucun cry, et demeurant dans vn profond silence, qui estonnoit ses bourreaux mesmes ; sans doute que son cœur reposoit alors en son Dieu. Puis reuenant à soy, il prêchoit à ces Infideles, et plus encore à quantité de bons Chrestiens captifs qui auoient compassion de luy.

Ces bourreaux indignez de son zele, pour l'empescher de plus parler de Dieu, luy cernerent la bouche, luy couperent le nez et luy arracherent les levres : mais son sang parloit bien plus haut que n'auoient fait ses levres, et son cœur n'estant pas encore arraché, sa langue ne laissa pas de luy rendre seruice iusqu'au dernier souspir, pour benir Dieu de ces tourmens et pour animer les Chrestiens plus puissamment qu'il n'auoit iamais fait.

En derision du sainct Baptesme, que ces bons Peres auoient administré si charitablement mesme à la bresche et au plus chaud de la meslée, ces malheureux, ennemis de la Foy, s'aduiserent de les baptiser d'eau boüillante. Tout leur corps en fut ondoyé plus de deux et trois fois, auec des railleries piquantes qui accompagnoient ces tourmens. Nous te baptisons, disoient ces miserables, afin que tu sois bien-heureux dans le Ciel ; car sans vn bon Baptesme on ne peut pas estre sauué. D'autres adioustoient en se mocquant : Nous te traitons d'amy, puisque nous serons cause de ton plus grand bonheur là haut au Ciel : remercie nous de tant de bons offices, car plus tu souffriras plus ton Dieu t'en recompensera.

C'estoient des Hurons Infideles, anciens captifs des Iroquois, anciens ennemis de la Foy, qui autrefois ayans eu assez d'instruction pour leur salut, en mes-vsoient auec impieté, en effet pour la gloire des Peres, mais il est bien à craindre que ce ne fust aussi pour leur propre mal-heur.

Plus on redoubloit ces tourmens, les Peres prioient Dieu que leurs pechez ne fussent pas la cause de la reprobation de ces pauures aueugles, ausquels ils par-

donnoient de tout leur cœur. C'est bien maintenant qu'ils disent en repos, *Transiuimus per ignem et aquam, et eduxisti nos in refrigerium.*

Lors qu'on les attacha au poteau, où ils souffrirent ces tourmens et où ils deuoient mourir, ils se mirent à genoux, ils l'embrasserent auec ioye et le baiserent sainctement comme l'objet de leurs desirs, de leurs amours, et vn gage asseuré et le dernier de leur salut. Ils y furent quelque temps en prieres, et plus long-temps que ces bourreaux ne voulurent leur en permettre. Ils creuerent les yeux au Pere Gabriel Lalemant, et appliquerent des charbons ardens dans le creux d'iceux.

Leurs supplices ne furent pas en mesme temps. Le Pere Iean de Brebeuf fut dans le fort de ses tourmens enuiron trois heures, le mesme iour de sa prise le 16. iour de Mars et rendit l'ame sur les quatre heures du soir. Le Pere Gabriel Lalemant endura plus long-temps, depuis les six heures du soir, iusqu'enuiron neuf heures du lendemain matin dix-septiesme de Mars.

Auant leur mort, on leur arracha le cœur à tous deux, leur ayant fait vne ouuerture au dessus de la poictrine ; et ces Barbares s'en repeûrent inhumainement, beuuant leur sang tout chaud, qu'ils puisoient en sa source d'vne main sacrilege. Estans encore tout pleins de vie, on enleuoit des morceaux de chair de leurs cuisses, du gras des iambes et de leurs bras, que des bourreaux faisoient rostir sur des charbons et les mangeoient à leur veuë.

Ils auoient tailladé leurs corps en diuerses parties et pour accroistre le sentiment de la douleur, ils auoient fourré dans ces playes des haches toutes en feu.

Le Pere Iean de Brebeuf auoit eu la peau arrachée qui couure le crane de la teste : ils luy auoient coupé les pieds et décharné les cuisses iusqu'aux os, et luy auoient fendu d'vn coup de hache, vne machoire en deux.

Le Pere Gabriel Lalemant auoit receu vn coup de hache sur l'oreille gauche, qu'ils luy auoient enfoncé iusques dans la cerueile qui paroissoit à découuert ; nous ne vismes aucune partie de son corps, depuis les pieds iusqu'à la teste qui n'eust esté grillée, et dans laquelle il n'eust esté bruslé tout vif, mesme les yeux où ces impies auoient fourré des charbons ardens.

Ils leur auoient grillé la langue, leur mettant à diuerses fois dans la bouche, des tisons enflammez et des flambeaux d'escorce, ne voulant pas qu'ils inuoquassent en mourant, celuy pour lequel ils souffroient, et qui iamais ne pouuoit mourir en leur cœur. I'ay sceu tout cecy de personnes dignes de foy, qui l'ont veu, et me l'ont rapporté à moy-mesme, et qui alors estoient captifs auec eux, mais qui ayant esté reseruez pour estre mis à mort en vn autre temps, ont trouué les moyens de se sauuer.

Mais laissons ces objets d'horreur et ces monstres de cruauté ; puis qu'vn iour toutes ces parties seront doüées d'vne gloire immortelle, que la grandeur de leurs tourmens fera la mesure de leur bonheur, et que dés maintenant ils viuent dans le repos des Saincts et y seront pour vn iamais.

Nous enseuelismes ces precieuses reliques, le Dimanche 21. iour de Mars, auec tant de consolation et des sentimens de deuotion si tendres en tous ceux qui assisterent à leurs obseques, que ie n'en sçache aucun qui ne souhaitast vne mort semblable plus tost que de la craindre, et qui ne se creût tres-heureux de se voir en vn lieu, où peut-estre à deux iours de là, Dieu luy feroit la grace de répandre et son sang et sa vie en vne pareille occasion. Pas vn de nous ne pût iamais gagner sur soy, de prier Dieu pour eux, comme s'ils en eussent eu quelque besoin ; mais nostre esprit se portoit incontinent au Ciel, où il ne doutoit point que ne fussent leurs ames. Quoy qu'il en soit, ie prie Dieu qu'il accomplisse dessus nous ses volontez iusqu'à la mort, comme il a fait en leurs personnes.

Quelques remarques sur la vie du Pere Gabriel Lalemant.

Le Pere Gabriel Lalemant estoit venu le dernier au combat, et toutefois a rauy heureusement vne des premieres couronnes. Ie veux dire, que n'y ayant

que six mois qu'il estoit arriué en cette Mission des Hurons, et le dernier de tous, il a esté choisi de Dieu pour estre vne des premieres victimes immolées à la haine du nom Chrestien et de la Foy.

Il y auoit plusieurs années qu'il demandoit à Dieu auec des larmes et des souspirs, d'estre enuoyé en cette Mission du bout du monde, nonobstant sa complexion tres-delicate et que son corps n'eût point de forces, sinon ce que l'esprit de Dieu et le desir de souffrir pour son nom pouuoient luy en donner. Ie ne puis enuier au public vn escrit secret de sa main, que i'ay trouué aprés sa mort, des motifs qu'il auoit eûs de souhaitter si ardemment l'employ de ces Missions. Voicy ses propres termes.

C'est, mon Dieu mon Sauueur, 1. pour me reuancher des obligations que ie vous ay : car si vous auez abandonné vos contentemens, vos honneurs, vostre santé, vos ioyes et vostre vie, pour me sauuer moy miserable, n'est-il pas plus que raisonnable que i'abandonne à vostre exemple toutes ces choses, pour le salut des ames que vous estimez vostres, qui vous ont cousté vostre sang, que vous auez aymées iusqu'à la mort, et desquelles vous auez dit : *Quod vni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis.*

2. Quand bien mesme ie ne serois point émeu par vn esprit de gratitude, à vous faire ces holocaustes de moy-mesme, ie le ferois de tout mon cœur en consideration des grandeurs de vostre adorable Majesté et de vostre bonté infiniment infinie, qui merite qu'vn homme s'immole à vostre seruice, et qu'il se perde heureusement soy-mesme, pour accomplir fidelement ce qu'il iuge estre de vostre volonté sur luy, et des inspirations particulieres qu'il vous plaist luy donner, pour le bien de vostre plus grande gloire.

3. Puis que i'ay esté si miserable que de tant offenser vostre bonté, ô mon Iesus, il est iuste de vous satisfaire par des peines extraordinaires : et ainsi ie dois marcher deuant vostre face le reste de ma vie, le cœur humilié et contrit dans la souffrance des maux, que vous auez le premier soufferts pour moy.

4. Ie suis redeuable à mes parens, à ma mere, à mes freres, et ie dois attirer sur eux les effects de vos misericordes. Mon Dieu, ne permettez iamais qu'aucun de cette famille, pour laquelle vous auez eu tant d'amour, perisse en vostre presence, et qu'il soit du nombre de ceux qui vous doiuent blasphemer eternellement. Que ie sois pour eux la victime, *Quoniam ego in flagella paratus sum ; hic vre, hic seca, vt in æternum parcas.*

5. Oüy, mon Iesus, et mon amour, il faut aussi que vostre sang, versé pour les Barbares aussi bien que pour nous, soit appliqué efficacement pour leur salut ; et c'est en quoy ie veux cooperer à vostre grace et m'immoler pour eux.

6. Il faut que vostre nom soit adoré, que vostre Royaume soit estendu par toutes les Nations du monde, et que ie consomme ma vie pour retirer des mains de Satan vostre ennemy, ces pauures ames qui ont cousté et vostre sang et vostre vie.

7. Enfin s'il est raisonnable que quelqu'vn se porte d'amour à donner ce contentement à Iesus-Christ, au peril de cent mille vies, s'il en auoit autant, auec la perte de tout ce qui est de plus doux et agreable à la nature, tu ne trouueras iamais personne qui soit plus obligé à l'entreprendre que toy. Sus donc, mon ame, perdons nous saintement, pour donner ce contentement au cœur sacré de Iesus-Christ ; il le merite, et tu ne peux t'en dispenser, si tu ne voulois viure et mourir ingrate à son amour.

Ce sont là les motifs qui auoient animé son zele à venir mourir auec nous, au milieu de cette barbarie. Il n'estoit rien de plus innocent que luy, ayant quitté le monde dés sa tendre ieunesse : et depuis dix-neuf ans qu'il estoit Religieux de nostre Compagnie, ayant tousiours marché auec vne conscience si pure, que la moindre ombre, ie ne diray pas du peché, mais des pensées qui en approchent et qui n'ont rien de criminel, ne seruoit que pour l'aider à s'vnir dauantage à Dieu.

Depuis son arriuée icy dans les Hurons, il s'estoit appliqué auec tant

d'ardeur à apprendre vne langue ingrate, si iamais il y en eut au monde, et en suite y auoit fait tant de progrez, que nous ne doutions point que Dieu ne voulust se seruir de luy en ces pays, pour l'aduancement de sa gloire. Sa charité ne trouuoit point de difference entre l'estude des sciences plus hautes qui l'auoient occupé iusqu'alors, et les difficultez espineuses d'vne langue barbare, qui n'a rien d'attrayant, sinon autant que le zele du salut du prochain y fait rencontrer de beautez. Ce n'est pas vne des peines des plus petites en ces pays, qu'il faille deuenir enfant pour apprendre à parler à l'âge de 39. ans.

Aprés tout, sa course a esté bien-tost consommée; mais en ce peu de temps, il a remply les attentes que la terre et le Ciel pouuoient auoir de ses trauaux. Il est mort en la cause de Dieu et a trouué en ces pays la Croix de Iesus-Christ, qu'il y cherchoit, dont il a porté dessus soy les marques bien sanglantes.

Quoy que, quittant le monde, il eust quitté la part que sa naissance luy donnoit à des charges honorables, toutefois ie puis dire auec verité, que la robe qu'il a empourprée de son sang, est mille fois plus precieuse que la pourpre et les plus hautes esperances que le monde luy eust pû promettre.

Il nasquit à Paris, le 31. d'Octobre de l'année 1610. Il entra en nostre Compagnie le 24. de Mars de l'année 1630. Il y est mort dans vn lict de gloire le 17. de Mars de la presente année 1649. Les Hurons le nommoient Atironta.

CHAPITRE V.

Quelques remarques sur la vie du Pere Iean de Brebeuf.

Le Pere Iean de Brebeuf auoit esté choisi de Dieu pour estre le premier Apostre des Hurons, le premier de nostre Compagnie qui y ait mis le pied, et qui n'y ayant pas trouué vn seul Sauuage qui inuoquast le nom de Dieu, y a si heureusement trauaillé pour le salut de ces pauures Barbares, qu'auant sa mort il a eu la consolation d'y voir prés de sept mille baptisez, et la Croix de Iesus-Christ arborée par tout auec gloire, et adorée en vn pays, qui depuis la naissance du monde n'auoit iamais esté Chrestien.

Il fut enuoyé en la Nouuelle France l'année 1625. par le Reuerend Pere Pierre Coton ; et pour son coup d'essay, pour son premier apprentissage, il hyuerna errant dedans les bois, auec les peuples Montagnez plus voisins de Kebec, où il eut beaucoup à souffrir, attendant l'Esté de l'année suiuante 1626. qu'il monta icy aux Hurons, deuorant les difficultez de ces langues barbares, auec vn succez si heureux, qu'il sembloit n'estre né que pour ces pays, accommodant son naturel et son humeur aux façons d'agir de ces peuples auec tant de conduite, se faisant tout à tous pour les gagner à Iesus-Christ, qu'il leur auoit rauy le cœur et y estoit vniquement aymé, lors qu'il fut contraint de retourner en France l'année 1629. les Anglois s'estans rendus les maistres de ce pays et ne voulans pas y souffrir les Predicateurs de la Foy.

L'Anglois ayant esté contraint de lascher prise, et se retirer d'vn pays qu'il occupoit iniustement, le mesme Pere y fut renuoyé l'année 1633. en laquelle il se vid obligé d'hyuerner à Kebec, n'ayant pû monter aux Hurons que la suiuante année, desia maistre en la langue, et remply des esperances qu'il auoit de la conuersion de ces peuples.

Il falloit vn homme accomply pour vne si haute entreprise, et sur tout d'vne saincteté eminente. C'est ce qu'il ne voyoit pas en soy-mesme, mais ce que tous ceux qui l'ont connu ont tousiours admiré en luy, vne vertu à qui rien ne manquoit et qui sembloit luy estre naturelle ; quoy que ce qui paroissoit au dehors ne fust rien en comparaison des thresors de grace dont Dieu l'alloit enrichissant de iour en iour et des faueurs qu'il luy faisoit.

Souuent Nostre Seigneur s'est apparu à luy, quelquefois en estat de gloire, mais d'ordinaire portant sa Croix, ou bien y estant attaché ; qui imprimoit dedans son cœur des desirs si ardens de beaucoup souffrir pour son nom, que quoy qu'il eust beaucoup souffert en mille occasions, des peines, des fatigues, des persecutions, des douleurs, tout ne luy estoit rien, et se plaignoit de son malheur, croyant que iamais il n'auoit rien souffert, et que Dieu ne le trouuoit pas digne de luy faire porter la moindre partie de sa Croix.

Nostre Dame luy est aussi tres-souuent apparuë, qui d'ordinaire laissoit en son ame des desirs de souffrir, mais auec des douceurs si grandes et vne telle soumission aux volontez de Dieu, qu'en suite son esprit en demeuroit dans vne paix profonde et dans vn sentiment esleué des grandeurs de Dieu, l'espace de plusieurs iours.

L'année 1640. qu'il passa tout l'Hyuer en Mission dans la Nation Neutre, vne grande croix luy apparut, qui venoit du costé des Nations Iroquoises. Il le dit au Pere qui l'accompagnoit ; lequel luy demandant quelques particularitez plus grandes de cette apparition, il ne luy répondit autre chose, sinon que cette croix estoit si grande, qu'il y en auoit assez pour attacher non seulement vne personne, mais tous tant que nous estions en ces pays.

Il auoit eu commandement d'escrire ces choses extraordinaires qui se passoient en luy, au moins celles dont il pourroit plus aisément se ressouuenir, car elles estoient trop frequentes, et le soin du salut du prochain, à peine luy donnoit-il quelque loisir d'escrire de fois à autre. Voicy les deux dernieres choses que i'ay trouuées dans ses memoires.

Quantité de croix me sont apparuës que i'embrassois toutes tres-volontiers. La nuict suiuante estant en oraison, me conformant aux volontez de Dieu sur moy, et luy disant : *Fiat voluntas tua ; Domine, quid me vis facere?* i'ay entendu vne voix qui m'a dit : *Tolle, Lege.* Le iour estant venu, i'ay pris en main le petit liure de l'Imitation de Iesus-Christ, et sans dessein ie suis tombé sur le chapitre *De regiâ viâ sanctæ crucis.* Depuis ce temps-là, i'ay senty dans mon ame vne grande paix et vn repos dans les occasions de souffrir.

Sur le soir, estant en oraison deuant le tres-saint Sacrement, i'ay veu en esprit sur mes habits et sur les habits de tous nos Peres, sans qu'aucun en fust excepté, des taches toutes de sang, ce qui m'a laissé dans vn sentiment d'admiration.

Nous n'en sçauons pas dauantage, et si peut-estre Dieu n'a pas voulu nous aduertir, et par ces croix et par ce sang, qu'il nous fera la mesme grace, dont il a voulu recompenser les merites de ce bon Pere, de mourir pour son nom et de répandre nostre sang pour l'establissement de sa gloire. Quoy qu'il en soit, nous le prions que sa tres-saincte volonté soit accomplie sur nous iusqu'à la mort.

Ce bon Pere se sentoit tellement porté de procurer la gloire de Dieu, et n'auoir que cela en veuë, que plus d'onze ans auant sa mort, il s'obligea par vœu, de faire et de pâtir tout ce que le reste de sa vie il pourroit reconnoistre deuoir estre à la plus grande gloire de Dieu, vœu qu'il renouuelloit tous les iours à l'Autel, au temps de la tres-saincte Communion.

Du depuis ie ne voy rien de plus frequent dans ses memoires, que les sentimens qu'il auoit de mourir pour la gloire de Iesus-Christ. *Sentio me vehementer impelli ad moriendum pro Christo.* Desirs qui luy continuoient les huict et les dix iours de suitte. Enfin voulant se faire vn holocauste, et vne victime consacrée à la mort, et afin de preuenir plus sainctement le bonheur du martyre qui l'attendoit, il s'y voüa par vn vœu qu'il conceut en ces termes :

Quid retribuam tibi, Domine mi Iesu, pro omnibus quæ retribuisti mihi? Calicem tuum accipiam, et nomen tuum inuocabo. Voueo ergo in conspectu æterni Patris tui, sanctique Spiritus, in conspectu sacratissimæ Matris tuæ, castissimique eius sponsi Iosephi, coram An-

gelis, Apostolis et Martyribus, sanctisque meis parentibus Ignatio et Francisco Xauerio ; Voueo inquam tibi, Domine mi Iesu, si mihi vnquam indigno famulo tuo, Martyrij gratia misericorditer à te oblata fuerit, me huic gratiæ non defuturum : sic vt in posterum licere mihi nunquam velim, aut quæ sese offerent moriendi pro te occasiones declinare, (nisi ita fieri ad maiorem gloriam tuam iudicarem), aut iam inflictum mortis ictum non acceptare gaudenter. Tibi ergo, Domine mi Iesu, et sanguinem et corpus et spiritum meum iam ab hac die gaudenter offero ; vt pro te, si ita dones, moriar, qui pro me mori dignatus es. Fac vt sic viuam, vt ita mori tandem me velis. Ita, Domine, calicem tuum accipiam et nomen tuum inuocabo. Iesu, Iesu, Iesu.

Mon Dieu et mon Sauueur Iesus, que pourray-je vous rendre pour tous les biens dont vous m'auez preuenu ? Ie prendray de vostre main le calice de vos souffrances et i'inuoqueray vostre Nom. Ie fais donc vœu en la presence de vostre Pere Eternel, et du Sainct-Esprit, en la presence de vostre Mere tres-sacrée, et de son tres-chaste espoux Sainct Ioseph, deuant les Anges, les Apostres et Martyrs, et mes bien-heureux Peres Sainct Ignace et Sainct François Xauier ; oüy, mon Sauueur Iesus, ie vous fais vœu de ne iamais manquer de mon costé à la grace du martyre, si par vostre infinie misericorde vous me la presentez quelque iour, à moy vostre indigne seruiteur. Ie m'y oblige en telle façon, que ie pretens que tout le reste de ma vie, ce ne me soit plus vne chose licite, qui demeure en ma liberté, de fuir des occasions de mourir et de répandre mon sang pour vous. (N'estoit que dans quelque rencontre ie iugeasse pour lors, qu'il fust des interests de vostre gloire de m'y comporter autrement). Et quand i'auray receu le coup de mort, ie m'oblige à l'accepter de vostre main, auec tout l'agréement et la ioye de mon cœur. Et partant, mon aimable Iesus, ie vous offre dés auiourd'huy, dans les sentimens de ioye que i'en ay, et mon sang, et mon corps, et ma vie ; afin que ie ne meure que pour vous, si vous me faites cette grace, puisque vous auez bien daigné mourir pour moy. Faites que ie viue en telle façon, qu'enfin vous m'octroyïez cette faueur de mourir si heureusement. Ainsi, mon Dieu et mon Sauueur, ie prendray de vostre main le calice de vos souffrances, et i'inuoqueray vostre Nom, Iesvs, Iesvs, Iesvs.

Souuent les Infideles ont conspiré sa mort. Si quelque malheur estoit arriué au pays, c'estoient les Iesuites qui en estoient la cause, et Echon le premier de tout. Si la peste regnoit et si les maladies contagieuses depeuploient quelques bourgs, c'estoit luy qui par ses sortileges faisoit venir ces Demons de l'enfer, auec lesquels on l'accusoit d'auoir commerce. La famine ne paroissoit icy que par ses ordres ; et si la guerre ne leur estoit pas fauorable, c'estoit Echon qui auoit des intelligences secrettes auec leurs ennemis, qui sous main receuoit d'eux des pensions pour trahir le pays, et n'estoit venu de la France, sinon pour exterminer tous les peuples auec lesquels il agiroit, sous le pretexte d'y venir annoncer la Foy et de procurer leur bonheur. En vn mot, le nom d'Echon a esté l'espace de quelques années, tellement en horreur, qu'on s'en seruoit pour espouuanter les enfans, et souuent on a fait croire à des malades, que sa veuë estoit le Demon qui les auoit ensorcelez et qui donnoit le coup de mort. Mais son heure n'estant pas venuë, tous ces mauuais desseins qu'on auoit contre luy, ne seruoient qu'à augmenter sa confiance en Dieu, et faire qu'il marchast tous les iours comme vne victime consacrée à la mort, qu'il n'attendoit qu'auec amour, mais dont il n'osoit pas aduancer les momens.

Nostre Seigneur luy donna souuent à connoistre qu'il nous tenoit en sa protection, et que les puissances d'enfer pouuoient bien entrer en rage contre nous, mais qu'elles n'estoient pas déchaisnées. L'année 1637. qu'on crioit par tout le pays, au meurtre et au massacre ! comme si nous eussions esté les

autheurs des maladies contagieuses qui rauageoient par tout, et qu'on auoit conclu de nous exterminer, vne troupe de Demons s'apparurent diuerses fois à luy, tantost comme des hommes qui entroient en fureur, d'autresfois comme des monstres espouuantables, des ours, des lions, des cheuaux indomptez, qui veulent fondre dessus luy. Ces spectres ne luy donnoient aucune horreur, ny aucun mouuement de crainte ; il iettoit sa confiance en Dieu. Il leur disoit : Faites sur moy ce que Dieu vous permet ; car sans sa volonté vn cheueu ne tombera pas de ma teste. Et à ces mots tous ces Demons disparoissoient en vn moment.

D'autrefois il voyoit la mort attachée les mains par derriere, à vn poteau, proche de luy, qui taschoit de s'élancer auec fureur ; mais ne pouuant pas rompre les liens dont il la voyoit retenuë, elle tomboit à ses pieds sans force et sans vigueur, ne pouuant pas luy nuire.

L'année 1640. estant à la Nation Neutre, il dit vn soir au Pere qui estoit auec luy, que la mort comme vne squelette décharnée, s'estoit presentée à luy en le menaçant, et ne sçachant que cela vouloit dire, il fut bien estonné que le lendemain matin, vn de nos bons amis, Capitaine du bourg où ils estoient, vint apporter les nouuelles à nos Peres, qu'vn Huron Infidele, nommé Aoenhokoui, fraischement arriué à la Nation Neutre, et deputé des anciens du pays, ayant conuoqué le Conseil, y auoit fait present de neuf haches (ce sont en ces pays de grandes richesses) à ce qu'ils assommassent nos Peres, et que les consequences de ce meurtre ne pussent pas tomber sur les Hurons. Cette affaire auoit occupé le Conseil toute la nuit, mais enfin les Capitaines de la Nation Neutre ne voulurent pas y entendre.

Il puisoit cet esprit de confiance en Dieu dans l'oraison, dans laquelle il estoit souuent tres-eleué, vn seul mot luy donnant de l'entretien les heures entieres, non pas à son esprit, de l'inaction duquel il se plaignoit pour l'ordinaire ; mais à son cœur qui sauouroit les eternelles veritez de la Foy, et qui s'y tenoit attaché auec repos, auec amour et auec ioye ; et nonobstant cette facilité d'entretien auec Dieu, il se preparoit à l'oraison aussi exactement que feroit vn Nouice dans ses premiers commencemens.

Le iour, les necessitez du prochain ne luy permettant pas de vacquer seul à seul auec Dieu, selon l'estenduë des desirs de son cœur, il preuenoit l'heure ordinaire, se leuant de tres grand matin, quoy que pour le mesme suiet, il perçast tous les iours bien auant dans la nuit, iusqu'à ce que la nature n'en pouuant plus, et le sommeil le contraignant de succomber, il se couchoit à terre, tout habillé, comme il estoit, vne piece de bois luy seruant de cheuet, et ne donnant au corps que ce qu'il n'eust pas pû luy dénier en conscience. Tantost ie trouue en ses escrits, que Dieu dans l'oraison l'a détaché de tous les sens et l'a vny à soy ; tantost qu'il a esté rauy en Dieu et l'embrassoit auec effort ; d'autrefois il dit que tout son cœur s'est transporté en Dieu par des élans d'amour qui estoient extatiques. Mais sur tout, cet amour estoit tendre à l'endroit de la sacrée personne de Iesus-Christ, et de Iesus-Christ patissant.

Souuent il sentoit cet amour, comme vn feu, qui s'estant enflammé dans son cœur, alloit croissant de iour en iour, et consumant en luy l'impureté de la nature, pour y faire regner l'esprit de grace et l'esprit adorable de Iesus-Christ.

Aux festes de la Pentecoste de l'année 1640. estant de nuit en oraison, en la presence du tres-sainct Sacrement, il se vid en vn moment inuesti d'vn grand feu qui brusloit sans rien consumer, toutes les choses qui estoient là autour de luy ; et tandis que ces flammes durerent, il se sentoit interieurement enflammé de l'amour de Dieu, plus ardemment qu'il n'auoit iamais fait.

Il a eu quantité de notables apparitions de Nostre Dame, de Sainct Ioseph, des Anges et des Saincts. Il voyoit vn iour vne haute montagne toute couuerte de Sainctes Vierges, qui estoient dans la gloire, en sorte que depuis le pied de la

montagne iusqu'au sommet, les rangs alloient diminuant, iusqu'à ce qu'ils fussent reduits à l'vnité, qui estoit Nostre Dame, assise sur le sommet de cette colline.

Quelquesfois à la veuë des seuls habits, dont la tres-saincte Vierge luy apparoissoit reuestuë, et des franges qui pendoient au bas de sa robe, il estoit tellement occupé et absorbé des éclats de sa gloire, qu'il n'osoit pas leuer les yeux plus haut, crainte d'estre opprimé de l'excés des lumieres qui iailliroient de son visage.

Mais ce n'estoient pas là les graces qu'il desiroit, ny qu'il eust iamais desirées. Et il tenoit ces faueurs là si secretes et cachées, sinon à ceux ausquels il ne pouuoit en conscience rien celer, que iamais il n'en a parlé, ny mesme donné à qui que ce soit le moindre indice. Et la conclusion qu'il en tiroit à chaque fois, estoit de s'en humilier dauantage, de se défier de soy-mesme, de s'estimer le moindre de la maison, et de craindre que le Diable ne le trompast. Enfin iamais il ne s'est conduit par ces veuës, quoy que souuent Dieu luy eust donné à connoistre les choses éloignées, et mesme luy donnast de grandes lumieres sur le secret des consciences et le profond des cœurs. Mais il se conduisoit vniquement par les principes de la Foy, par les mouuemens de l'obeïssance et les lumieres de la raison.

Vn iour, parlant en oraison à Nostre Seigneur, et luy disant, *Domine, quid me vis facere?* il entendit cette response que Iesus-Christ fit autrefois à S. Paul : *Vade ad Ananiam, et ipse dicet tibi quid te oporteat facere:* et depuis ce temps-là il fut si confirmé dans les resolutions qu'il auoit, de ne chercher iamais autre conduite que celle de l'obeyssance, que ie puis dire en verité que cette vertu estoit parfaite en luy, ne regardant que Dieu en la personne du Superieur, luy découurant son cœur auec vne simplicité d'enfant, vne docilité entiere aux responses qu'on luy donnoit, acquiesçant sans resistance à tout ce qui luy estoit dit, quoy que contraire à ses inclinations naturelles, non seulement pour ce qui paroissoit aux yeux des hommes, mais dans le profond de son cœur, où il sçauoit que Dieu recherchoit la veritable obeyssance.

Il disoit qu'il n'estoit propre qu'à obeyr, et que cette vertu luy estoit naturelle ; à cause que n'ayant pas grand esprit et grande prudence, et qu'estant incapable de se conduire soy-mesme, il auoit autant de plaisir à obeyr, qu'vn enfant qui n'a pas assez de forces pour marcher, prend plaisir à se laisser porter dans le sein de sa mere, en quelque lieu qu'il faille aller. *Agnoui in me nullum esse talentum* (dit-il en vn papier qu'il escriuit l'année 1631.), *tantum pronum esse me ad obediendum, mihi visus sum aptus ad ianuam custodiendam, ad triclinium parandum, ad culinam faciendam. Geram me in Societate, ac si essem mendicus, per gratiam admissus in Societatem, et omnia mihi cogitabo fieri ex merâ gratiâ.* Et toutesfois il estoit d'vn tres excellent iugement, et d'vne prudence aussi saincte, et autant dégagée des passions, qui nous trompent pour l'ordinaire, que ie l'admirois tous les iours dans la conduite des affaires sur lesquelles on le consultoit, ou dont on luy donnoit le maniement.

Il auoit demandé entrant en la Compagnie, d'estre Frere Coadiuteur ; et auant qne faire ses vœux, il le proposa derechef, s'estimant indigne du Sacerdoce, et tres-propre pour les offices les plus humbles, desquels en effet il s'acquittoit excellemment, toutes les fois qu'on l'y a appliqué, soit par necessité, soit quelquefois pour obeyr en cela à son humilité. Mais il n'estoit pas moins capable des grandes choses. Et lors qu'il a esté Superieur de cette Mission, et que i'ay eu le bien d'estre sous luy, i'admirois sa conduite, sa douceur qui gagnoit les cœurs, son courage vraymment genereux dans les entreprises, sa longanimité à attendre les momens de Dieu, sa patience à tout souffrir et son zele à tout entreprendre ce qu'il voyoit pour la gloire de Dieu.

Il est bien vray que son humilité luy faisoit embrasser auec plus d'amour, plus de ioye, et ie puis dire auec plus

d'inclination de nature, les choses les plus humbles et les plus penibles ; si on estoit en vn voyage, il portoit les plus pesans fardeaux ; s'il falloit aller par canot, il ramoit depuis le matin iusqu'au soir, c'estoit luy qui se iettoit tout le premier à l'eau et en sortoit le dernier, nonobstant les rigueurs du froid et des glaces ; ses iambes nuës en estoient toutes rouges et son corps tout transi. Il estoit le premier leué pour faire le feu et la cuisine, et le dernier couché de tous, acheuant de nuit ses prieres et ses deuotions, et quelque harassé qu'il fust, quelques fatigues qu'il supportast, par des chemins qui font horreur et dans lesquels les corps les plus robustes perdent courage, aprés tous les trauaux du iour, et quelquesfois de trente iours de suitte, sans repos, sans rafraischissemens, sans relasche, souuent mesme n'ayant pas le moyen de prendre vn seul repas auec loisir, il trouuoit toutefois le temps de s'acquitter de tout ce que nos regles demanderoient d'vn homme qui ne seroit point dans ces empressemens, n'obmettant aucune de ses deuotions ordinaires, quelque occupation qui luy pust suruenir. Aussi disoit-il quelquesfois, que Dieu nous donnoit le iour pour agir auec le prochain, et les nuits pour conuerser auec luy. Et ce qui estoit de plus remarquable dans ces fatigues qu'il prenoit dessus soy, c'est qu'il le faisoit si paisiblement et si adroitement, qu'on eust cru à le voir que sa nature y eust trouué son compte. Ie suis vn *bœuf*, disoit-il faisant allusion à son nom, et ne suis propre qu'à porter la charge.

Aux souffrances continuelles, qui sont inseparables des emplois qu'il auoit dans les Missions, dans les voyages, en quelque lieu qu'il fust, et à celles que la charité luy faisoit embrasser souuent au dessus de ses forces, quoy qu'au dessous de son courage, il y adioustoit quantité de mortifications volontaires, des disciplines iournalieres, et souuent deux fois chaque iour, des ieusnes tres-frequens, des cilices, des ceintures de pointes de fer, des veilles qui perçoient bien auant dans la nuit. Et aprés tout, son cœur ne pouuoit se rassasier des souffrances, et il croyoit n'auoir iamais rien enduré. Fort peu d'années auant sa mort, escriuant de soy-mesme, il en parle en ces termes : *Timui meam reprobationem, eò quòd nimis suauiter hactenus mecum egerit Deus ; tunc benè de meâ salute sperabo, cùm patiendi occasiones se dederint.* I'ay eu crainte que ie ne sois du nombre des reprouuez, voyant que Dieu m'a traité iusqu'à maintenant auec tant de douceur ; alors i'espereray que Dieu me voudra faire misericorde, lors que sa bonté me fournira les occasions de souffrir quelque chose pour son amour. Et toutesfois nous pouuons dire que sa vie n'a esté qu'vne suite de croix et de souffrances.

Quand il luy arriuoit quelque humiliation, il en benissoit Dieu et en ressentoit vne ioye interieure, disant à ceux ausquels il ne pouuoit cacher tous les mouuemens de son cœur, que ce n'estoient pas des humiliations pour luy, à cause qu'en quelque bas lieu qu'il pust estre, il se voyoit tousiours plus haut qu'il ne vouloit ; et qu'il auoit autant de pente à descendre tousiours plus bas, qu'vne pierre, qui iamais n'a de pente à monter. Aussi prioit-il les Superieurs de l'humilier ; et le bon est, que quand pour cooperer à la grace de Dieu sur luy, on ne l'epargnoit pas, on trouuoit tousiours vn esprit egal, vn cœur content et vn visage tout remply de douceur.

Cette douceur estoit en luy la vertu qui sembloit surnager au dessus de toutes les autres, elle estoit à l'epreuue de tout. Depuis douze ans que ie l'ay connu, que ie l'ay veu superieur, inferieur, egal à tout le monde, tantost dans les affaires temporelles, tantost dans les trauaux et les fatigues des Missions, agissant auec les Sauuages Chrestiens, Infideles, Ennemis, dans les souffrances, dans les persecutions et calomnies, iamais ie ne l'ay veu ou en cholere, ou mesme dans l'apparence de quelque indignation. Souuent mesme quelques-vns ont voulu le picquer exprés et le surprendre dans les choses qu'ils croyoient luy deuoir estre plus sensibles ; mais tousiours son œil estoit

benin, ses paroles dans la douceur et son cœur dans le calme. Aussi Nostre Seigneur luy auoit donné nommément cette grace.

L'année 1634. faisant les Exercices Spirituels de la Compagnie, nostre Seigneur s'apparut à luy couronné d'épines, et luy dit ces mots : *Habebis deinceps vnctionem Spiritus in verbis tuis* : Tu auras doresnauant en tes paroles l'onction du Sainct Esprit. Et l'année 1640. en son action de grace aprés la saincte Messe, il vid et sentit vne main qui oignoit et son cœur et les puissances de son ame, d'vn baume sacré. *Ex qua visione, summa animi mei pax, et tranquillitas, consecuta est,* adiouste-t-il dans ses memoires.

Fort peu de iours aprés cette vision, vne sedition s'estant éleuée contre nous dans le bourg Sainct Ioseph, dans laquelle il auoit esté bien battu, et auec luy quelques-vns de nos Peres ; les Capitaines mesmes estans les boute-feux qui allumoient la sedition, animans la populace contre nous, qui nous chargeoit d'iniures et menaçoit de nous bruler ; le soir comme le Pere remercioit Dieu de tout ce qui estoit arriué, sentant toutesfois en son cœur quelque detresse, prouenant de la crainte que ces malheureux n'empeschassent les progrés de la Foy ; Nostre Dame luy apparut, qui auoit le cœur transpercé de trois espées ; et en mesme temps il sentit vne voix interieure qui luy disoit que la tres-saincte Vierge auoit tousiours esté parfaitement sousmise aux volontez de Dieu, quoy que souuent son cœur eust esté bien auant dans l'affliction, et qu'il deuoit la prendre en son aduersité, pour l'exemple de ce que Dieu vouloit de luy.

L'huile de cette douceur n'esteignoit point les ardeurs de son zele, mais plus tost elle l'enflammoit, et estoit vn des moyens des plus puissans que Dieu luy eust donné pour gagner les cœurs à la Foy. Il le reconnoist luy mesme en ces termes, dans quelques remarques qu'il escriuoit l'année 1638. faisant vne reueuë de l'estat de son ame : Dieu, dit-il, par sa bonté, m'a donné vne mansuetude, benignité et charité à l'endroit de tout le monde, vne indifference à quoy que ce soit, vne patience à souffrir les aduersitez ; et sa mesme bonté a voulu que par ces talens qu'il m'a donnez, ie m'aduance en la perfection, et que ie conduise les autres à la vie eternelle. Et partant, adiouste-t-il, ie feray doresnauant mon examen particulier, voyant si en effet ie fais vn bon vsage de ces talens dont ie suis responsable.

Voicy vne chose bien remarquable, qui luy arriua l'année 1640. durant le temps de sa retraite pour les Exercices Spirituels ; il l'escrit en ces termes : Enuisageant l'enormité de mes pechez et leur nombre innombrable, i'ay veu Nostre Seigneur, qui d'vne misericorde infinie, m'estendoit ses bras amoureux pour m'embrasser, qui me pardonnoit le passé et s'oublioit de mes pechez, qui ressuscitoit en mon ame et ses dons et ses graces, qui m'appelloit à son amour et me disoit ce qu'autresfois il a dit à Sainct Paul, *Vas electionis est iste, vt portet nomen meum in gentibus, ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati.* Entendant ces paroles, ie l'en ay remercié, ie m'y suis offert et luy ay dit : *Quid me vis facere? fac me virum secundùm cor tuum, nihil me in posterum separabit à charitate tua, non nuditas, non gladius, non mors,* etc.

C'estoit dans l'ardeur de ce zele qu'il s'offroit tres-souuent à Dieu, à souffrir tous les martyres du monde pour la conuersion de ces peuples. O mon Dieu, que n'estes vous connu ! escriuoit-il quelque temps auant de mourir ; que ce pays Barbare n'est-il tout conuerty à vous ! que le peché n'en est-il aboly ! que n'estes-vous aimé ! Oüy, mon Dieu, si tous les tourmens que les captifs peuuent endurer en ces pays, dans la cruauté des supplices, deuoient tomber sur moy, ie m'y offre de tout mon cœur, et moy seul ie les souffriray.

En vn autre endroit, il escrit ces mots : Deux iours consecutifs i'ay ressenty en moy vn grand desir du martyre et d'endurer tous les tourmens que les Martyrs ont soufferts.

Ce qui luy donnoit ce courage, estoit

d'vn costé la deffiance de soy-mesme, et d'autre part la confiance en Dieu, dans la conformité entiere qu'il auoit à ses diuines volontez. Vn iour luy demandant si estant pris des Iroquois, il n'auroit pas vne repugnance bien grande s'ils le faisoient dépoüiller nud ? Non, me respondit-il, car ce seroit la volonté de Dieu ; et alors ie ne songerois pas à moy-mesme, mais à Dieu. Luy demandant s'il n'auoit point d'horreur du feu ? Ie le craindrois, dit-il, si i'enuisageois ma foiblesse, car la picqueure d'vne mouche seroit capable de m'impatienter ; mais i'espere que Dieu m'assistera tousiours, et aydé de sa grace, ie ne crains pas plus les tourmens effroyables du feu, que la picqueure d'vne espingle.

Ie n'aurois iamais fait, de parcourir les vertus qui estoient en luy. Ie puis dire auec verité, que i'ay de quoy en composer vne vie toute entiere, qui seroit pleine de lumieres, qu'il auoit tres-grandes dans les voyes de la saincteté, et des faueurs de Dieu sur luy qui estoient extraordinaires, et de la fidelité continuelle auec laquelle il correspondoit à ces graces, aussi bien dans les petites choses que dans les grandes, car il n'estimoit rien de petit au seruice de Dieu.

Sa pauureté estoit si dépoüillée, que mesme il n'auoit pas vne seule medaille, ny quoy que ce soit en ce monde, dont il voulust auoir l'vsage, sinon pour la seule necessité. L'année 1637. nostre Seigneur luy fit voir vn superbe Palais, richement basty, dans des beautez inconceuables et tant de varietez si surprenantes, qu'il en estoit tout rauy hors de soy et ne pouuoit pas se comprendre soy mesme. Comme ce Palais estoit vuide, n'y ayant personne dedans, il luy fut donné à entendre qu'il estoit preparé pour ceux qui demeuroient dans de pauures cabanes, et qui s'y estoient condamnez pour l'amour de Dieu. Ce qui le consola beaucoup.

Sa chasteté estoit à l'espreuue, et en cette matiere ses yeux estoient si fideles à son cœur, qu'ils n'auoient point de veuë pour les obiets qui eussent pû endommager la pureté. Son corps n'estoit point rebelle à l'esprit, et au milieu de l'impureté mesme, qui regne ce semble en ce pays, il viuoit dans vne innocence aussi grande que s'il fust demeuré au milieu d'vn desert inaccessible à ce peché. Vne femme se presenta vn iour à luy, en lieu assez escarté, luy portant vne parole deshonneste et le souffle d'vn feu qui ne pouuoit venir que d'vn tison d'enfer. Le Pere se voyant ainsi attaqué, fit sur soy le signe de la croix, sans respondre aucun mot, et ce spectre déguisé sous habit d'vne femme, disparut au mesme moment.

La pureté de sa conscience estoit comme la prunelle de l'œil qui ne peut souffrir la moindre petite poussiere, ny vn seul grain de sable. Dés l'année 1630. il escrit qu'il ne sentoit en soy-mesme aucune attache à aucun peché veniel, ny le moindre plaisir du monde ; que sa volonté en estoit éloignée comme de son plus grand ennemy, et qu'il choisiroit plus tost toutes les peines des enfers, que le moindre peché. Et toutefois vn peu aprés le mesme iour, il adiouste ces mots : *Ne me Deus tanquam infructuosam arborem succideret, orauí vt me dimitteret adhuc hoc anno, et promisi me meliores fructus allaturum.* Crainte que Dieu ne me coupast par la racine, comme vn arbre sans fruit, ie l'ay prié qu'il me laissast encore cette année sur pied, et luy ay promis que ie luy porterois des fruits meilleurs que par le passé.

Il luy eschappa vne fois de dire à vn de nos Peres, que depuis qu'il estoit aux Hurons, il n'auoit recherché pas mesme vne seule fois son goust au manger. Pour moy, quoy que ie l'aye pratiqué tres-intimement, autant qu'homme du monde, ie n'ay iamais pû reconnoistre en luy aucune faute, non seulement qui fust peché, mais non pas mesme contre la moindre de nos Regles. Aussi c'estoit vn de ses bons propos depuis prés de vingt ans : *Disrumpar potius quàm vt voluntariè regulam vllam infringam.* Et cette exactitude n'estoit pas seulement en ce qui paroissoit à la veuë, mais penetroit dans le plus profond de son cœur. *Nullum in corde commercium*

mihi habendum cum creaturis. Tout le commerce de mon cœur sera auec Dieu, les creatures ne me seront plus rien. *Nunnquam quiescam, numquam dicam satis ;* ie ne prendray aucun repos, iamais ie ne diray que i'auray assez fait.

Plus de quinze ans auant que de mourir, dans les memoires qu'il escriuoit, faisant la reueuë de sa conscience de mois en mois, voicy ce qu'il dit de soy-mesme : Ie sens en moy vn grand desir de mourir, pour iouïr de Dieu ; ie sens vne grande auersion de toutes les choses créées, qu'il faudra quitter à la mort. C'est en Dieu seul que repose mon cœur, et hors de luy tout ne m'est rien, sinon pour luy.

Sa mort a couronné sa vie, et la perseuerance a esté le cachet de sa saincteté, Il est mort âgé de 56. ans. Il nasquit le 25. de Mars de l'année 1593. iour de l'Annonciation de Nostre Dame, d'honnêtes parens, dans le Diocese de Bayeux. Il entra en nostre Compagnie l'année 1617. le cinquiéme iour du mois d'Octobre. Il est mort en preschant et faisant les fonctions vrayement Apostoliques, et d'vne mort que meritoit le premier Apostre des Hurons. Son martyre fut accomply le 16. iour de Mars de la presente année 1649.

CHAPITRE VI.

Estat present du Christianisme, et des moyens de secourir ces peuples.

En suite des pertes arriuées, vne partie du pays des Hurons s'est veuë dans la desolation, quinze bourgs ont esté abandonnez, chacun se dissipant où il a pû dans les bois et forests, dans les lacs et riuieres, et dans les Isles plus inconnuës à l'ennemy. Les autres se sont retirez dans les Nations voisines, plus capables de soustenir les efforts de la guerre. En moins de quinze iours, nostre Maison de Saincte Marie se veid dépoüillée de tous costez, et l'vnique qui resta sur pied dans ces lieux de terreur, plus exposez aux incursions de l'ennemy, ceux qui auoient quitté leurs anciennes demeures, y ayans mis le feu eux-mesmes, crainte qu'elles ne seruissent de retraite et de forteresses aux Iroquois.

Ce qui augmente la misere publique, c'est que la famine a esté grande cette année en toutes ces contrées, plus qu'on ne l'auoit veue depuis cinquante ans, la pluspart n'ayans pas de quoy viure, et estans contraints ou de manger du gland, ou bien d'aller chercher dans les bois des racines sauuages, dont ils soustiennent vne miserable vie, encore trop heureux de n'estre pas tombez entre les mains d'vn ennemy mille fois plus cruel que les bestes feroces et que toutes les famines du monde. La pesche en nourrit quelques-vns. Mais aprés tout, en quelque endroit que nous allions, nous n'y voyons rien que des croix, des miseres presentes, et des craintes d'vn plus grand mal, la mort estant à la pluspart le moindre des maux qui leur puisse arriuer.

Les esperances du Paradis que la Foy fournit aux Chrestiens, sont l'vnique consolation qui les soustient dans ces rencontres, et qui leur fait estimer plus que iamais les auantages du bon-heur qu'ils possedent, qui ne peut leur estre rauy, ny par les cruautez des Iroquois, ny par les langueurs d'vne famine, qui va les poursuiuant dans leur fuite, et de laquelle ils ne peuuent fuyr.

Nous auons taché toutesfois de secourir de nostre pauureté, vne partie de ces pauures Chrestiens, et depuis ces miseres publiques, qui commencerent il n'y a pas vn an, nous en auons receu dans l'hospice de cette Maison de Saincte Marie, plus de six mille de compte fait ; et tous les iours le nombre croist aussi bien que leurs miseres : que Dieu en soit beny à tout iamais. Quoy qu'il arriue, ce nous doit estre assez qu'il en tire sa gloire ; et s'il luy plaist augmenter la foy de ces peuples, multipliant ses croix et sur eux et sur nous, nostre cœur y est preparé, nous les embrasserons auec ioye, et nous luy dirons sur la montagne de Caluaire d'aussi bon cœur

que s'il nous auoit transportez sur la montagne de sa gloire, *Bonum est nos hic esse.*

Ie parle de la sorte, à cause que ie crains qu'on ne craigne par trop pour nous, *Æstimati sumus sicut oues occisionis, sed in his omnibus superamus, propter eum qui dilexit nos.* Depuis la naissance du Christianisme, et depuis que Iesus-Christ n'a rachepté le monde que par son sang respandu sur la Croix, nous sommes asseurez que la Foy n'a esté plantée en aucun lieu du monde qu'au milieu des croix et des souffrances. Ainsi ces desolations nous consolent, et au milieu de la persecution, dans le plus fort des maux qui nous attaquent et des plus grands malheurs dont on nous puisse menacer, nous sommes tous remplis de ioye et nostre cœur nous dict que iamais Dieu n'a eû vn amour plus tendre pour nous, que celuy qu'il a maintenant.

Au reste il ne faut pas croire que tout soit perdu. *Non est abbreuiata manus Domini.* Les Chrestiens qui sont fugitifs, n'ont pas perdu leurs ames auec leurs biens, ils portent dans leur cœur la vraye Foy, qui fait en eux vne Eglise viuante. Les Peuples qui restent à conuertir, sont du domaine de Iesus-Christ, qui nous donne assez de lumieres pour pouuoir esperer raisonnablement que nous pourrons en faire vn peuple tout Chrestien, nonobstant les pertes passées et les desolations qui ont precedé. Il est vray que le plus fort de nos esperances est en Dieu seul ; mais il en est de mesme dans toutes les affaires qui ne sont pas du ressort de la nature. Où seroit nostre merite et nostre foy, si nous ne marchions à trauers ces obscuritez ? où nostre confiance en Dieu, si nostre appuy estoit tout entier sur les moyens humains ? Qui veut voir trop clair en ses affaires, ne s'abandonne pas assez aux conduites de Dieu, et ce n'est plus en Dieu qu'il se confie, mais en soy-mesme. Nous prions nostre Seigneur, que iamais il ne permette en nous vne infidelité si grande, dans le maniment des affaires qu'il nous a mises en main, qui sont les siennes plus que les nostres.

Voicy les pensées que nous auons ; le temps y donnera plus de iour. Il est difficile que la Foy subsiste en ces pays, si nous n'auons vn lieu qui soit comme le centre de toutes nos Missions, d'où nous puissions enuoyer les Predicateurs de l'Euangile, dans les Nations répanduës en toutes ces contrées, et où nous puissions nous rassembler de fois à autres, pour y conferer des moyens que Dieu nous fournira de procurer sa gloire, et des lumieres qu'il nous donnera pour cét effet. Cette maison de Saincte Marie où nous auons esté iusqu'à maintenant, estoit dans le lieu le plus auantageux pour ce dessein, qu'on eust pû choisir, en quelque part que nous eussions esté. Mais les affaires estant dans l'estat où nous les voyons maintenant, ce seroit vne temerité à nous de demeurer en vn lieu abandonné, d'où les Hurons se retirans, et où les Algonquins ne pouuans plus auoir aucun commerce, pas vn ne viendroit nous y voir, sinon les ennemis, qui déchargeroient sur nous seuls tout le poids de leurs armes. Ainsi nous sommes resolus de suiure nostre troupeau, et fuyr auec les fuyans, puisque nous ne viuons pas icy pour nous-mesmes, mais pour le salut des ames et pour la conuersion de ces Peuples.

Mais les bourgades Huronnes, qui se sont dispersées, ayant pris diuerses routes en leur fuite ; les vns s'estans iettez dans des montagnes que nous appellons la Nation du Petun, où trois de nos Peres cultiuoient cét hyuer dernier, trois Missions diuerses ; les autres ayans pris party dans vne Isle que nous nommons l'Isle de S. Ioseph, où nous commençasmes, il y a prés d'vn an, vne nouuelle Mission ; enfin les autres estans dans le dessein d'aller dans des Isles plus éloignées de nostre grand Lac ou Mer douce, nous suiurons ceux-cy et nous tascherons d'establir nostre principale demeure et le centre de nos Missions, dans vne Isle que nous nommons l'Isle de Saincte Marie, que les Hurons appellent Ekaentoton. C'est cette Isle dont i'ay parlé dans le second Chapitre,

où i'ay dit que nous commençasmes l'Automne dernier, vne nouuelle Mission parmy les peuples Algonquins qui l'habitent, et qui est éloignée de nous enuiron soixante lieuës.

Cette Isle nous a paru deuoir estre vne demeure plus conuenable à nostre dessein, à cause que de ce lieu nous pourrons plus que d'aucun autre, vacquer à la conuersion des Hurons et des Algonquins : car nous approcherons des Algonquins Eskiaeronnon, Aoechisaeronon, Aoeatsioaenronnon, et d'vne infinité d'autres peuples allicz, tirant tousiours vers l'Occident et nous éloignant des Iroquois nos ennemis. De ce mesme lieu, nous pourrons aussi enuoyer par canot vers la Nation du Petun et vers les Peuples de la Nation Neutre qui nous desirent, quelques-vns de nos Peres, qui auront soin des Missions de ce costé là. De plus en cette Isle de Saincte Marie, nous serons tousiours dans la commodité plus grande que d'aucun autre lieu, d'entretenir et conseruer le commerce des Algonquins et des Hurons, auec nos François des Trois Riuieres et de Kebec : ce qui est necessaire, et pour le maintien de la Foy en toutes ces contrées, et pour le bien des colonies Françoises et le soustien de la Nouuelle France. Mais il faut attendre ce temps là auec patience et courage ; car ie croy que pour quelques années, nos Hurons auront de la peine à faire ce voyage, estans pressez de la famine et obligez de fuïr le fleau de la guerre. Quand ils auront eû le loisir de se reconnoistre, alors ils pourront retrouuer le chemin de Kebec, non seulement par la grande Riuiere de S. Laurent, qui peut-estre sera tousiours trop infectée des Ennemis Iroquois, mais par des voyes écartées, par lesquelles ils pourront faire ce voyage auec plus de seureté.

Cette Isle de Saincte Marie est abondante en poisson ; et les terres y sont bonnes pour estre cultiuées, selon le rapport qui nous en est fait. Volontiers nous mettrons la main à la charruë, pour y viure à la sueur de nostre visage et de nostre trauail, si les viures nous manquent d'ailleurs : car iusques à maintenant c'estoient les bourgades Huronnes qui nous fournissoient leur bled d'Inde, qui a esté le principal et quasi le total de nostre nourriture. Nous n'estimons pas cét employ indigne de nos soins ; et s'il estoit necessaire de nous rendre esclaues de nos ennemis mesmes, afin de trouuer les moyens de conseruer dans la captiuité la Foy de ces Eglises, que Dieu a fait naistre au milieu de la barbarie, et d'annoncer à tous les Peuples qui restent à conuertir en ces contrées, le nom de Dieu qu'ils n'ont pas encore adoré, volontiers nous abandonnerions et nostre liberté et nos vies à la cruauté des Iroquois, et nous irions mourir au milieu de leurs feux et de leurs braziers.

Nous ne sçauons pas ce que Dieu nous reserue, et si peut-estre vn bûcher et les flammes ne seront point nostre partage, aussi bien qu'à nos Freres qui y sont morts depuis si peu de iours, pour la cause de Dieu. Quoy qui puisse nous arriuer, nous serons trop heureux d'auoir consommé nos vies à son seruice, puis qu'il merite que tous les hommes s'immolent pour sa gloire, et qu'ils n'ayent pas vn seul moment de vie, sinon pour son sainct amour et pour le salut des ames qu'il a aimées iusques à la mort.

Depuis ce que dessus escrit, la pluspart des bourgades Huronnes qui s'estoient dissipées, ayans desir de se reünir dans l'Isle de S. Ioseph, douze des Capitaines les plus considerables, sont venus nous coniurer au nom de tout ce pauure Peuple desolé : Que nous eussions pitié de leur misere ; que sans nous ils se voyoient la proye de l'ennemy ; qu'auec nous ils s'estimoient trop forts pour ne pas se defendre auec courage ; que nous eussions compassion de leurs veuues et des pauures enfans Chrestiens ; que tous ceux qui restoient d'Infideles estoient tous resolus d'embrasser nostre Foy, et que nous ferions de cette Isle vne Isle de Chrestiens.

Aprés auoir parlé plus de trois heures entieres, auec vne éloquence aussi puissante pour nous fléchir, que l'art des

Orateurs en pourroit fournir au milieu de la France, à la pluspart de ceux qui appellent ces pays barbares, ils firent montre de dix grands colliers de pourcelaine (ce sont les perles et les diamans de ce pays), ils nous dirent que c'estoit là la voix de leurs femmes et enfans, qui nous faisoient present du peu qui leur restoit dans leur misere ; que nous sçauions assez en quelle estime ils auoient ces colliers, qui sont leurs ornemens et toute leur beauté, mais qu'ils vouloient que nous sceussions que la Foy leur seroit plus precieuse que leurs biens, et que nos instructions leur seroient plus aymables que tout ce que la terre leur pourroit fournir de richesses ; qu'ils faisoient ces presens, pour faire reuiure en nos personnes le zele et le nom du Pere Echon (c'est le nom que les Hurons ont tousiours donné au Pere Iean de Brebeuf) ; qu'il auoit esté le premier Apostre du pays, qu'il estoit mort pour les assister iusqu'au dernier souspir ; qu'ils esperoient que son exemple nous toucheroit, et que nos cœurs ne pouuoient pas leur refuser de mourir auec eux, puis qu'ils vouloient viure Chrestiens.

En vn mot leur éloquence nous emporta, ou plus tost la disposition de leurs ames, et les raisons que la nature pouuoit leur fournir. Nous ne pûmes douter que Dieu n'eût voulu nous parler par leur bouche ; et quoy qu'à leur abord nous eussions tous esté dans vn autre dessein, nous nous trouuasmes tous changez auant leur depart, et d'vn commun consentement nous crûmes qu'il falloit suiure Dieu, la part où il nous vouloit appeller, quelque peril qu'il pust y auoir pour nos vies, et quelque espaisseur de tenebres où nous puissions rester, pour la suitte du temps futur, qui n'est pas en nostre pouuoir.

Ainsi nostre dessein est de transporter tout le gros de nos forces et cette maison de saincte Marie dans l'Isle de S. Ioseph, qui sera le centre de nos Missions, et ensemble le bouleuart de ces pays. Nous auons besoin plus que iamais des prieres de la France. Quoy qui puisse nous arriuer, nous portons auec ioye nos ames entre nos mains, et nostre mort sera nostre desir, pourueu que nos vies ne soient consommées que pour le maintien de la Foy et la gloire de Dieu en toutes ces contrées.

Il ne sera pas hors de propos d'adjouster en ce Chapitre la lettre qu'écrit le Pere qui auoit soin de cette Mission, au R. Pere Hierosme Lalemant, Superieur à Kebec, puis qu'elle nous donne vne plus ample connoissance de l'estat de cette Mission.

Pax Christi.

Mon Reverend Pere,

Aprés la mort du petit Iacques Doüard assassiné l'an passé, ie me souuiens d'auoir offert à Dieu en holocauste ce que i'auois de plus cher en ce monde, dans la pensée qui me venoit qu'il n'y auoit rien, pour precieux qu'il fust, dont nous ne deussions aimer l'aneantissement, pourueu que d'iceluy quelque gloire en reuinst à Dieu ; entre autres choses que i'offrois à Dieu comme celles que ie cherissois le plus au monde, estoient les Chrestiens de la Conception dont i'auois le soin, et puis la maison de Saincte Marie : le bon Dieu a accepté mon offrande. Tous mes pauures Chrestiens de la Conception à la reserue de 3. ou 4. ont esté tuez, ou pris captifs par les Iroquois, et la maison de saincte Marie a esté détruite, quoy que plus doucement, qu'à ce que ie m'estois resolu dés long-temps auparauant en mes meditations. Mais les bons Peres de Brebeuf et Lalemant ont offert à Dieu vn bien plus agreable sacrifice, *non aliena, non sua, sed seipsos immolando.* Precieux holocauste de ces vertueux Peres, que ne puis-je vous faire continuer en ma personne ! ce sera quand il plaira à Dieu. Tous tant que nous sommes de Peres icy, nous n'auons iamais plus aimé nostre vocation qu'aprés auoir veu qu'elle nous peut esleuer iusques à la gloire du martyre ; il n'y a que mes imperfections qui m'en puissent faire quitter ma part. Helas, mon Reuerend Pere, que i'ay

besoin d'humilité et de pureté de cœur pour pouuoir aspirer à l'honneur que le bon Dieu a fait à vostre nepueu ! si V. R. la demande pour moy au bon Iesus par les merites de ses quatre grands seruiteurs les PP. Iogues, Daniel, de Brebeuf et Lalemant, i'espere qu'elle me l'obtiendra, et en suite le bon Iesus me pourroit bien faire la grace de mourir pour l'aduancement de son Royaume. Ie suis depuis vn mois à Ah8endoe l'Isle de S. Ioseph, où la pluspart de nos pauures Hurons se sont refugiez. C'est icy où ie vois vne partie des miseres que la guerre et la famine ont causées à ce pauure peuple desolé : leur nourriture ordinaire n'est plus que de gland ou d'vne certaine racine amere qu'ils nomment *otsa*, et bien-heureux encore qui en peut auoir ; ceux qui n'en ont pas viuent partie d'ail cuit sous les cendres ou dans l'eau sans autre sauce, et partie de poisson boucané, dont ils assaisonnent l'eau toute pure qu'ils boiuent, comme ils faisoient auparauant leur sagamité ; il s'en trouue encore de plus pauures que tout cela, qui n'ont ny bled, ny gland, ny ail, ny poisson, et sont de pauures malades qui ne sçauroient chercher leur vie. Adioustez à cette pauureté, qu'il faut qu'ils trauaillent à défricher de nouuelles forests, à faire des cabanes, et à faire des palissades pour se garantir, l'année qui vient, de la famine et de la guerre, en sorte que les voyans vous iugeriez que ce sont de pauures morts déterrez. Ie voudrois pouuoir representer à toutes les personnes affectionnées à nos Hurons, l'état pitoyable auquel ils sont reduits : certainement elles ne pourroient se contenir de sangloter et de pleurer à chaudes larmes. Helas ! que ie leur dirois volontiers de la part de tout ce pauure peuple, ***Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me.*** Le tres-benin Iesus fut touché de compassion à la veuë d'vne seule veuue, dont on portoit le fils en terre ; comment seroit-il possible que ces imitateurs de Iesus-Christ ne fussent émeus à pitié à la veuë des centaines et centaines de veuues dont non seulement les enfans, mais quasi les parens ont esté outrageusement ou tuez, ou emmenez captifs, et puis inhumainement bruslez, cuits, déchirez et deuorés des ennemis. Ceux qui me touchent dauantage, ce sont les pauures veuues et orphelins de la Conception, qui estoit le Bourg communément nommé par les Hurons le Bourg Croyant, et ce auec raison, car il y auoit fort peu d'infideles de reste : l'hyuer passé il ne s'y estoit commis aucun peché public, les Chrestiens estans les plus forts pour empescher les Infideles qui en eussent voulu faire. Entre autres il y eut vn desir d'vne Danse D8ietha, à laquelle le Menestrier venu d'vn autre Bourg vouloit annexer vn festin d'Endak8andet ; ce qu'ayans entendu les Chrestiens, ils s'y opposerent si puissamment, qu'il n'y eut pas vn Capitaine qui voulust en faire la criée ; de sorte que le Menestrier fut contraint de vuider et de s'en retourner auec sa courte honte à son Bourg : ce fut la derniere action que firent nos Chrestiens en profession de leur Foy, car trois iours aprés les Iroquois les tuerent, n'en ayant emmené que six prisonniers, tout le reste ayant combattu genereusement iusques à la mort pour la defense de leur patrie. On m'a dit que Charles Ondaiaiondiont, voyant que l'ennemy les emportoit à force de monde, se mit à genoux pour prier Dieu, et que fort peu aprés il fut tué d'vn coup d'arquebuse. Aco8end8tie d'Arentet, baptisé là bas, fut trouué les mains iointes aprés sa mort ; ce fut vn des Hurons qui retrouuerent le corps du Pere de Nouë les mains iointes, sans doute qu'il l'a voulu imiter. Ie veux pour acheuer ma lettre faire part à V. R. de la priere que fit le bon René Tsondih8annen au depart des Chrestiens de la Conception qui alloient au deuant de l'ennemy : Seigneur Dieu, Maistre de nos vies, ayez pitié des Chrestiens qui vont rencontrer les Iroquois, ne les abandonnez pas, de peur que le progrés de la Foy ne soit retardé par vos ennemis, s'ils ont le dessus. Quoy que le bon homme n'obtinst pas l'effet de sa priere, il ne laissa pas de venir adorer

Dieu, en suite de la mort de Tsoendiai son gendre, et de la captiuité d'Ihanneusa son fils. I'entendis encore la priere qu'il fit en telle forme : Mon Dieu, ce qui est arriué que nos freres sont morts est le meilleur, nous n'auons point d'esprit nous autres hommes qui pretendions que l'issuë n'arriue-t-elle ainsi ; vous seul connoissez ce qui doit estre pour le mieux. Pour lors nous aduouërons dans le Ciel quand nous y arriuerons, que les choses sont bien arriuées ainsi qu'elles sont arriuées, et qu'elles ne seroient pas bien allées, si elles fussent arriuées autrement. V. R. voit par là que *diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* I'ay eu l'honneur d'estre enuiron trois sepmaines durant Maistre en la langue Huronne de son bon Nepueu, *incredibile est dictu quantum insudaret linguæ addiscendæ, quantumque proficeret ; in præmium istiusmodi solertiæ nonnulli putarunt fuisse illi à Deo concessam tam felicem mortem.* La peine qu'il prenoit à apprendre la langue Huronne, et le progrez qu'il y faisoit est presque incroyable ; quelques-vns de nos Peres ont estimé que Dieu a recompensé cette grande diligence de cette heureuse mort. Adieu mon Reuerend Pere,

Que V. R. ne s'oublie pas en ses SS. sacrifices et prieres de

Son tres-humble et tres-obeyssant seruiteur,

I. M. Chavmonot,

de la Compagnie de Iesus.

De l'Isle de S. Ioseph, ce 1. Iuin 1649.

Depuis que cette Relation a paru au iour, vn vaisseau nouuellement arriué de ce nouueau monde, nous a rendu quelques lettres assez amples, qui parlent de ce qui s'est passé aux Hurons ; nous n'en mettrons icy qu'vn petit échantillon, reseruant le reste en son temps.

Les Bourgades Huronnes (dit vn Pere de la Compagnie écriuant du pays des Hurons) s'estant dissipées en diuers endroits, le plus gros de ces peuples s'est refugié en la Nation du Petun, d'où i'ay grand peur que la crainte des ennemis ne les chasse. D'autres ont dessein d'establir vne Colonie à Kebec, où vn Capitaine s'est transporté tout exprés, au trauers de mille dangers, pour voir si les François aggreeroient leur dessein, et s'ils leur pourroient donner quelque secours. En verité cette pauure Eglise est digne de compassion. Ie ne doute point que nos Peres qui sont là ne les reçoiuent à bras ouuerts et ne les secourent selon leur petit pouuoir. Il les faut consoler dans la desolation generale de tout leur pays ; c'est vn peuple nouuellement acquis à Dieu, il ne l'abandonnera pas.

Trois cens familles quasi toutes Chrestiennes, se sont retirées dans l'Isle de S. Ioseph. Nous ayans priez de nous ioindre auec eux, nous auons mis le feu dans nostre maison de Saincte Marie de peur que l'ennemy ne s'en emparast. Cet edifice paroissoit magnifique aux yeux des Sauuages ; nous l'auons quitté le quinziesme iour de May de cette année 1649. non sans quelque petit retour de la Nature : car il l'a fallu destruire, au point qu'il estoit capable de receuoir les pauures vieillards et les personnes malades ou vsées, et cassées dans des trauaux capables de terrasser des Geans. Nous auons aussi abandonné les terres et les champs, d'où dépendoit vne bonne partie de nostre nourriture ; et nous voila dans vne forest, plus dénuez de secours que nous n'estions à nostre premier abord dans ce pays. Iamais nous ne fusmes plus contens, et

iamais nous n'auons eu de subjets d'vne plus sensible tristesse.

Depuis deux mois ou enuiron que nous sommes entrez dans cette Isle, Dieu nous a si puissamment secourus, que nous croyons estre en estat d'vne iuste deffense, en sorte que l'ennemy auec tous ses efforts, nous est peu redoutable dans nostre Reduit ; mais il regne dans toute la Campagne du continent voisin de nostre Isle, et en suitte il nous iette dans vne famine plus rude que la guerre. Les Hurons que nous auons suiuis ont quitté leurs terres aussi bien que nous, et en mesme temps il faut qu'ils se fortifient, et qu'eux et nous bastissions des maisons, ou plus tost des cabanes ; et si nous voulons recueillir des bleds l'an prochain, il faut abattre des forests pour auoir des champs et des campagnes. Ces trauaux, trauersez par la crainte des ennemis, sont bien pesans, il n'y a que Dieu qui les puisse addoucir.

Ce n'est pas tout, comme ces pauures Gens n'ont ny chasse, ny pesche, ny bleds, ils s'escartent qui deçà qui delà pour trouuer du gland et des racines ; nos Peres, qui ne les peuuent abandonner, les accompagnent quand ils sont en quelque nombre, aimans mieux perir de faim que de leur dénier le pain de l'Euangile ; le gland et les racines fort ameres, leur semblent vn mets plus delicieux dans cet exercice, que les plus friands morceaux de l'Europe. Ceux qui n'ont iamais gousté Dieu sans les creatures, ne sçauent pas combien il est doux, pris tout seul pour ainsi parler. *Non ex solo pane viuit homo.*

Quoy qu'il en soit, ces miseres nous doiuent sembler d'autant plus agreables, qu'elles nous donnent plus abondamment ce que nous venons chercher en ce bout du monde. Les Sauuages nous ont tant et tant de fois reproché que la Foy estoit l'vnique cause de leurs calamitez ; il est vray que cette vaine persuasion nous a fait beaucoup souffrir, et qu'elle a mis les armes en la main de plusieurs de ces barbares, contre les Peres nouuellement massacrez ; et apres tout nous voyons à l'œil, que la Croix qui a fait mourir le Fils de Dieu, donne de la vie à ces peuples, et que les persecutions engendrent la Foy. Depuis la mort du Pere Antoine Daniel, qui fut le quatriesme de Iuillet de l'an passé mil six cens quarante-huit, iusques à la mort du Pere Iean de Brebeuf et du Pere Gabriel Lalemant, bruslez et mangez le 16. et 17. du mois de cette année 1649. nous auons baptisé plus de treize cens personnes ; et depuis les derniers massacres iusques au mois d'Aoust, nous en auons baptisé plus de quatorze cens. Voila l'Eglise Chrestienne accruë de plus de deux mille sept cens ames en treize mois, sans compter ceux qui furent baptisez à la Breche, et ceux qui ont esté faits Chrestiens és autres endroits : tant ces paroles sont veritables, *Sanguis Martyrum semen est Christianorum :* le sang des Martyrs, si on les ose ainsi nommer, est la graine et la semence des Chrestiens.

Ie m'oubliois quasi de vous dire, qu'on a trouué vn papier dans les escrits du Pere Gabriel Lalemant, par lequel on cognoît, que deuant qu'il arriuast en la Nouuelle France, il s'estoit voüé et consacré à Nostre Seigneur, pour receuoir de sa main vne mort violente, soit en s'exposant autour des pestiferez en l'Ancienne France, soit en la poursuitte du salut des Sauuages en la Nouuelle, adjoustant que ce luy seroit vne faueur de mourir pour sa gloire en la fleur de son âge. Cette grace luy a esté abondamment accordée.

Pour conclusion, il y a long-temps que l'experience nous apprend que les biens qui nous sont venus de la Croix de Iesus-Christ, se recueillent et se communiquent bien plus efficacement par les croix et par les souffrances, que par les prosperitez. C'est ce qui nous console dans nos persecutions et dans nos disettes. Ne laissez pas neantmoins de nous secourir tant que vous pourrez, Dieu ne veut pas que nous trauaillions tous seuls en l'accomplissement de son ouurage : quantité d'Ames sainctes doiuent participer à cet honneur. Sainct Paul dit qu'il est mort et qu'il est viuant ; c'est ainsi que Dieu traite cette

nouuelle Eglise, pour laquelle il n'y a personne entre nous qui ne desire de donner sa vie et de respandre son sang.

Puis que nous auons inseré le fragment d'vne lettre dans cette seconde edition, ie croy qu'il ne sera pas mal à propos d'adjouster vn trait fort remarquable, ou plustost vn miracle de la diuine Prouidence, sur l'equipage d'vn Vaisseau qui estoit party ce Printemps dernier pour aller en la Nouuelle France. Ce vaisseau voguant en pleine mer, assez proche du grand banc où on pêche les mouluës, son grand mast rompit sa carlingue, ou en sortit, et transperça le fond du Nauire, en sorte que les eaux y entrerent en grande abondance. L'équipage, composé d'enuiron trente-sept personnes, s'efforce d'arrester cette source. Les vns tirent à la pompe, les autres puisent auec des seaux. Quelques-vns iettent les canons et la charge du Nauire en la mer ; mais ils ne peuuent auec tous leurs efforts épuiser ce torrent qui abyma le Nauire en peu de temps. Comme ils auoient dessein de faire pescherie, ils auoient embarqué trois Chalouppes, dans lesquelles ils se ietterent, sans auoir le moyen d'embarquer aucuns viures auec eux ; on nous a rapporté qu'ils n'auoient sauué qu'vn peu d'eau de vie. Les voila donc sans biscuit et sans eau douce, dans trois petits batteaux flottans à la mercy des vents et des ondes, qui venoient d'engloutir leur Nauire. Ils ne voyoient que le Ciel et la mer, estans esloignez de plus de cent lieuës des plus prochaines terres. L'vne de ces trois Chalouppes s'écarta des deux autres dans vne nuit, ou dans quelque tempeste ; nous ne sçauons pas encore ce qu'elle est deuenuë. Les deux autres, ayant recours aux vœux et aux prieres, s'addressent à la tres-saincte Vierge, comme au refuge ordinaire des pauures abandonnez. Ils voguerent treize iours sur ces abysmes d'eaux, et firent enuiron trois cens quarante lieuës sans manger et sans boire, sinon vne petite goutte d'eau de vie ; quelques-vns disent que souuent ils se contentoient de tremper vn baston dans cette liqueur, et qu'ils le succoient deux fois le iour pour toute nourriture. Ie ne sçay lequel des deux est plus estonnant, ou qu'ils aient vescu si long-temps sans manger, ou qu'ils soient demeurés tant de iours sans perir au beau milieu de l'Ocean. Comme ils se sentoient affoiblir, ils parlerent de tirer au sort, pour voir qui d'eux tous seruiroit d'aliment aux autres. L'vn d'eux assez gros et assez replet, leur dit : Ne tentez point le hazard, ie n'en voy point dans la trouppe qui vous puisse mieux nourrir que moy. Sur ces entrefaites parut vne tortuë de mer auprés de leurs Chalouppes, ils s'en saisissent, et l'ayant embarquée ils en succerent le sang qui les soutint quelque peu de temps. La vigueur qu'ils auoient tirée de ce froid aliment estant passée, ils parlerent derechef de tirer au sort à qui seroit mangé des autres. Tout le monde s'y accorde. Enfin le sort tomba sur ce bon gros garçon qui s'estoit presenté : Hé bien, leur dit-il, ne vous disoy-je pas bien que Dieu vouloit que vous me mangeassiez ? Voila donc la victime toute preste ; mais comme les François ne sont pas des Sauuages, l'horreur de manger de la chair humaine, et encore toute cruë (car il est bien croyable qu'ils n'auoient ny bois, ny foier), fit que l'vn d'eux monta sur le haut du mast pour ietter sa veuë le plus loing qu'il pourroit sur la mer. De bonne fortune il apperceut vn Vaisseau, il s'écrie : Nauire, Nauire, ie voy vn Nauire. A cette parole tout le monde commence à reuiure ; ils tirent droit à ce Vaisseau, qui fut bien estonné voyant tant de monde. Ils se iettent à genoux, prians qu'on leur sauuast la vie. C'estoient des Anglois, qui au commencement firent difficulté de les receuoir, disans qu'ils n'auoient pas assez de viures pour tant de personnes. Ils les supplient à mains iointes de leur donner seulement tous les iours le gros d'vn poulce de biscuit pour les empêcher de mourir. Quelques femmes Angloises qui se trouuerent dans ce Vaisseau, se ietterent aux pieds de leurs maris, les coniurans d'auoir pitié de ces pauures naufragans, s'offrant mesme

de ieusner vne partie du temps en leur consideration. Les hommes, flechis par la tendresse de ces bonnes femmes, les receurent ; et pour premiers mets, ils leur donnerent à chacun vn verre d'eau douce, et puis vn peu de boüillie. Le lendemain ils leur en donnerent vn peu dauantage pour eslargir petit à petit leur estomach, retrecy par vn si long ieûne. En vn mot ils leur sauuerent la vie, et puis les menerent en l'Isle de Madere, où ils les déchargerent. Ces bonnes gens furent assez mal traitez, à ce qu'ils disent, iusqu'à ce qu'ayans fait rencontre d'vn Pere de nostre Compagnie, et luy ayans raconté leur déconuenuë, les habitans de cette Isle, voyans que nos Peres les secouroient, leur donnerent fort amoureusement toutes les choses dont ils auoient besoin. Ce naufrage a causé bien de la perte à nos Peres de la Nouuelle France et à plusieurs de ses habitans ; mais Dieu soit beny que les hommes se soient sauuez. Nous n'en auons appris les particularitez qu'en gros et comme à bastons rompus. L'vne des plus remarquables est que ces pauures naufragans, estans arriuez en France, sont allez tous ensemble accomplir leurs vœux és maisons de la Saincte Vierge à Saumur, et de Saincte Anne en Bretagne, deuant que de rentrer en leurs propres maisons ny saluër aucuns de leurs parens ou amis.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, et Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne Regente, Bourgeois et ancien Escheuin de cette Ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de Iesus, aux Hurons, pays de la Nouuelle France, ès années* 1648. *et* 1649. *enuoyée au R. P. Ierosme Lalemant, Superieur des Missions de la Compagnie de Iesus, en la Nouuelle France, &c.* Et ce, pendant le temps et espace de dix années consecutiues : auec defenses à tous Libraires et Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourront faire, à peine de confiscation et de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris, en Decembre 1649.

Signé, Par le Roy en son conseil,

CRAMOISY.

Permission du R. P. Prouincial.

Nous Lovys le Mairat, Vice Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne Regente, Bourgeois et ancien Escheuin de cette Ville de Paris, l'impression des Relations de la Nouuelle France. Fait à Paris ce 24. Nouembre 1649.

LOVYS LE MAIRAT.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS

AVX HVRONS,

ET AVX PAYS PLVS BAS DE LA NOVVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1649. ET 1650.

Enuoyée au R. P. CLAVDE DE LINGENDES, Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France.

PAR LE P. PAVL RAGVENEAV, SVPERIEVR DES MISSIONS DE LA COMPAGNIE DE IESVS EN LA NOVVELLE FRANCE. (*)

MON REVEREND PERE,

Pax Christi.

IE n'est plus du païs des Hurons que i'addresse à vostre Reuerence la Relation de ce qui s'y est passé. Cette pauure Eglise naissante qui parut il y a vn an, toute couuerte de son sang, opprimée sous la cruauté des Iroquois, ennemis du nom de Dieu et de la Foy, a du depuis continué plus que iamais dans ses souffrances. La plus grande part de nos bons Neophytes et quelques-vns de leurs Pasteurs ont suiuy le chemin des premiers, au milieu des feux et des flammes, et maintenant sont dans le Ciel de compagnie. Vne famine espouuantable qui a regné partout, y a mis la desolation. Nous comptons plus de trois mille baptisez cette derniere année ; mais le nombre des morts est plus grand que de ceux qui ont suruescu à la ruine de leur Patrie. Les choses estant reduites à l'extremité, nous nous sommes veus obligez de quitter enfin vne place qui n'estoit plus tenable, pour en sauuer au moins les restes. Ce fut le dixiesme iour du mois de Iuin dernier, que nous sortismes de ces terres de Promission qui estoient nostre Paradis, et où la mort nous eust esté mille fois plus douce que ne sera la vie en quelque lieu que nous puissions estre. Mais il faut suiure Dieu, et il faut aimer ses conduites, quelque opposées qu'elles paroissent à nos desirs, à nos plus saintes esperances et aux plus tendres amours

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1651.

de nostre cœur. En vn mot, nous sommes descendus à Kebec auec quelques familles Chrestiennes de ces pauures Sauuages qui ont suiuy nostre retraite, auec lesquels nous tascherons de former, à l'abry du fort de nos François, vne Colonie Huronne, s'il plaist à Nostre Seigneur de benir leurs desseins et les nostres. Vostre Reuerence verra le tout en detail dans cette Relation que ie luy addresse, la suppliant de nous procurer les prieres de tous ceux qui ont quelque amour pour ces peuples. Nous en auons vn plus grand besoin que iamais.

Mon Reuerend Pere,

Vostre tres-humble et obeyssant seruiteur et sujet en N. S.

PAVL RAGVENEAV.

De Quebec, ce 1. Septembre 1650.

CHAPITRE PREMIER.

Du transport de la maison de saincte Marie dans l'Isle de S. Ioseph.

EN suite des victoires sanglantes que remporterent les Iroquois sur nos Hurons au commencement du Printemps de l'an passé 1649. et en suite des barbaries plus qu'inhumaines qu'ils exercerent à l'endroit de leurs captifs de guerre, et des cruels tourmens qu'ils firent souffrir impitoyablement au Pere Iean de Brebeuf et au Pere Gabriel Lalemant, Pasteurs de cette Eglise vrayement souffrante, la terreur s'estant iettée sur les bourgades voisines qui redoutoient vn semblable malheur, tout le païs se dissipa, ces pauures peuples desolez ayans quitté leurs terres, leurs maisons et leurs bourgades, et tout ce qu'ils auoient de plus cher en ce monde pour fuyr la cruauté d'vn ennemy qu'ils craignoient plus que mille morts et que tout ce qui restoit deuant leurs yeux, capable d'espouuanter des personnes desia miserables. Plusieurs, n'esperans plus d'humanité parmy les hommes, se ietterent dans l'espaisseur des bois pour y trouuer la paix, quoy qu'auec les bestes feroces. Les autres se retirerent sur des rochers affreux au milieu d'vn grand Lac, qui a prez de quatre cens lieuës de circuit, aymans mieux mourir dans les eaux et dans les precipices que dans le feu des Iroquois. Vn bon nombre ayans pris party parmy les peuples de la Nation Neutre, et dans le sommet des Montagnes que nous nommons la Nation du Petun, ceux qui restoient les plus considerables nous inuiterent à nous ioindre auec eux et de ne pas fuyr si loin, esperans que Dieu prendroit leur cause en main, lors qu'elle seroit deuenuë la nostre, et qu'il auroit soin de leur deffense s'ils auoient soin de le seruir, nous promettans pour cét effet, de se faire tous Chrestiens et d'estre fideles à la foy iusqu'à la mort, qu'ils voyoient armée de tous costez pour les exterminer.

C'estoit iustement ce que Dieu demandoit de nous en des temps de desolation, de fuyr auec les fuyans, de les suiure par tout où leur foy les suiuoit, et de ne pas negliger aucun de ces Chrestiens, quoy qu'il fust conuenable d'arrester le gros de nos forces où le gros de ces fugitifs prendroient dessein de s'arrester. C'est la conclusion que nous prismes ayans recommandé l'affaire à Dieu.

Nous détachasmes quelques-vns de nos Peres pour faire quelques Missions volantes, les vns dans vn petit canot d'escorce, pour voguer sur les costes et visiter les isles les plus esloignées de ce grand Lac, à soixante, quatre-vingts et cent lieuës de nous ; les autres prirent leur chemin par terre, trauersans la profondeur des bois et grauissans la cime des montagnes. En quelque endroit que nous marchions, Dieu estant nostre conducteur, nostre deffense, nos esperances et nostre tout, qu'y a-t-il à craindre pour nous ?

Mais il fallut, à tous tant que nous

estions, quitter cette ancienne demeure de saincte Marie ; ces edifices, qui quoy que pauures, paroissoient des chefs-d'œuure de l'art aux yeux de nos pauures Sauuages ; ces terres cultiuées qui nous promettoient vne riche moisson. Il nous fallut abandonner ce lieu, que ie puis appeller nostre seconde Patrie et nos delices innocentes, puis qu'il auoit esté le berceau de ce Christianisme, qu'il estoit le temple de Dieu et la maison des seruiteurs de Iesus-Christ ; et crainte que nos ennemis trop impies, ne profanassent ce lieu de saincteté et n'en prissent leur auantage, nous y mismes le feu nous mesmes et nous vismes brusler à nos yeux, en moins d'vne heure, nos trauaux de neuf et de dix ans.

C'estoit sur les cinq à six heures du soir, le quatorziesme iour du mois de Iuin, qu'vne partie de nous monta sur vn petit vaisseau que nous auions basty. Ie me iettay auec la plus grande part des autres, sur des arbres de cinquante à soixante pieds de longueur, que nous auions abattus dans les bois et que nous traisnasmes dans l'eau, les lians tous ensemble pour nous faire vn plancher flottant sur cet element infidelle, comme autrefois nous auions veu qu'en France on conduisoit le bois flotté dessus les eaux. Nous voguasmes toute la nuict sur nostre grand Lac, à force de bras et de rames ; et le temps nous estant fauorable, nous abordasmes heureusement au bout de quelques iours dans vne isle où les Hurons nous attendoient, et qui estoit le lieu où nous auions pris le dessein de nous reünir tous ensemble, pour en faire vne isle Chrestienne.

Dieu sans doute nous conduisoit en ce voyage : car lors mesme que nous costoyons ces terres abandonnées, l'ennemy estoit en campagne, et fit son coup le lendemain sur quelques familles Chrestiennes qu'il surprit durant leur sommeil, sur le chemin que nous auions tenu ; massacrant les vns sur la place ; les autres furent emmenez captifs.

Les Hurons qui nous attendoient dans cette Isle, appellée l'Isle de S. Ioseph, y auoient semé leur bled d'Inde ; mais les secheresses de l'Esté estoient si excessiues, qu'ils perdoient l'esperance de leur moisson si le Ciel ne leur donnoit quelque pluye fauorable. Ils nous prierent à nostre abord d'obtenir cette faueur pour eux. Nos prieres furent exaucées le mesme iour, quoy qu'il n'y eust auparauant aucune apparence de pluye.

Ces grands bois, qui depuis la Creation du monde n'auoient point esté abattus de la main d'aucun homme, nous receurent pour hostes ; et la terre nous fournit, sans la creuser, la pierre et le ciment qu'il nous falloit pour nous fortifier contre nos ennemis. En sorte que Dieu mercy nous nous vismes en estat de tres-bonne deffense, ayant basty vn petit fort si regulierement, qu'il se deffendoit facilement soy-mesme, et qui ne craignoit point ny le feu, ny la sappe, ny l'escalade des Iroquois.

De plus, nous mismes la main pour fortifier le bourg des Hurons qui ioignoit à nostre habitation ; nous leur dressasmes des bastions qui en deffendoient les approches, estans dans le dessein de prester et les forces, et les armes et le courage de nos François, qui eussent exposé tres-volontiers leur vie pour vne deffense si raisonnable et si Chrestienne, ce bourg estant vrayement Chrestien et le fondement du Christianisme respandu en toutes ces contrées.

CHAPITRE II.

De la Mission de S. Ioseph.

Cette Isle dans laquelle nous auions transporté la maison de Saincte Marie, ayant le nom de Sainct Ioseph, Patron de ces Païs, les Sauuages qui s'y étoient retirez, composoient la Mission qui portoit le mesme nom. Le bourg Huron auoit plus de cent cabanes, dont vne seule contenoit les huit et dix familles, qui font soixante et quatre-vingts per-

sonnes. Outre cela, il y auoit çà et là dans la Campagne, quelques cabanes plus esloignées, qui toutes ont donné de l'employ aux Peres qui ont eu le soin de cette Mission, sur laquelle Dieu a versé ses benedictions, à proportion des Croix qu'il y a enuoyées.

La famine y a esté extreme ; non pas que les terres qu'on y auoit ensemencées, n'eussent rendu auec l'vsure que l'on desiroit et bien au delà du centuple ce qu'on leur auoit confié ; mais à cause que de dix familles, à peine y en auoit-il vne seule qui eust pû vacquer aux trauaux qui sont necessaires pour se faire vn champ de bled d'Inde, en vn lieu, qui lors que l'on y aborda n'estoit qu'vne espaisse forest, qui n'auoit rien de disposé pour le labour. La pluspart de ces pauures exilez dans leur propre païs, auoient passé tout l'Esté et vne partie de l'Automne à viure dans les bois, de racines et de fruits sauuages, et à pescher çà et là, sur les Lacs et sur les Riuieres, quelques petits poissons, qui seruoient plus pour reculer vn peu leur mort que pour contenter leur vie. L'Hyuer estant venu, qui a couuert la terre de trois et quatre pieds de neige, et qui a glacé tous les Lacs et toutes les Riuieres, tout ce ramas de monde, s'étant rangé proche de nous, se vit incontinent dans la necessité et dans l'extremité de la misere, n'ayans fait ny pû faire aucune prouision.

Ce fut alors que nous fusmes contraints de voir des squeletes mourantes, qui soustenoient vne vie miserable, mangeant iusqu'aux ordures et les rebuts de la nature. Le gland estoit à la pluspart, ce que seroient en France les mets les plus exquis. Les charognes mesme deterrées, les restes des Renards et des Chiens ne faisoient point horreur, et se mangeoient, quoy qu'en cachete : car quoy que les Hurons, auant que la foy leur eust donné plus de lumiere qu'ils n'en auoient dans l'infidelité, ne creussent pas commettre aucun peché de manger leurs ennemis, aussi peu qu'il y en a de les tuer, toutefois ie puis dire auec verité, qu'ils n'ont pas moins d'horreur de manger de leurs compatriotes, qu'on peut auoir en France de manger de la chair humaine. Mais la necessité n'a plus de loy, et des dents fameliques ne discernent plus ce qu'elles mangent. Les meres se sont repeuës de leurs enfans, des freres de leurs freres, et des enfans ne reconnoissoient plus en vn cadaure mort, celuy lequel lors qu'il viuoit, ils appelloient leur Pere.

Nous auons tasché de soulager vne partie de ces miseres ; mais quoy qu'en ces aumosnes nous ayons esté peut-estre au delà de ce que la Prudence eust demandé de nous, toutefois le mal estant si public et tout le monde ne pouuant pas estre secouru esgalement de nous, nous auons esté contraints de voir de nos yeux vne partie de ces spectacles qui nous faisoient horreur.

Ceux qui auoient dequoy parer aucunement à la famine, se virent attaquez d'vne maladie contagieuse, qui en emporta vn grand nombre, mais particulierement des enfans.

La Guerre auoit desia fait ses rauages, non seulement dans la desolation arriuée l'Hyuer precedent, mais en quantité de massacres qui estoient suruenus tout le long de l'Esté en terre ferme, aux enuirons de cette Isle, où la pauureté contraignoit quantité de familles d'aller chercher aussi tost la mort que la vie, dans des campagnes abandonnées à la fureur des ennemis. Mais afin que rien ne manquast aux miseres d'vn peuple affligé, tous les iours et toutes les nuits de l'Hyuer, ce n'estoient que des nuits d'horreur, dans les craintes et dans les attentes où ils estoient sans cesse d'vne armée ennemie d'Iroquois, dont ils auoient eu aduis ; qui, disoit-on, deuoit venir nous enleuer cette Isle, et exterminer auec nous les restes d'vn païs tirant à sa fin. Voila vne face d'affaire bien deplorable ; mais ce fut au milieu de ces desolations que Dieu prit plaisir de tirer le bien de ces peuples, de leur plus grand malheur. Leur cœur se trouuoit si docile à la foy, que nous faisions dans leurs esprits plus en vne parole, que iamais nous n'auions pû faire en des années toutes entieres. Ces pauures gens mourans de faim, venoient eux-

mesmes nous trouuer et nous demander le Baptesme, se consolans des esperances du Paradis, qu'ils voyoient aussi proche d'eux, qu'estoit la mort qu'ils portoient dans leur sein.

Vne mere s'est veuë, n'ayant que ses deux mamelles, mais sans suc et sans laict, qui toutefois estoit l'vnique chose qu'elle eust peu presenter à trois ou quatre enfans qui pleuroient y estans attachez. Elle les voyoit mourir entre ses bras, les vns apres les autres, et n'auoit pas mesme les forces de les pousser dans le tombeau. Elle mouroit sous cette charge, et en mourant elle disoit : Ouy, Mon Dieu, vous estes le maistre de nos vies ; nous mourrons puisque vous le voulez ; voila qui est bien que nous mourrions Chrestiens. I'estois damnée, et mes enfans auec moy, si nous ne fussions morts miserables ; ils ont receu le sainct Baptesme, et ie croy fermement que mourans tous de compagnie, nous ressusciterons tous ensemble.

Vne autre mere se voyant mourir la premiere, auec autant de paix que si elle eût entré dans vn doux sommeil, laissoit dessus son sein deux pauures orphelins, qui continuoient de la succer apres sa mort, et qui mouroient dessus leur mere, aussi paisiblement qu'ils s'y estoient autrefois endormis, lors qu'ils en tiroient et le laict et la vie.

Plusieurs en expirant recommandoient leur ame à Dieu ; d'autres disoient à leurs enfans, qu'ils ne songeassent rien qu'à luy, puisque luy seul seroit leur Pere dedans l'eternité. Quelques-vns, ayant vendu pour vn repas de gland boüilly dans l'eau, l'vnique chose qui leur restoit de tous leurs biens, et laquelle ils s'estoient reseruée, pour ne pas mourir aussi nuds qu'ils estoient sortis du ventre de leur mere, se voyans ainsi despoüillez dans les attentes de la mort, qui estoit prochaine, disoient à Dieu : Oüy, mon Dieu, ie n'ay plus rien en terre, et mon cœur n'y peut estre attaché : i'attens auec ioye la mort, qu'autrefois i'ay tant redoutée ; mais c'est dans l'esperance que vostre foy me donne que ie seray d'autant plus heureux dans le Ciel, que ie meurs maintenant miserable.

Ces pauures moribonds nous benissoient en mesme temps qu'ils enuisageoient leurs miseres, n'y en ayant aucun qui n'ait trouué en nous, et plus d'amour, et vne charité plus secourante qu'ils en esprouuoient mesme de leurs plus proches. Aussi ne nous regardoient-ils, qu'auec des yeux d'amour, comme leurs Peres, et receuans nos charitez durant leur vie, ils sçauoient bien qu'elles continueroient sur eux, mesme iusqu'apres la mort, quelques-vns de nos Peres et des François qui estoient auec nous, s'estans chargez du soin, qu'aucun autre ne vouloit prendre, non pas mesme les plus proches parens des defunts, d'enseuelir et d'enterrer ces pauures abandonnez des hommes ; mais que nous pouuons appeller les cheris de Dieu, puis qu'ils sont maintenant ses enfans, quelque barbares et miserables qu'ils ayent esté. *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est.*

Il s'est trouué de ces pauures Chrestiens, qui se voyans mourir dans ces miseres, nous enuoyoient querir. Hé ! ie te prie, mon frere, nous disoient-ils, enterre moy dés maintenant ; car c'est fait de ma vie, et tu vois bien que tu me dois compter entre les morts. Ce que ie crains, si ie mourois auant que d'estre enterrée, c'est que de pauures gens aussi miserables que moy, ne me dépoüillent de ce haillon, dont ma nudité est couuerte, pour se couurir eux-mesmes. Ce me sera vne consolation, entrant dans le tombeau, de sçauoir que mon corps n'aura pas cette confusion apres la mort dont i'ay eu horreur toute ma vie. Ces spectacles nous tiroient les larmes.

Il faut confesser que sans nous cette mortalité eust esté encore bien plus grande : car plusieurs n'ont vescu que de l'assistance que nous leur auons donnée, la main de Dieu ayant esté vrayement paternelle sur nous, voulant nous conseruer pour mettre dans le Ciel les restes de ce peuple mourant. Car c'est cette diuine Prouidence, qui par

des voyes toutes pleines d'amour (ie les pourrois appeller miraculeuses), nous fournissoit les moyens, non seulement de subsister nous mesmes dans cette misere publique, mais nous donnoit encore les moyens de faire du bien à tout le monde, de nous rendre les maistres des cœurs, et de gagner leur affection pour les gagner tous tant qu'ils sont à Iesus-Christ. C'est ce qu'ils admiroient eux-mesmes ; adorans en mesme temps la toute puissance de Dieu et son amour sur nous, et en suite sur eux, voyans bien que nous ne viuions que pour eux.

Tout l'Hyuer, ayans employé la iournée, les vns pour le salut des ames, les autres dans les œuures de charité, la nuit donnoit quelque treue à nostre trauail, autant qu'il en falloit pour ne pas succomber aux fatigues de la iournée, mais non pas tant que la nature en eust pris d'elle-mesme, auec vn plaisir innocent : car à vray dire, nous ne dormions que d'vn demy sommeil. Quelques froids, quelques neiges, quelques vents qui soufflassent, toute la nuit il y auoit des sentinelles exposées aux rigueurs du temps, et des rondes continuelles qui faisoient leur deuoir. Les autres, qui durant ce temps là, prenoient vne partie de leur repos, estoient tousiours dessous les armes, et comme attendans le combat.

Ce grand soin rauissoit le cœur de ces pauures Sauuages, qui tous les iours, matin et soir remplissoient nostre Eglise pour y rendre à Dieu leurs hommages. Les Sacremens y estoient frequentez auec deuotion. Les Festes et les Dimanches estoient sanctifiez par la Pieté du peuple et par les predications publiques. Les enfans y auoient leur iour sur la semaine, et les filles le leur separé, pour apprendre le Catechisme.

Mais le plus fort de nostre trauail, estoit de visiter les cabanes, pour y consoler les affligez, y secourir les pauures, pour y assister les malades, pour y disposer à la mort ceux qui en estoient les plus proches, pour y confirmer dans l'esprit de la foy les Chrestiens et les Catechumenes, et pour y gaigner les infideles à Iesus-Christ.

Nos Peres, en faisant ces visites, auoient l'œil à la pauureté d'vn chacun, et selon qu'ils iugeoient plus à propos de subuenir aux necessitez plus pressantes, ils se seruoient d'vne espece de monoye, qu'ils alloient distribuant à ces pauures ; c'estoit vn petit morceau de cuiure, marqué pour cét effet. Tous ceux qui en auoient receu par aumosne se trouuoient à nostre porte sur le Midy, et presentoient leur petite monoye. On donnoit aux vns vne certaine mesure de gland, qu'ils faisoient boüillir dans vne laixiue de cendres, pour vn premier boüillon, afin d'en oster la plus grande amertume. On distribuoit aux autres quelque morceau de poisson enfumé, qu'ils cuisoient en l'eau, dont par apres ils soustenoient leur vie. Ceux qui estoient les mieux partagez, receuoient vn peu de farine de bled d'Inde, boüillie dans l'eau.

Nous auions achepté auant qne les neiges eussent couuert la terre, cinq ou six cents boisseaux de gland. Nous auions enuoyé quelques canots pour aller chercher parmy les Nations Algonquines, cette prouision de poisson, à soixante, quatre-vingts et cent lieuës de là. Ce peu que nous auions de bled, venoit du trauail des Hurons, au temps de l'abondance. *Vnde exeunt flumina reuertuntur.* C'estoit pour eux, aussi bien que pour nous, que Dieu nous auoit fourny en son temps cette manne du Ciel : car c'est ainsi que i'appelle les plus grandes richesses que nous eussions, lesquelles estant en France, i'eusse appellé de grandes pauuretez et de grandes miseres. La nature se contente de peu ; et d'où on bannit les delices, on bannit de grands soins et on s'exempte de beaucoup d'empressemens peu necessaires à vne vie qui apres tout ne peut estre immortelle.

Quantité de personnes m'ont prié de leur faire sçauoir l'ordre que nous tenions, pour l'instruction de nos Sauuages et la suite de nos employs le long de la iournée. Ces employs n'estans pas dans l'esclat et n'ayans point de spectateurs, sinon ceux qu'on appelle les balieures de la terre et le rebut du monde,

ce que ie puis répondre à cette demande ne peut auoir rien d'esclatant. Ceux toutefois qui ne trouuent rien de petit dans les choses qui concernent le salut des ames, puis qu'ils desirent que ie descende dans ces particularitez, et que c'est pour eux et pour semblables personnes que i'escris cecy, ils sçauront qu'ayans pris pour nous-mesmes, deux ou trois heures de la nuit pour agir auec Dieu, auant que d'agir auec le prochain, le iour estant venu, les Chrestiens venoient à l'Eglise, où nous reseruions quelques Messes pour eux. Les prieres s'y faisoient publiques, à cause que plusieurs nouuellement conuertys à la foy, ne peuuent pas si tost les apprendre. Vn de nos Peres presidoit à cette deuotion, et tous les Sauuages le suiuoient, repetans sans empressement les mesmes mots. La priere acheuée, on donnoit quelque instruction à toute l'assemblée ; quelquefois leur expliquant quelqu'vn de nos mysteres ; d'autresfois, pour les confirmer dans la foy, on leur en deduisoit quelques motifs, qui nous sembloient dauantage dans la portée de leur esprit ; souuent on les exhortoit à quelque chose de pratique, afin qu'ils passassent saintement la iournée, soit qu'on les poussast à offrir à Dieu leurs trauaux, leurs peines, leurs souffrances, soit qu'on leur donnast quelque Oraison iaculatoire, qui fust leur entretien et l'ame de tout leur trauail, soit qu'on leur enseignast les moyens de resister aux tentations, et comment y ayant succombé par malheur, il faut auoir recours à Dieu et luy en demander pardon, soit enfin qu'on les incitast à son amour et aux desirs de la vie eternelle.

Cette instruction estant finie, et la plus courte qu'il se pouuoit, les premiers venus sortoient, et les autres demeuroient pour receuoir aussi l'instruction, ayant fait les prieres publiques comme les precedens. La Chapelle se remplissoit en cette façon, dix et douze fois vne matinée. Cependant d'autres Peres entendoient les confessions, et selon les necessitez plus particulieres d'vn chacun, ils leur donnoient diuers aduis. Souuent en vn matin, vn seul Pere disoit vn bon mot, à cinquante et soixante personnes. Les plus longs entretiens ne sont pas tousiours ceux qui penetrent plus auant dans le cœur.

Sur les neuf heures on fermoit la porte de l'Eglise ; et c'estoit alors que nos Peres alloient dans les cabanes y faire leurs visites, iusqu'enuiron deux heures auant la nuit. Car alors on sonnoit pour rappeller les Chrestiens aux prieres publiques, en la mesme façon qu'on les auoit fait le matin, l'Eglise se remplissant et se vuidant dix ou douze fois pour le moins ; et c'est pour lors que plusieurs de ces bons Neophytes rendoient compte de leur iournée, selon que ceux qui auoient le soin d'vn chacun les arrestoient à la porte pour cét effet, tantost l'vn, tantost l'autre ; pour sçauoir en vn mot, combien de fois ils auoient pensé à Dieu le long du iour, en quoy ils luy auoient esté plus fideles, s'ils luy auoient offert leur trauail, leur faim et leur misere, s'ils n'auoient point commis quelque faute. Cela se fait auec vne candeur qui n'a rien de barbare, et auec vne simplicité d'enfant, qui est vne marque infaillible de l'esprit de Dieu. Tousiours la nuit nous surprenoit plustost que nous ne desirions ; mais neantmoins nous la receuions auec amour, elle seule nous donnant le loisir de retourner auec Dieu ; si toutefois on peut sortir de luy, lors qu'on ne parle que de luy, qu'on n'agit que pour luy, qu'on vit en luy, dans l'attente de ne mourir iamais pour autre que pour luy.

C'estoient là nos employs, au milieu de cette barbarie deuenuë Chrestienne ; c'estoit ainsi que Dieu alloit disposant ces peuples pour le Ciel, les voyant proches de leur ruine. Nous l'allons voir dans les Chapitres suiuans.

CHAPITRE III.

De la prise et de la desolation de la Mission de sainct Iean, par les Iroquois, et de la mort du Pere Charles Garnier, qui y estoit en Mission.

Dans les Montagnes, que nous nommons la Nation du Petun, nous y auions depuis quelques années deux Missions ; en chacune il y auoit deux de nos Peres. La plus frontiere à l'ennemy, estoit celle qui portoit le nom de Sainct Iean ; dont le bourg principal, qui s'appelloit du mesme nom, estoit d'enuiron cinq à six cens familles. C'estoit vn champ arrousé des sueurs d'vn des plus excellens Missionnaires qui ayt esté en ces païs, le Pere Charles Garnier, qui le deuoit aussi arrouser de son sang, puis qu'il y est mort auec son troupeau, qu'il a conduit luy-mesme iusque dans le Paradis, le iour approchant auquel Dieu vouloit faire vne Eglise triomphante, de celle qui iusqu'alors auoit tousiours esté dans les combats, et qui pouuoit porter le nom d'vne Eglise vrayement souffrante. Nous en eusmes nouuelles sur la fin du mois de Nouembre, par deux Chrestiens Hurons eschappez d'vne bande d'enuiron trois cents Iroquois, qui nous dirent que l'ennemy estoit encore irresolu, quelle demarche il prendroit, ou vers la Nation du Petun, ou contre l'Isle où nous estions. Là dessus nous nous tenons en estat de deffense, et arrestâmes nos Hurons qui prenoient dessein de sortir en campagne, pour aller au deuant de cét ennemy. En mesme temps nous fismes porter promptement cette nouuelle à ceux de la Nation du Petun, qui la receurent auec ioye, enuisageans cette trouppe ennemie comme desia vaincuë, et comme vne matiere de leur triomphe. Ils l'attendent quelques iours de pied ferme ; puis s'ennuyans que la victoire fût si tardiue à les venir trouuer, ils voulurent luy aller au rencontre, au moins les habitans du bourg de Saint Iean, hommes de main et de courage. Ils hastent leur sortie, craignans que l'Iroquois ne leur eschappe, le voulans surprendre lors qu'il est encore en chemin. Ils partent le cinquiesme iour du mois de Decembre, et prennent leur route vers le lieu d'où ils attendent l'ennemy : mais l'ennemy ayant pris vn detour, ne fut pas rencontré, et par vn surcroist de malheur pour nous, comme il faisoit ses approches du bourg, il fit prise d'vn homme et d'vne femme qui venoient d'en sortir. Il apprend de ces deux captifs l'estat de la place, et sçait qu'elle est dépourueuë de la meilleure partie de son monde ; sans delay, il haste le pas pour y mettre tout à feu et à sang, l'occasion luy en estant si fauorable.

Ce fut le septiesme iour du mois de Decembre dernier de l'annee 1649. sur les trois heures apres midy, que cette trouppe d'Iroquois parut aux portes de ce bourg. L'espouuante et la terreur se iette incontinent dans tout ce pauure peuple dépoüillé de ses forces, qui se trouure vaincu lors qu'il pensoit estre vainqueur. Les vns prennent la fuite, les autres sont tüez sur la place ; le feu en donna à plusieurs les premieres nouuelles, qui consommoit desia vne partie de leurs cabanes. Quantité furent pris captifs ; mais l'ennemy victorieux, craignant le retour des guerriers qui luy estoient allez au rencontre, hastoit si precipitamment sa retraite, qu'il fit main basse sur tous les vieillards et enfans, et sur tous ceux qu'il ne iugeoit pas pouuoir le suiure assez promptement en sa fuite.

Ce furent des cruautez inconceuables. On arrachoit à vne mere ses enfans pour les ietter au feu ; d'autres enfans voyoient leur mere assommée à leurs pieds, ou gemissante dans les flammes, sans qu'il leur fust permis, ny aux vns ny aux autres, d'en tesmoigner aucune compassion. C'estoit vn crime de répandre vne larme, ces barbares voulans qu'on marchast dans la captiuité, comme ils marchoient dans leur triomphe. Vne pauure mere Chrestienne, qui pleuroit la mort de son enfant, fut tuée sur la place, à cause qu'elle auoit encore de l'amour et qu'elle ne pouuoit estouffer assez tost les sentimens de la Nature.

Le Pere Charles Garnier restoit alors seul de nos Peres en cette Mission, lors que les ennemis parurent, il estoit actuellement occupé à instruire ce peuple dans leurs cabanes qu'il visitoit. Il sort au bruit de cette alarme. Il va droit à l'Eglise, où il trouua quelques Chrestiens. Nous sommes morts, mes freres, leur dit-il, priez Dieu, et prenez la fuite par où vous pourrés eschapper. Portés vostre foy auec vous le reste de vos vies, et que la mort vous trouue songeans à Dieu, il leur donne sa benediction, et ressort promptement pour aller au secours des ames. Pas vn ne songe à la deffense, tout estant dans le desespoir. Plusieurs trouuent vne issuë fauorable pour leur fuyte. Ils inuitent le Pere de fuyr auec ; mais il est retenu par les liens de la Charité, il s'oublie de soy-mesme et il ne pense qu'au salut du prochain. Son zele le portoit et le faisoit courir par tout, soit pour donner l'absolution aux Chrestiens qu'il auoit au rencontre, soit pour chercher dans les cabanes toutes en feu, des enfans, des malades et des catechumenes, sur lesquels il respandoit les eaux du Saint Baptesme, au milieu de ces flammes. Son cœur ne brusloit d'autre feu que de l'amour de Dieu.

Ce fut dans ces employs de Saincteté qu'il se vit accueilly de la mort, qu'il enuisageoit sans la craindre ny sans reculer d'vn seul pas. Vn coup de fusil le perça d'vne balle, vn peu au dessous de la poitrine ; vne autre balle, du mesme coup, luy déchira le petit ventre et luy donna dans vne cuisse, dont il fut terrassé. Mais son courage n'en fut pas abattu. Le barbare qui auoit fait ce coup, le despoüilla de sa sotane et le laissa nageant dedans son sang, afin de suiure les autres fugitifs.

Ce bon Pere, fort peu de temps apres, fut veu ioindre les mains, faisant quelque priere. Puis tournant la teste çà et là, il apperceut à dix ou douze pas de soy vn pauure Moribond, qui venoit aussi bien que luy, de receuoir le coup de la mort, mais qui auoit encore quelques restes de vie. L'amour de Dieu et le zele des Ames est encore plus fort que la mort. Il se met à genoux ; puis ayant fait quelque priere, il se leue auec peine et se porte le mieux qu'il peut vers cét agonizant, pour l'assister à bien mourir. Il n'auoit pas fait trois ou quatre demarches, qu'il retombe encore assez rudement. Il se leue pour la seconde fois et se met encore à genoux, et poursuit son mesme chemin ; mais son corps espuisé de son sang qui sort en abondance de ses playes, n'est pas si fort que son courage ; il retombe pour la troisiesme fois, n'ayant fait que quatre ou cinq pas. Nous n'auons pû sçauoir ce qu'il fit du depuis, vne bonne Chrestienne, qui nous a fait fidelement tout ce rapport, n'en ayant pas veû dauantage, à cause qu'vn Iroquois la surprit elle mesme, et luy déchargea sur la teste vn coup de hache-d'armes qui la terrassa sur le lieu, quoy que depuis elle en soit réchapée. Le Pere receut quelque temps apres, deux coups de hache sur les deux tempes, de part et d'autre, qui enfonçoient dans la ceruelle, c'estoit la recompense la plus riche qu'il esperast de la bonté de Dieu, pour tous les seruices passez. Son corps fut dépoüillé et laissé tout nud sur la place.

Deux de nos Peres, qui estoient dans la Mission la plus voisine, receurent quelques restes de ces pauures Chrestiens fugitifs, qui arriuoient hors d'haleine, plusieurs tout couuerts de leur sang. Toute la nuict, ce ne furent qu'alarmes, dans la crainte où tout le monde estoit d'vn semblable malheur. Sur le commencement du iour, on apprit par quelques espions que l'ennemy s'estoit retiré. Ces deux Peres partent dés le mesme moment, afin de voir eux-mesmes de leurs yeux vn spectacle bien triste, mais toutefois digne de Dieu. Ils ne trouuent que des cadaures les vns dessus les autres, et de pauures Chrestiens, les vns qui acheuoient de se consommer dans les reliques deplorables de ce bourg tout en feu, les autres noyez dans leur sang, et d'aucuns qui auoient quelques restes de vie, mais tous couuerts de playes, qui n'attendoient rien que la mort, benissans Dieu dans leur malheur. Enfin, au milieu de ce bourg

desolé, ils y apperceurent le corps qu'ils y estoient venus chercher, mais si peu connoissable, estant tout couuert de son sang et des cendres de cét incendie, qu'ils passoient outre ; mais quelques Sauuages Chrestiens reconnurent leur Pere, qui estoit mort pour leur amour. Ils l'enterrent au mesme lieu où auoit esté leur Eglise, quoy qu'il n'en restast plus aucune marque, le feu ayant tout consommé.

La pauureté de cét enterrement fut grande ; mais sa saincteté n'en fut pas moindre. Ces deux bons Peres se dépoüillerent d'vne partie de leurs habits pour couurir le mort, et ne pûrent faire dauantage, à moins que de s'en retourner tout nuds.

Ce fut vn bien riche dépost, pour vn lieu si abandonné, que le corps d'vn si grand seruiteur de Dieu ; mais ce grand Dieu trouuera bien les moyens de nous reünir tous dans le Ciel, puisque ce n'est qu'vniquement pour son amour que nous sommes ainsi dispersez, et durant nostre vie et apres nostre mort.

La crainte que l'ennemy ayant fait quelque feinte, ne retournast sur ses brisées, obligea tout ce conuoy de charité de repartir le mesme iour et sans delay, et retourner en haste d'où ils estoient partis, sans boire et sans manger, par des chemins fascheux et en vne saison bien penible, la neige ayant desia couuert la terre.

Deux iours apres la prise et l'incendie de ce bourg, les habitans retournerent, qui ayans trouué la démarche qu'auoit pris l'ennemy par vn autre chemin, s'étoient doutez du malheur arriué. Mais ils le virent de leurs yeux, et à la veuë des cendres et des corps morts de leurs parens, de leurs femmes et de leurs enfans, ils furent vne demy-iournée dans vn profond silence, assis à terre à la sauuage, et sans leuer les yeux, ny pousser mesme aucun souspir, comme des statuës de marbre, sans parole, sans regards et sans mouuement. Car c'est là le deuil des Sauuages, au moins des hommes et des guerriers, les larmes, les plaintes et les crys estant, disent-ils, pour les femmes.

La perte et du Pasteur et du troupeau nous a esté sensibles ; mais il faut qu'en l'vn et en l'autre nous adorions et nous aimions les conduites de Dieu sur nous et sur nos Eglises, et que nous soyons disposez d'agreer iusqu'à la fin tout ce qu'il voudra.

Le Pere Charles Garnier nasquit à Paris l'année 1605. Il entra en nostre Compagnie l'année 1624. et ainsi il n'auoit guere plus de 44. ans, le 7. Decembre 1649. iour auquel il mourut dans l'employ vrayement Apostolique, dans lequel il auoit vescu, depuis l'an 1636. qu'il quitta la France et monta dans le païs des Hurons.

Dés son enfance il auoit eu des sentimens de pieté tres-tendres, et principalement vn amour filial à l'endroit de la tres-saincte Vierge, qu'il appelloit sa mere. C'est elle, disoit-il, qui m'a porté dessus ses bras dans toute ma ieunesse et qui m'a mis dans la Compagnie de son Fils. Il auoit fait vn vœu de soustenir iusqu'à la mort son Immaculée Conception. Il est mort à la veille de cette auguste Feste, pour aller la solemniser plus augustement dans le Ciel.

Dés son Nouitiat, il paroissoit vn Ange, sa modestie estant si rare, qu'on le proposoit à tous les autres comme vn miroir de saincteté. Il auoit eu de tres-grandes difficultez à obtenir permission de son pere pour entrer en nostre Compagnie ; mais elles furent bien plus grandes lors que dix ans aprés cette premiere separation, il fallut luy en faire agreer vne seconde plus sensible, qui estoit son départ de la France, pour venir en ces Missions du bout du monde : nos Superieurs ayans desiré que son pere y donnast son consentement, à cause des obligations particulieres que luy auoit nostre Compagnie. Son voyage en fut retardé vne année toute entiere ; mais ce ne fut que pour enflammer ses desirs. Iour et nuict, il ne songeoit qu'à la conuersion des Sauuages, et à y consommer sa vie iusqu'au dernier souspir. Il plût à Dieu déslors de luy donner des pressentimens de la mort qui luy est arriuée, mais si puissans, si doux et si aimables, que ie puis dire que déslors il

estoit mort vrayement au monde, et que le monde luy estoit comme vn cadavre mort, pour lequel on n'a plus que de l'horreur et du dégoust. Il fut donc vn an tout entier pour combattre tous les efforts de la nature en son bon pere, qui ne pouuoit entendre à vne si dure separation. Il y employa, et amis, et larmes, et prieres, et des mortifications continuelles. Enfin il obtint ce grand coup du Ciel auec tant de ioye de son cœur, qu'il estimoit cette iournée la plus heureuse qu'il eust euë toute sa vie.

Passant la mer, il fit dans le nauire des conuersions notables. Entr'autres il fut aduerty qu'il y auoit parmy les matelots vn homme sans conscience, sans Religion et sans Dieu, qui fuyoit tout le monde et que tout le monde fuyoit. Il y auoit plus de dix ans qu'il ne s'estoit confessé. Le Pere porté de son zele ordinaire, entreprit cette humeur noire, et cét homme desesperé, et apres mille tesmoignages de charité, qu'il luy rendit, par toute sorte de soins, d'instructions et de bons offices, enfin il le gagna et luy fit faire vne confession generale, et il le mit dans vne si grande paix et ioye de conscience, que tout le monde en fut estonné et touché.

Dés qu'il fut arriué aux Hurons, on eut en sa personne vn ouurier infatigable, remply de tous les dons de la Nature et de la Grace, qui peuuent rendre vn Missionnaire accomply. Il posseda la langue des Sauuages en vn degré si eminent, qu'ils l'admiroient eux-mesmes. Il entroit si auant dans les cœurs et auec vne eloquence si puissante, qu'il les rauissoit tous à soy ; son visage, ses yeux, son ris mesme, et tous les gestes de son corps ne preschoient que la saincteté. Mais son cœur parloit plus haut que ses paroles, et se faisoit entendre mesme dans son silence : i'en sçay plusieurs qui se sont conuertis à Dieu, aux seuls regards de son visage, qui estoient vrayement Angeliques, et qui donnoient de la deuotion et des impressions de Chasteté à ceux qni l'abordoient, soit qu'il fust en prieres, soit qu'il parût rentrer en soy se recueillant de l'action d'auec le prochain, soit qu'il parlast de Dieu, soit mesme lors que la Charité l'engageoit dans d'autres entretiens qui donnoient quelque relasche à son esprit. L'amour de Dieu qui regnoit en son cœur, animoit tous ses mouuemens et les rendoit diuins.

Ses vertus estoient heroïques, et il ne luy en manquoit pas vne de celles qui font les plus grands Saincts : vne Obeïssance accomplie, capable de tout faire, et preste à ne rien faire si son Superieur ne vouloit ; vne Humilité si profonde, que quoy que tout fust eminent en luy, non seulement il s'estimoit le plus indigne de cette Mission, mais il croyoit que Dieu le punissoit terriblement de ses infidelitez, lors qu'il voyoit quelqu'vn auoir quelque opinion de luy. Ce luy estoit vn des tourmens des plus sensibles qui pût luy arriuer. Et ie sçay que souuent en ces rencontres, pour donner à ces mesmes personnes de bas sentimens de soy-mesme, il leur découuroit ses defauts et ce qui luy donnoit plus d'horreur de soy-mesme, croyant qu'en suite on le deût auoir en horreur.

Son oraison estoit si respectueuse en la presence de Dieu, et si paisible dans le silence de toutes ses puissances, qu'à peine souffroit-il la moindre distraction, quoy qu'au milieu des employs les plus dissipans. Ce n'estoient que colloques, qu'affections et qu'amour, dés le commencement de l'Oraison, et ce feu s'alloit allumant tousiours iusqu'à la fin.

Sa mortification estoit égale à son amour : il la cherchoit et nuict et iour, tousiours couché dessus la dure et portant tousiours sur son corps quelque partie de la Croix, qu'il cherissoit durant sa vie et sur laquelle il desiroit mourir. Chaque fois qu'il retournoit de ses Missions, il ne manquoit iamais de faire racerer les pointes de fer d'vne ceinture toute herissée de moletes d'esperon, qu'il portoit sur la chair nuë ; et outre cela, tres-souuent il vsoit d'vne discipline de fer, armée aussi de pointes tres-aiguës. Son viure n'estoit autre que celuy des Sauuages, c'est à dire, le moindre qu'vn miserable gueux peut esperer en France. Cette derniere année de famine, le gland et les racines ameres

luy estoient des delices ; non pas qu'il n'en sentist les amertumes, mais il les sauouroit auec amour, quoy que tousiours il eust esté vn enfant chery et d'vne maison riche et noble, et tous les amours de son pere, esleué dés le berceau en d'autres nourritures qu'en celles des Pourceaux. Mais tant s'en faut qu'il s'estimast miserable dans ce grand abandon de toutes choses où il estoit, et qu'il eust voulu dire ce que disoit l'enfant Prodigue, *Quanti mercenarij in domo Patris mei abundant panibus ; ego autem hic fame pereo ;* qu'au contraire il s'estimoit heureux de tout souffrir pour Dieu.

Dans les dernieres lettres qu'il m'écriuit trois iours auant sa mort, pour response à vne demande que ie luy faisois touchant l'estat de sa santé, et s'il n'estoit point à propos qu'il quittast pour quelque temps sa Mission, afin de venir nous reuoir et reparer vn peu ses forces, il me respondit tres au long quantité de raisons, qui l'obligeoient de demeurer en sa Mission, mais raisons qui ne prenoient leur force que de l'esprit de charité et du zele vrayement Apostolique dont il estoit remply. Il est vray, m'adioustoit-il, que ie souffre du costé de la faim ; mais ce n'est pas iusqu'à la mort, et Dieu mercy, mon corps et mon esprit se soustiennent dans leur vigueur. Ce n'est pas de ce costé là que ie crains ; mais ce que ie craindrois dauantage, seroit qu'en quittant mon troupeau en ces temps de miseres et dans ces frayeurs de la guerre, qu'il a besoin de moy plus que iamais, ie ne manquasse aux occasions que Dieu me donne de me perdre pour luy ; et qu'en suite, ie ne me rendisse indigne de ses faueurs. Ie n'ay que trop de soin de moy-mesme, adioustoit-il, et si ie voyois que les forces fussent pour me manquer, puisque vostre Reuerence me le commande, ie ne manquerois pas de partir : car ie suis tousiours prest de tout quitter pour mourir dans l'obeïssance où Dieu me veut ; sans cela ie ne descendray iamais de la Croix où sa bonté m'a mis.

Ces grands desirs de saincteté auoient creu auec luy dés son bas âge. Pour moy, l'ayant connu depuis plus de douze ans, qu'il respandoit deuant moy tout son cœur, comme il faisoit deuant Dieu mesme, ie puis dire auec verité, qu'en toutes ces années, ie ne croy pas que hors le sommeil, il ayt esté vne seule heure sans ces desirs ardens et vehemens de s'auancer de plus en plus dedans les voyes de Dieu et d'y auancer son prochain. Hors de cela, rien au monde ne le touchoit, ny parens, ny amis, ny repos, ny consolation, ny peines, ny fatigues. Son tout estoit en Dieu, et hors de luy, tout ne luy estoit rien.

Il prenoit des malades, et les portoit sur ses épaules vne et deux lieuës, pour leur gagner le cœur et pour auoir occasion de les baptiser. Il faisoit les dix et les vingt lieuës, durant les chaleurs de l'Esté les plus excessiues et par des chemins dangereux, où sans cesse les ennemis faisoient quelques massacres ; il couroit hors d'halene apres vn seul Sauuage qui luy seruoit de guide, pour aller baptiser ou quelque moribond, ou quelque captif de guerre qu'on deuoit brusler le iour mesme. Il a passé des nuicts entieres dans des esgaremens et des chemins perdus, au milieu des neges profondes et des plus grands froids de l'Hyuer, sans que son zele fust arresté d'aucune saison de l'année.

Durant les maladies contagieuses, qu'on nous fermoit par tout les portes des cabanes et qu'on ne parloit d'autre chose que de nous massacrer, non seulement il marchoit teste baissée, où il sçauoit qu'il y eust vne seule ame à gagner pour le Paradis ; mais par vn excez de ce zele et vne industrie de Charité, il trouuoit les moyens de s'ouurir tous les chemins qu'on luy fermoit, de rompre tous les obstacles, quelquesfois auec violence. Mais ce qui estoit de plus diuin en tout ce procédé, qui n'auoit rien de la prudence humaine, c'est que dés son entrée, il gagnoit les esprits farouches d'vne seule parole, et qu'il venoit à bout de son dessein. Rien ne le rebutoit, et tousiours il esperoit en bien des ames les plus desesperées.

Il auoit vn recours particulier aux

Anges, et en ressentoit des secours tres-puissans. Des Sauuages qu'il alloit assister à l'heure de la mort, l'ont veû accompagné d'vn ieune homme, disoient-ils, d'vne rare beauté et d'vn esclat maiestueux, qui se tenoit à son costé, et qui les animoit à obeïr aux instructions du Pere. Ces bonnes gens n'en pouuoient dire dauantage, et demandoient quel estoit ce compagnon qui rauissoit ainsi leur cœur. Ils ne sçauoient pas que les Anges font plus que nous dans la conuersion des Pecheurs, quoy que pour l'ordinaire leur operation ne soit pas si visible.

Son inclination la plus grande estoit à assister les plus abandonnez ; et quelque humeur rebutante que pût auoir quelqu'vn, si chetif et impertinent qu'il pût estre, il sentoit esgalement pour tous des entrailles de Mere, n'obmettant mesme aucun acte de Misericorde corporelle qu'il pût pratiquer pour le salut des ames. On l'a veû panser des vlceres si puants et qui rendoient vne telle infection, que les Sauuages et mesme les parens plus proches des malades ne les pouuoient souffrir. Luy seul y mettoit la main tous les iours, en essuyoit le pus et nettoyoit la playe deux et trois mois de suite, auec vn œil et vn visage qui ne respiroit que charité, quoy que souuent il vist tres-bien que ces playes estoient incurables : Mais, disoit-il, plus elles sont mortelles, plus i'ay de pente à en prendre le soin, afin de conduire ces pauures gens iusqu'à la porte du Paradis, et afin d'empescher leur cheute dans le peché, en vn temps qui est pour eux le plus perilleux de la vie.

Il n'y auoit dans tout le païs des Hurons aucune Mission où il n'eust esté, et il en auoit commencé plusieurs, nommement celle où il est mort. Il agissoit auec les Sauuages dans vne grande Prudence, et auec vne douceur de Charité qui sçauoit tout excuser et tout supporter, quoy qu'elle n'eust rien de lasche.

Il n'auoit aucune attache à son trauail, ny aux personnes, ny aux lieux, ny aux employs. Mais enuisageant la volonté de Dieu esgalement en toutes choses, en quelque lieu qu'il fust, quelque occupation que l'obeïssance luy ordonnast, dés ce mesme moment, il s'y portoit auec courage, auec constance, et comme vn homme qui n'auoit plus d'autres pensées au monde, sinon de trouuer Dieu, où on vouloit qu'alors il le cherchast. Souuent on luy a fait quitter le soin des Missions, où estoit tout son cœur, pour labourer la terre, pour seruir d'vn homme de voiture et traisner sur les neiges, comme vn cheual à la charruë, pour prendre le soin des malades, pour auoir soin de la cuisine, pour aller chercher çà et là dans les bois quelques raisins sauuages, et faire les dix et douze lieuës pour en trouuer sa charge, et pour en retirer apres de longs trauaux, à peine ce qu'il faut de vin pour celebrer quelques Messes le reste de l'année. Par tout il estoit égal à soy-mesme, et à le voir, on eust iugé qu'il n'auoit point d'inclination, sinon pour ce qu'on luy voyoit faire, et que c'estoit là le vray employ où il fust appellé de Dieu. On ne fera rien, disoit-il, pour le salut des ames, si Dieu ne se met de la partie auec nous : quand c'est luy qui nous y applique, par la conduite de l'obeïssance, il est obligé de nous y assister, et auec luy nous y ferons ce qu'il attend de nous. Mais quand c'est que nous cherissons vn employ, fût-il le plus sainct de la terre, Dieu n'est pas obligé d'estre de la partie : il nous laisse à nous-mesmes, et de nous-mesmes que pouuons-nous sinon vn rien, où le peché, qui nous met au dessous du rien ?

Il n'estoit pas tellement attaché à la conuersion des Hurons, que son cœur ne le transportast aux Nations les plus esloignées, n'y eust-il que les enfans à baptiser, qui, disoit-il, sont vn gain certain pour le Ciel. Il nous disoit souuent qu'il eust esté bien aise de tomber entre les mains des Iroquois et d'estre leur captif ; que s'ils l'eussent bruslé tout vif, il eust eû pour le moins ce loisir là, de les instruire, autant de temps qu'ils prolongeroient ses tourmens ; que s'ils luy eussent donné la vie, c'eust esté vn riche moyen de procurer leur conuersion, qui nous est impossible, le chemin

nous en estant fermé, tandis qu'ils sont nos ennemis.

Ie finiray ce Chapitre par quelques points d'vne lettre que m'escriuit celuy de nos Peres qui l'enterra, et qui auoit passé en Mission auec luy les dernieres années de sa vie : voicy comme il m'en escrit.

Puis que vostre Reuerence desire que ie luy escriue ce que ie sçay des vertus du Pere Charles Garnier, ie coucheray icy ce que i'en ay remarqué. Ie puis dire en general, que ie ne connoissois point de vertu qui luy manquast, et qu'il les auoit toutes à vn haut degré. Ie puis aussi asseurer qu'en quatre ans que i'ay esté son compagnon, ie ne l'ay iamais veu faire vne faute qui fust directement contre quelque vertu. Il cherchoit vrayment Dieu dans son employ, et non pas soy-mesme ; et ie n'ay iamais pû remarquer que la nature agît en luy, particulierement dans les fonctions de nos Missions. Il se portoit ardemment à quoy que ce fust, auec autant de zele pour les affaires d'autruy et pour l'auancement des autres Eglises, comme de la sienne. Ie l'ay tousiours veu dans vne grande esgalité parmy la diuersité des succez ; son cœur, ny son visage ne paroissoit iamais troublé de quoy que ce fust. Il iouissoit d'vne grande paix d'esprit, qui prouenoit d'vne grande conformité qu'il auoit aux volontez de Dieu, à laquelle vertu, depuis quelque temps, il s'estudioit particulierement. Tout le monde sçait le zele qu'il auoit pour la conuersion des Sauuages, comme il aimoit d'estre en Mission, la peine qu'il auoit à la quitter, et combien il pressoit lors qu'il estoit à la maison, pour retourner en Mission. Il me souuient que dans ma maladie, lors qu'on me croyoit tout proche de la mort, vn soir en me veillant, il me demanda, que lors que ie serois en Paradis, ie priasse pour la Mission de Sainct Ioseph, dont alors il auoit le soin, il me demanda cela vniquement, et d'vne façon que ie ne puis expliquer, et qui me fit conceuoir qu'il ne songeoit à rien qu'au bien de sa Mission. I'admirois souuent en luy qu'il ne parloit iamais en mauuaise part d'aucun Sauuage, quelque impertinent qu'il fust ; et moy souuent luy parlant de quelque faute qui m'eust dépleu en eux, il escoutoit paisiblement et l'excusoit, ou bien ne disoit mot, et iamais ie n'ay pû remarquer ny en ses paroles, ny en ses actions, si peu que ce soit de passion à l'endroit d'aucun Sauuage. Il n'auoit point d'autres pensées que des choses de sa Mission : il estoit ignorant de la France, comme vn homme qui iamais n'en eust esté ; et les nouuelles qu'il en entendoit vne fois chaque année, faisoient si peu d'impression dans son esprit, qu'il les oublioit incontinent. Ce n'estoit qu'auec violence qu'il se captiuoit à l'entretien de quelques lettres, dont il ne se pouuoit dispenser. Il sembloit n'estre nay que pour la conuersion des Sauuages ; sa ferueur en cét endroit croissoit tous les iours. Il auoit vn sensible regret quand quelque petit enfant luy eschappoit, mourant sans Baptesme : cette nouuelle le surprenoit et l'affligeoit, comme vn autre seroit affligé de la mort d'vn de ses plus proches parens. Son zele estoit infatigable : il quittoit souuent le manger et le repos pour ses Chrestiens. Ie l'ay veu partir souuent d'vn tres-mauuais temps et marcher auec de grandes incommoditez, allant d'vn bourg à l'autre, tomber dans les Riuieres ; rien n'estoit capable de l'arrester quand il estoit question de trauailler pour les Sauuages. Il s'accommodoit bien auec son compagnon, quel qu'il fust, iamais il ne m'a dit parole qui fust le moins du monde contre la Charité. Il prenoit tousiours le pire pour soy, et m'accommodoit en tout, et il taschoit de couurir sa charité du pretexte de sa propre commodité, comme si ce qui estoit le pire, luy eust esté le plus commode. Son obeïssance estoit rare, et pleine de soumission et de simplicité, quoy qu'il fust quelquefois particulier en ses pensées ; dés le moment qu'il connoissoit vn sentiment contraire à celuy du Superieur, il agissoit auec autant d'ardeur dans l'esprit d'autruy, qu'il eust fait dans le sien. Il estoit tres-exact dans l'obseruation de nos Regles, et quelque occu-

pation qu'il eust pour la conuersion des Sauuages, iamais il n'eust perdu aucun temps de ses Oraisons, de ses lectures spirituelles, ny de son examen. Il retranchoit de son sommeil ce qui luy eust manqué pour cét effet, dans la brieueté du iour. Sa Chasteté estoit si pure qu'elle me paroissoit Angelique, dans vne Modestie aussi rare, que i'en aye point veu en France. Mais sur tout i'admirois son Humilité, il auoit vn tres-bas sentiment de soy-mesme, et quoy qu'il eust des talens eminens pour ces Missions, neantmoins il se postposoit à tous les autres. Les loüanges des hommes ne le touchoient aucunement. Ie ne l'ay iamais ouy parler, ny à son auantage, ny auec mespris d'autruy. Iusques icy sont les termes du Pere qui m'escrit.

I'ay creû que dans la naïfueté de cette lettre, ceux qui sçauent ce que c'est de la vertu solide, et qui ont l'œil ouuert aux choses qui vrayement rendent vne ame grande aux yeux de Dieu, y descouuriront vn thresor, que possedoit ce seruiteur de Dieu. I'adiousteray icy seulement, que tous ceux qui l'ont pratiqué, l'ont estimé vn Saint, et qu'il auoit l'approbation de tout le monde, sans en excepter aucun. Les Hurons le nommoient Orâcha.

Voicy encore vn petit mot qu'il escriuit de l'Isle de sainct Ioseph à ses deux freres, sçauoir est le R. P. Henry de S. Ioseph de l'Ordre des Carmes, et le R. P. Ioseph de Paris Capucin. Cette lettre fait voir la trempe de son cœur et le pressentiment qu'il auoit de sa mort. Ce petit mot, dit-il, est pour nous encourager tous trois à nous haster d'aimer nostre bon Maistre ; car ie croy qu'il est difficile que quelqu'vn de nous trois ne soit bien proche du terme de sa carriere. Redoublons donc nos ferueurs, hastons le pas, redoublons nos prieres les vns pour les autres, et faisons vne nouuelle protestation, que celuy que nostre Seigneur appellera le premier à soy de nous trois, sera l'aduocat des deux qui resteront, pour leur obtenir de Nostre Seigneur son sainct amour, et vne parfaite vnion auec luy, et vne perseuerance finale. Ie fais donc le premier cette protestation, et prie Nostre Seigneur de tout mon cœur de posseder nos trois cœurs et de n'en faire qu'vn auec le sien dés à present et dans l'eternité. Voila le style d'vn Sainct qui aimoit ses freres en Sainct et comme des Saincts : aussi auons-nous appris qu'il auoit des marques de saincteté dés sa tendre ieunesse.

Deffunct Monsieur Garnier son pere, auoit coustume de donner tous les mois quelque piece d'argent à ses enfans pour leurs petits diuertissemens dans leurs estudes ; le Pere Charles Garnier, estant pensionnaire en nostre College de Paris, et sortant les iours de congé pour s'aller vn petit recreer en ville, au lieu de porter son argent en vn ieu de paulme, l'alloit ietter dans la boëte des prisonniers du petit Chastelet. L'vn de ses bons freres, qui luy a veu donner pour vne seule aumosne toute la recreation d'vn mois, adiouste, que passant vn iour sur le Pont-neuf, et voyant vn liure sale et impie, qu'on disoit auoir esté composé par Theophile, il l'achepta et le mit en estat de n'estre iamais leu de personne, peut estre, disoit-il, que quelqu'vn le lisant offenseroit Dieu, il vaut mieux l'achepter et le perdre. Vne autre fois, ses camarades estans entrés dans vn cabaret pour y faire bonne chere, comme il estoit de la Congregation de Nostre Dame, qui deffend aux ieunes gens d'entrer dans de semblables lieux, il les attendit à la porte comme vn laquais attendroit son maistre. Ces preludes marquoient vne grande saincteté future. Ie ne m'estonne pas si Monsieur son pere, voyant que son fils vouloit estre Iesuiste, dit à l'vn de nos Peres : Si ie n'aimois vniquement vostre Compagnie, ie ne vous donnerois pas vn enfant, qui depuis sa naissance iusques à maintenant n'a iamais commis la moindre desobeïssance, et ne m'a iamais causé le moindre déplaisir. La gloire de sa mort a couronné l'innocence de sa vie.

CHAPITRE IV.

De la mort du Pere Noël Chabanel.

Voicy la sixiesme victime que Dieu a prise à soy, de ceux de nostre Compagnie qu'il auoit appellez en cette Mission des Hurons, n'y ayant eû encore aucun de nous qui y soit mort sans y respandre son sang et consommer le sacrifice tout entier.

Le Pere Noël Chabanel estoit compagnon de Mission du Pere Charles Garnier, et lors que le bourg de sainct Iean fut pris par les Iroquois, il n'y auoit que deux iours qu'ils s'estoient separez, selon les ordres qu'ils en auoient receus, nos Peres et moy ayans iugé à propos de ne pas tenir deux Missionnaires exposez dans le danger, outre que la famine y estoit si extreme, qu'ils ne pouuoient trouuer vne nourriture suffisante pour deux personnes. Mais Dieu ne voulut pas qu'ayans vescu ensemble sous le ioug d'vne mesme Mission, ils fussent separez à la mort.

Ce bon Pere, reuenant donc où l'obeïssance le rappelloit, auoit passé par la Mission de sainct Mathias, où estoient deux autres de nos Peres, et les auoit quittez le matin du septiesme iour de Decembre. Ayant fait six grandes lieuës d'vn chemin tres-difficile, il fut surpris de la nuict au milieu des bois, estant en compagnie de sept ou huict Chrestiens Hurons. Son monde estoit couché et endormy, luy seul veilloit et estoit en priere. Sur la minuit il entend du bruit et des cris, partie de l'armée ennemie victorieuse qui tenoit ce chemin, partie aussi des captifs pris ce iour là mesme dans le bourg de sainct Iean, qui chantoient leur chanson de guerre selon leur coustume. Le Pére à ce bruit resueille ses gens, qui sans delay prennent la fuite par dans les bois, et enfin se sauuerent, s'estans dispersez çà et là, et ayans pris leur route vers le lieu mesme d'où venoit l'ennemy, quoy qu'vn peu à l'escart.

Ces Chrestiens eschappez du peril, arriuerent à la Nation du Petun, et firent leur rapport que le Pere auoit fait quelque chemin voulant les suiure ; mais que n'en pouuant plus, il s'estoit mis à genoux et qu'il leur auoit dit : N'importe que ie meure, cette vie est bien peu de chose, c'est le bon-heur du Paradis que les Iroquois ne me pourront rauir.

Sur l'aube du iour, le Pere ayant changé de route, voulant venir nous trouuer en l'Isle où nous estions, se vit arresté au bord d'vne riuiere, qui luy trauersoit son chemin. Vn Huron en a fait le rapport, adioustant qu'il le passa dans son canot au deçà de la riuiere, et que pour fuïr plus lestement, il s'estoit deschargé de son chapeau, et d'vn sac où estoient ses escrits, et d'vne couuerture qui sert à nos Missionnaires de robe et de manteau, de paillasse et de matelas, de lict et de tout autre meuble, et mesme de maison, lors qu'ils sont en campagne, n'ayans point pour lors d'autre abry. Du depuis nous n'auons pû apprendre aucune autre nouuelle du Pere.

Nous ne sommes pas asseurez comment il sera mort, et s'il ne sera point tombé entre les mains des ennemis, qui en effect tuerent sur le mesme chemin vne trentaine de personnes ; ou plustost que s'estant esgaré dans les bois, il y soit mort, partie de faim, partie de froid, au pied de quelque arbre où la foiblesse l'ayt obligé de s'arrester. Mais apres tout, ce qui nous semble le plus probable, c'est qu'il aura esté tué par ce Huron, le dernier qui l'ayt veu, autrefois Chrestien et depuis Apostat ; lequel pour ioüyr des despoüilles du Pere, l'aura assommé et aura ietté son corps dans la Riuiere. Si nous eussions voulu poursuiure cette affaire, ie croy que nous eussions trouué des preuues conuainquantes contre ce meurtrier ; mais dans ces miseres publiques, nous iugeasmes plus à propos d'estouffer les soupçons qu'on pouuoit en auoir, et nous-mesmes fermasmes les yeux à ce que nous estions bien aises qu'on ne vist pas. Ce nous est assez que Dieu soit seruy.

Le Pere Noël Chabanel nous estoit

venu de la Prouince de Tolose, l'année 1643. ayant esté receu en nostre Compagnie dés l'année 1630. alors aagé seulement de dix-sept ans. Dieu luy auoit donné vne forte vocation en ces païs, mais elle ne fut pas sans combat : estant icy, mesme apres les trois, les quatre et cinq ans d'estude pour apprendre la langue des Sauuages, il s'y voyoit si peu auancé, qu'à peine pouuoit-il se faire entendre dans les choses les plus communes. Cette mortification n'est pas petite à vn homme qui brusle du desir de la conuersion des Sauuages, et qui d'ailleurs n'auoit iamais manqué ny de memoire, ny d'esprit, qu'il auoit fait assez paroistre, ayant enseigné quelques années, auec satisfaction, la Rhetorique en France. Son humeur, en suite de cela, estoit si esloignée des façons d'agir des Sauuages, qu'il ne pouuoit quasi rien agréer en eux ; leur veuë luy estoit onereuse, leur entretien, et tout ce qui venoit de ce costé là. Il ne pouuoit se faire aux viures du Païs, et la demeure des Missions estoit si violente à toute sa nature, qu'il y auoit des peines extraordinaires, sans aucune consolation, au moins de celles qu'on appelle sensibles : tousiours coucher à plate terre, viure depuis le matin iusqu'au soir dans vn petit enfer de fumée, et dans vn lieu où souuent le matin on se trouue couuert de neiges, qui entrent de tous costez dans les cabanes des Sauuages, où on est remply de vermine, où tous les sens ont chacun leur tourment et de nuict et de iour, n'auoir iamais que de l'eau toute pure pour esteindre sa soif, et les meilleurs metz qu'on y mange pour l'ordinaire, n'estant que de la cole, faite de farine de bled d'Inde boüillie dans l'eau ; y trauailler sans cesse, estant tousiours si mal nourry, et n'auoir pas vn seul moment de la iournée auquel on puisse se retirer en vn lieu qui ne soit public ; n'auoir point d'autre chambre, d'autre sale, ny d'autre cabinet pour faire ses estudes, non pas mesme aucune autre lumiere que celle d'vn feu enfumé, entourré en mesme temps de dix et de quinze personnes, et d'enfans de tous aages, qui crient qui pleurent, qui y disputent, qui s'entretiennent de leur mesnage, qui y font leur cuisine, leur repas, leur trauail, en vn mot tout ce qui se fait dans la maison. Quand Dieu auec cela retire ses graces sensibles, et se cache à vne personne qui ne respire qu'apres luy ; quand il la laisse en proye à la tristesse, et aux dégousts, et aux auersions de la Nature ; ce ne sont pas là des espreuues qui soient à la portée d'vne vertu commune ; et il faut que l'amour de Dieu soit alors puissant dans vn cœur pour n'y estre pas estouffé. Ioignez les veuës continuelles des perils dans lesquels on se trouue à chaque moment, d'estre attaqué d'vn Ennemy barbare, qui souuent vous fera souffrir mille morts auant que d'en mourir d'vne seule, qui n'a que des feux et des flammes, et des cruautez inouyes. Sans doute qu'il faut vn courage digne des enfans de Dieu, pour ne pas perdre cœur au milieu de cét abandon.

Ç'a esté dans cét abandon que Dieu a voulu esprouuer les cinq et six années, la fidelité de ce bon Pere. Mais tant s'en faut que le Diable ayt iamais rien gaigné sur luy de ce costé là, quoy qu'il luy representast chaque iour, que retournant en France il y trouueroit et la ioye et le repos, et les consolations qu'il y auoit receuës tout le temps passé de sa vie, qu'il n'y manqueroit pas d'employ plus sortable à son naturel, et dans lequel tant d'ames Sainctes pratiquent hautement la vertu de Charité, dans le zele des Ames, et consomment leur vie pour le salut de leur prochain ; iamais pour tout cela il n'a voulu se détacher de la Croix où Dieu l'auoit mis ; iamais il n'a demandé d'en sortir. Mais au contraire, pour s'y attacher plus inuiolablement, il s'obligea par vœu d'y demeurer iusques à la mort, afin de mourir en la Croix. Voicy la teneur du vœu qu'il en conçeut et ses propres termes.

Domine Iesu Christe, qui me Apostolorum Sanctorum huius vineæ Huronicæ adiutorem, licet indignissimum, admirabili dispositione tuæ paternæ Prouidentiæ voluisti, Ego, Natalis Chabanel,

impulsus desiderio seruiendi Spiritui tuo sancto, in promouendâ barbarorum Huroniæ ad tuam fidem conuersione: Voueo, coram sanctissimo Sacramento pretiosi Corporis et Sanguinis tui, Tabernaculo Dei cum hominibus, perpetuam stabilitatem in hac Missione Huronicâ: omnia intelligendo iuxta Societatis et Superiorum eius interpretationem et dispositionem. Obsecro te igitur, suscipe me in seruum huius Missionis perpetuum, et dignum effice tam excelso ministerio. Amen. Vigesimâ die Iunij 1647.

Iesus-Christ mon Sauueur, qui par vne disposition admirable de vostre Paternelle Prouidence, auez voulu que ie fusse Coadiuteur des Saincts Apostres de cette vigne des Hurons, quoy que i'en sois tout à faict indigne ; me sentant poussé du desir de seruir aux intentions qu'a sur moy vostre sainct Esprit, pour auancer la conuersion à la foy, des barbares de ce païs des Hurons ; Moy, Noël Chabanel, estant en la presence du tres-sainct Sacrement, de vostre Corps et de vostre Sang precieux, qui est le tabernacle de Dieu auec les hommes : Ie fais vœu de perpetuelle stabilité en cette Mission des Hurons ; entendant le tout, selon l'interpretation des Superieurs de la Compagnie et selon qu'ils voudront disposer de moy. Ie vous coniure donc, mon Sauueur, qu'il vous plaise me receuoir pour seruiteur perpetuel de cette Mission, et que vous me rendiez digne d'vn ministere si sublime. Amen.

Il fit ce vœu le iour du tres-sainct Sacrement, de l'année 1647. et quoy que du depuis ces reuoltes de la Nature ayent tousiours donné de l'exercice à sa vertu, la grace a tousiours esté la maistresse, et Dieu luy a donné cette perseuerance qu'il desiroit si ardemment.

La derniere fois qu'il se separa d'auec nous pour aller en la Mission où il est mort, embrassant et disant le dernier adieu à celuy de nos Peres qui auoit le soin de la conduite de son ame : Mon cher Pere, luy dit-il, que ce soit tout de bon cette fois, que ie me donne à Dieu et que ie luy appartienne. Mais il profera ces paroles d'vn si bon accent et d'vn visage si resolu à la vraye saincteté, qu'il toucha viuement celuy de nos Peres auquel il parloit ; lequel, ayant trouué à l'heure mesme vn de ses amys, ne pût s'empescher de luy dire : Vrayement ie viens d'estre touché ! Ce bon Pere vient de me parler auec l'œil et la voix d'vne victime qui s'immole. Ie ne sçay pas ce que Dieu veut faire, mais ie voy qu'il fait vn grand Sainct.

En effet, Dieu le disposoit au sacrifice, et il luy donnoit à luy-mesme quelque sorte de pressentiment. Il auoit dit à vn de ses amys : Ie ne sçay ce qu'il y a en moy et ce que Dieu veut disposer de moy ; mais ie me sens tout changé en vn point. Ie suis fort apprehensif de mon naturel ; toutefois, maintenant que ie vay au plus grand danger et qu'il me semble que la mort n'est pas esloignée, ie ne sens plus de crainte. Cette disposition ne vient pas de moy.

Lors qu'il partit de la Mission de sainct Mathias, le iour mesme de sa mort, parlant au Pere qui l'embrassoit : Ie vay, dit-il, où l'obeïssance me rappelle ; mais ou ie ne pourray, ou i'obtiendray du Superieur qu'il me renuoye dans la Mission qui estoit mon partage, il faut seruir Dieu iusqu'à la mort.

On verra dans la lettre suiuante, qu'il a escrite au R. P. Pierre Chabanel son frere, Religieux de nostre Compagnie, les sentimens qu'il auoit des souffrances. Peu s'en est fallu, dit-il, dans les apparences humaines, que V. R. n'ayt eu vn frere Martyr ; mais helas ! il faut deuant Dieu vne vertu d'vne autre trempe que la mienne pour meriter l'honneur du Martyre. Le R. P. Gabriel Lalemant, l'vn des trois que nostre Relation dit auoir souffert pour Iesus-Christ, auoit pris ma place au bourg de sainct Louys depuis vn mois deuant sa mort, que ie fus enuoyé comme plus robuste de corps en vne Mission plus esloignée et plus laborieuse, mais non pas si fertile en Palmes et en Couronnes que celles dont ma lascheté m'auoit rendu indigne deuant Dieu. Ce sera quand il plaira à la diuine Bonté, pourueu que de mon costé

ie tasche de faire, *Martyrem in vmbrâ et Martyrium sine sanguine.* Les rauages des Iroquois sur ce païs feront peut estre vn iour le reste par les merites de tant de Saincts auec lesquels i'ay la consolation de viure si doucement parmy tant de tracas et de dangers continuels de la vie. La Relation me dispensera d'adiouster autre chose à la presente ; aussi bien n'ay-ie ny papier ny loisir qu'autant qu'il en faut pour supplier V. R. et tous nos Peres de sa Prouince de se souuenir de moy au sainct Autel, comme d'vne victime destinée peut-estre au feu des Iroquois, *Vt merear tot Sanctorum patrocinio victoriam in tam forti certamine.* Ce sont ses paroles, dignes d'vn homme qui n'attendoit que le moment du sacrifice.

CHAPITRE V.

De la Mission de Sainct Matthias.

C'estoit icy la seconde des Missions que nous auions dans la Nation du Petun. Depuis la mort des deux PP. dont nous auons parlé, la necessité d'ouuriers nous obligea de ne faire plus qu'vne Mission dans toutes ces Montagnes, surchargeant les deux autres Peres qui y estoient, du soin de ces pauures Eglises desolées, qui venoient de perdre leurs Pasteurs ; et mesme quelque temps apres, nous nous vismes contraints de ne laisser qu'vn seul des deux Peres, pour tout le Christianisme, vne maladie suruenuë à l'vn d'eux, nous ayant obligez de le rappeller en vn lieu où il pust receuoir vn peu plus d'assistance.

Dans les grandes fatigues de ces Missions, exposées à tous les malheurs dont la Nature peut auoir plus d'horreur, ce n'est pas vne des Croix des moins pesantes, de se voir seul dans vne Eglise dissipée qui ne faisoit que naistre ; de se voir accablé dés le matin iusqu'au soir, d'vn monde de Catechumenes et de Chrestiens, dont il faut baptiser les vns, entendre les autres en confession, apprendre à la plus-part les Prieres et le Catechisme, et les Mysteres de nostre Foy, solliciter les infideles à ce qui est de leur salut, aller chercher et les vns et les autres dans des cabanes abandonnées, où la pauureté mesme habite, mais où l'esprit de la Foy n'y est pas moins diuin que dans les Louures et dans les Palais les plus superbes de l'Europe.

Quelques Capitaines infideles, animez contre les progrez de la Foy, et croyans qu'elle seule estoit la ruine des païs qui se font Chrestiens, firent courir vne calomnie contre nous, afin d'irriter le peuple et l'animer à la vengeance. On assemble pour cét effet les plus considerables d'vn bourg, dependant de cette Mission (c'estoit le bourg de sainct Mathieu, dont nos Peres estoient alors absens) : On publie hautement dans ce conseil de sedition, qu'vn certain Huron eschappé depuis peu de iours, des mains des Iroquois plus voisins de Kebec, y auoit veu de grands colliers de Porcelaine, enuoyez de la part d'Onnontio (c'est le nom que donnent les Hurons à Monsieur nostre Gouuerneur) ; que cét Onnontio, voulant diuertir les armes des Iroquois, crainte qu'ils ne se iettassent sur les François de Montreal, des Trois Riuieres et de Kebec, auoit enuoyé ces presens et ces colliers de Porcelaine dans le païs ennemy, afin de les inuiter de conduire vne armée dans le païs des Hurons, et qu'il leur auoit promis, que les François qui y estoient, trahiroient les Hurons et les Algonquins, faisans mine de se porter auec courage à leur deffense ; mais qu'en effet lors qu'on seroit dans le combat, ils ne tueroient personne, ayans receu des ordres secrets de sa part de ne charger leurs armes à feu, sinon de poudre seule, sans balle et sans plomb.

En suite de cette calomnie, on nous fait plus noirs que nos robes, on crie aux traistres et à la trahison, on ne parle que de nous massacrer, et les boutefeux de cette sedition disent hau-

tement, qu'il faut assommer le premier des François qu'on auroit au rencontre.

En effet, nos deux Missionaires, faisans leur course, fort peu de iours apres, à ce bourg de leur departement où ce conseil s'estoit tenu : de loin qu'on les eût apperceus, on crie : Au meurtre et au massacre. On court aux portes par où ils doiuent entrer ; on les reçoit auec des crys et des huées semblables à celles dont on accueille les prisonniers de guerre qui sont destinez pour le feu. Nos Peres entrent à leur ordinaire auec vn visage asseuré. Qui craint Dieu ne craint pas les creatures, et ceux qui ne souhaittent que de mourir en son seruice, ne palissent pas en ces rencontres. Les seditieux s'entreparlent, pour voir celuy qui leueroit la hache sur ces deux victimes innocentes. Ils ne iettent sur eux que des yeux de fureur, et leur cœur ne respire rien que le sang. Mais Dieu leur lia les mains pour ce coup. Ces deux bons Peres passent à trauers cette foule d'impies, sans receuoir aucun dommage. Plusieurs qui n'estoient pas de la coniuration, mais qui n'en pouuoient ignorer les conclusions qu'on auoit publiées, se disoient les vns aux autres : Ne sont-ce pas ceux-cy que l'on deuoit massacrer ? comment donc ont-ils trauersé au milieu de leurs ennemis preparez pour le meurtre ? on est sorty à la foule pour les tuër, et pas vn toutefois n'a fait le coup que tant de monde auoit promis de faire.

Dieu ne se contente pas de proteger nos Peres en ce rencontre ; mais pour recompenser les fatigues et les dangers de leur voyage en la monnoye dont il paye les iournées de ses seruiteurs, en vn seul iour ils baptiserent dix-sept personnes dans ce bourg où ils deuoient trouuer la mort, et ils y confesserent quantité de Chrestiens.

Le bourg de S. Iean n'auoit pas encore esté pris ny desolé par les Iroquois, lors que cette sedition arriua ; mais ce fut fort peu de iours apres, et nous auons sujet de croire que la mort du Pere Noël Chabanel, n'a esté qu'vn effect de cette coniuration, veu nommément que le Huron sur lequel tomba le soupçon de l'assassinat commis en la personne de ce Pere, estoit du bourg de S. Mathieu, et qu'vne personne de confiance nous a dit auoir entendu de sa bouche, qu'il s'estoit vanté d'estre le meurtrier et d'auoir défait le monde de cette voirie de François, et d'auoir ietté dans la riuiere son cadavre, l'ayant assommé à ses pieds. Quoy qu'il en soit, ce n'est pas vn petit bon-heur pour ceux qui viuent en ces contrées, de sçauoir et de voir que leur vie est entre les mains de tout le monde, et qu'ils doiuent attendre la mort, autant de la part de ceux mesmes qu'ils reconnoissent pour amis, que d'vn Iroquois ennemy.

En vn autre bourg, dependant de cette mesme Mission, nos Peres auoient erigé vne petite Chapelle, et ils y auoient esleué vn clocher pour y appeller les Chrestiens, et mettre dans ce nouueau Christianisme les exercices de deuotion qui estoient desia establis dans les Eglises plus anciennes. Les infideles entrent en fureur à la veuë de ces objets de pieté ; ils contrefont les possedez du Diable, s'ils ne le sont en verité ; ils rompent tout et ils profanent ce lieu de saincteté ; ils dérobent et ils pillent les petits meubles de cette pauure Eglise, et tout ce qu'auoient les Peres, qui alors en estoient absens ayans esté faire leurs visites en des bourgades plus esloignées. On porte comme en triomphe ces dépoüilles de la maison de Dieu ; on vomit des imprecations contre ceux qui preschent sa parole, et on publie hautement qu'ils meritent la mort.

Ces insolences sont arriuées plus d'vne fois ; mais qui a Dieu pour protecteur, experimente mille fois en vn seul Hyuer, que le Diable peut bien entrer en rage contre nous, et qu'il a sujet de le faire, voyant qu'on luy enleue sa proye, mais qu'apres tout, Dieu est le maistre, qu'vn seul cheueu ne peut tomber de la teste de ses seruiteurs, sans sa diuine volonté, et que la foy ne porte iamais plus de fruits, que lors qu'elle est dauantage persecutée. Il falloit que le nombre des Eslus de Dieu fust accomply en toutes ces contrées,

auant que leur desolation arriuast qui estoit si prochaine.

Vn pauure, mais excellent Chrestien de cette Mission, estoit tombé entre les mains des ennemis et n'attendoit rien que le feu pour son supplice. Il eut recours à Dieu dans sa necessité. Mon Dieu, dit-il, ie croy de tout mon cœur que vous seul estes le maistre de nos vies : si vous voulez, i'esprouueray dés auiourd'huy que ma foy m'aura déliuré de la mort, qui sans vostre secours m'est tout à fait inéuitable. Chose estrange ! ce pauure homme fut deliuré à l'heure mesme de sa captiuité, l'Iroquois qui venoit de le prendre captif, l'ayant renuoyé, sans sçauoir pourquoy. Ce Chrestien se nomme Pierre Outouré.

CHAPITRE VI.

De la Mission de Sainct Charles.

Quelques Hurons, de ceux qui l'an passé, craignans le feu des Iroquois, auoient quitté leur païs et s'esloignoient de nous pour fuïr encore plus loin ce cruel ennemy, estans arriuez en vn lieu qu'ils iugerent assez propre pour s'y habituer, s'y arresterent et y bastirent leurs cabanes, à dessein de s'y fortifier et d'y faire vn nouueau païs. Deux de nos Missionnaires, l'vn de langue Algonquine et l'autre qui parle le Huron, ayans parcouru tout l'Esté les costes de nostre mer douce, pour le secours spirituel, tant des Hurons, qui alors y estoient dispersez, que des peuples Algonquins, nous representerent à leur retour, qu'il seroit à la gloire de Dieu que quelqu'vn de nous hyuernast en ce lieu, où plus de monde deuoit se rassembler. Nous y destinasmes donc vn de nos Peres de la langue Huronne, qui nous quitta au mois d'Octobre.

Lors qu'il fut arriué en cette nouuelle habitation, quelques Chrestiens le receurent chez eux, auec vne charité qui n'eut rien de sauuage. La premiere chose qu'ils firent, fut de dresser de quelques écorces d'arbres, vne Chapelle, riche dans sa pauureté, où depuis le matin iusqu'au soir, Dieu ne laissoit pas d'estre adoré au milieu de ces vastes forests, où iamais il n'auoit receu cét hommage.

Plusieurs qui n'estoient pas Chrestiens, se rendirent aussi-tost aux instructions qu'on leur donna. Quelques autres accusoient la Foy d'estre vne chose mauuaise, et ne vouloient pas y entendre, disans que iamais leur païs n'auoit esté si affligé que lors qu'on auoit commmencé tout de bon à quitter leurs anciennes superstitions et à receuoir le Baptesme. Ces gens-là estoient les plus riches et les plus à leur aise, il falloit que Dieu les humiliast pour les sauuer.

En effect, comme ils n'auoient quasi aucune prouision de bled, et que le plus fort de leur esperance estoit sur la pesche, qui toutes les années est tres-abondante en ce lieu là, pendant l'Hyuer, iamais elle ne s'y est veuë si malheureuse que celle-cy. Ils font des trous dans la glace, espaisse de deux et trois pieds, au dessous de laquelle ayans trouué l'eau viue, ils iettent leurs rets, où d'ordinaire on puise quantité de poisson qui accourt à ces ouuertures. Mais cét Hyuer ils ne trouuoient dans leurs filets aucun poisson, dix ou douze petits harancs, qui quelquefois s'y rencontroient, estoient vne manne du Ciel, à ces pauures gens qui mouroient de faim. Ils se virent bien-tost au bout de leurs petites prouisions ; sans bled, sans gland et sans legumes. D'aucuns alloient peler les arbres et faisoient boüillir les écorces pour les rendre mangeables ; d'autres viuoient d'vne certaine mousse qui s'attache aux rochers, et d'vne espece de tondre, qui pourry dedans l'eau, s'humecte et se renfle comme vne éponge. Vne fois chaque iour, on faisoit cuire dans vne grande chaudiere vn petit morceau de poisson enfumé, qui rendoit vn boüillon amer, dont vn chacun beuuoit abondamment, afin de se remplir et d'estouffer sa faim par ces lauasses d'eau.

Ce bon Pere se vit enfin reduit à cette vie, l'espace de cinquante iours ; qui apres tout luy estoient des iours bienheureux, qui le faisoient benir Dieu, voyant que cette misere publique abattoit la superbe de ceux qui du commencement n'auoient pas voulu l'escouter. Ils venoient comme des moutons et demandoient le sainct Baptesme, non pas dans l'attente d'aucun secours qu'ils peussent esperer d'vn homme qu'ils voyoient dans la famine aussi bien qu'eux, mais à cause qu'ils admiroient que son courage n'en fust pas abattu, qu'il estoit leur consolation dans la veuë qu'il leur donnoit alors d'vn bon-heur eternel, exempt de toutes ces miseres. Il faut bien, disoient-ils, que ce qu'il nous presche soit vray, puis qu'il ne craint pas de mourir auec nous, et de faim et de froid, et qu'il nous enseigne le mesme dans nostre pauureté, qu'il faisoit lors qu'il estoit plus à son aise.

Sur la fin de l'Hyuer, ces pauures fameliques, se voyans mourir tout vifs dans ces miseres, se dissiperent çà et là. Vne partie vinrent nous trouuer en l'Isle où nous estions, y esperans plus de secours. Le Pere les y accompagna ; et apres six grandes iournées d'vn chemin tres-penible, sur les glaces de cette mer alors glacée, il arriua heureusement en cette maison.

Vn autre de nos Peres, qui auoit hynerné en la Mission de Sainct Pierre, encore plus esloignée, n'eut pas moins à souffrir dans les mesmes miseres, qui partout ont consommé ces peuples, et dont partout Dieu a tiré sa gloire, disposant toutes ces ames pour le Ciel, par des voyes adorables.

CHAPITRE VII.

De la Mission du Saint Esprit.

Cette Mission estoit pour les Nations de la langue Algonquine, qui n'ont point de demeure asseurée, aussi peu que les poissons de la pesche desquels ils viuent, sur les costes du grand Lac qu'ils habitent, tantost en vn lieu et tantost en vn autre, selon les diuerses saisons de l'année, ou selon que les craintes des Iroquois les obligent de s'esloigner plus loin, du peril qui les menace chaque iour. C'est à dire que nos Peres qui ont eu le soin de cette Mission, y ont mené vne vie errante auec ces peuples errans, et ont esté quasi tousiours dessus les eaux ou sur quelques rochers affreux, battus des flots et des tempestes. Mais partout Dieu s'y est fait connoistre ; n'estant pas moins le Dieu des mers que le Dieu de la terre. Quantité de ces nations errantes ont pris feu depuis vn an aux paroles de l'Euangile ; quantité se sont faits Chrestiens et ont receu le saint Baptesme, mesme leurs Capitaines, qui iamais n'auoient voulu se faire instruire. Voicy ce que m'en escriuoit le Pere qui cét Hyuer auoit le soin de cette Mission : Ie benis Dieu, dit-il, de l'assiduité de ces bonnes gens à venir prier Dieu ; i'admire leur innocence et le desinteressement du temporel, eux ne me demandans rien, et moy n'ayant rien dequoy leur donner.

Les barbares ne sont pas si barbares qu'on les croit en France, ou pour mieux dire, il faut aduoüer que la foy dompte la barbarie, et qu'elle donne vn cœur Chrestien à des gens qui n'auoient que des cœurs de beste.

Il estoit temps que Dieu leur donnast cét esprit de foy : car le Printemps étant venu, les Iroquois, partys de deux cents lieuës de là, surprirent vne partie de ces bons Neophytes, dans le lieu qu'ils estimoient le plus asseuré pour leur vie. Ils entraisnerent dans la Captiuité, hommes, femmes et enfans, sans pardonner à cét aage innocent, qu'ils brusloient au milieu des flammes auec des cruautez inconceuables. Les voyes de Dieu sont adorables : il laisse prosperer les ennemis de son saint Nom, en mesme temps qu'il abandonne à toutes les miseres ceux qui commencent à l'adorer. Qu'il en soit beny à iamais.

CHAPITRE VIII.

De la desolation du païs des Hurons, au Printemps de l'année 1650.

Nous auions passé tout l'Hyuer dans les extremitez d'vne famine qui a regné par toutes ces contrées, et qui partout a enleué vn tres-grand nombre de Chrestiens, continuant tousiours ses rauages et iettant le desespoir partout. La faim est vn tyran inexorable, qui iamais ne dit c'est assez, qui iamais ne donne de treue, qui deuore tout ce qu'on luy donne ; et si on manque à le payer, il se repaist du sang humain, il vous déchire les entrailles, sans qu'on puisse euiter sa rage, ny se soustraire de sa veuë, tout aueugle qu'il est. Mais le Printemps estant venu, les Iroquois nous furent encore plus cruels ; et ce sont eux qui vrayement ont ruiné toutes nos esperances, et qui ont fait vn lieu d'horreur, vne terre de sang et de carnage, vn theatre de cruauté et vn sepulchre de carcasses décharnées par les langueurs d'vne longue famine, d'vn païs de benediction, d'vne terre de Sainteté et d'vn lieu qui n'auoit plus rien de barbare, depuis que le sang respandu pour son amour auoit rendu tout son peuple Chrestien.

Nos pauures Hurons affamez, furent contraints de se separer d'auec nous, au commencement du mois de Mars, pour aller chercher quelque gland au sommet des montagnes qui se découuroient de leurs neges, ou pour aller à quelques pesches, en des lieux plus exposez au Soleil du Midy, où les glaces se fondent plus tost. Ils esperoient en ces lieux escartez, de trouuer quelque petit soulagement à la famine, qui les faisoit mourir tout vifs, comme vn ennemy trop domestique renfermé dans leurs propres maisons, et qui s'estoit rendu le maistre de la place. Mais ils craignoient en mesme temps de trouuer vne mort plus cruelle et de tomber dans les feux et les flammes des Iroquois, allans ainsi chercher leur vie. Ils se confessent auant que de partir, ils redoublent leurs deuotions d'autant plus que leurs miseres s'augmentent ; plusieurs se communient pour se disposer à la mort. Iamais leur foy ne fut plus viue, et l'esperance du Paradis ne leur parut iamais plus douce que dans ce desespoir et cét abandon de leur vie. Ils diuisent leurs troupes, afin que si les vns tomboient entre les mains de l'ennemy, les autres pûssent eschapper.

Le grand Lac qui entouroit nostre Isle de S. Ioseph, n'estoit alors rien qu'vne crouste de glaces, espaisses de deux et trois pieds. A peine ces bons Chrestiens nous quittoient-ils de veuë, que ces glaces fondent sous leurs pieds : d'aucuns se noyent dans ces abysmes et y trouuerent leur tombeau ; les autres s'en retirent plus heureusement, quoy que transis d'vn froid mortel. Ce fut vne mort bien cruelle à de pauures vieillards, à des femmes et à des enfans, de rendre l'ame sur ces neges, sans aide et sans secours, mais non pas sans la consolation de celuy qu'ils adoroient dedans leur cœur, et qui iamais n'y pût mourir.

Vne vieille Chrestienne, aagée de soixante ans, ayant passé toute la nuit couchée au milieu de ces glaces, y fut trouuée pleine de vie le lendemain matin. On luy demande, qui l'auoit conseruée. Ie m'escriois de fois à autres, répondit-elle, *Iesous taitenr*, Iesus ayez pitié de moy : en mesme temps ie me sentois toute eschauffée, le froid me saisissant à quelque temps de là, ie recommençois ma priere, et mon corps reprenoit sa chaleur, i'ay passé toute la nuit en cette sorte, et i'attendois la mort auec plaisir. Cette pauure femme ne sçauoit rien que ces deux mots de toutes ses prieres. Elle en réchappa pour lors ; mais du depuis elle est tombée entre les mains des ennemis et y trouua la fin de ses miseres.

Nos pauures fameliques commençoient à ioüir des douceurs de leur pesche, qu'ils trouuerent assez abondante ; mais leur ioye deuoit estre plus pour le Ciel que pour la terre. Le iour de l'Annonciation, vingt-cinquiesme de

Mars, vne armée d'Iroquois ayans marché prez de deux cents lieuës de païs, à trauers les glaces et les neges, trauersans les montagnes et les forests pleines d'horreur, surprirent au commencement de la nuit, le camp de nos Chrestiens et en firent vne cruelle boucherie. Il sembloit que le Ciel conduisit toutes leurs demarches et qu'ils eurent vn Ange pour guide : car ils diuiserent leurs troupes auec tant de bon-heur, qu'ils trouuerent en moins de deux iours, toutes les bandes de nos Chrestiens qui estoient dispersées çà et là, esloignées les vnes des autres de six, sept et huit lieuës, cent personnes en vn lieu, en vn autre cinquante ; et mesme il y auoit quelques familles solitaires, qui s'estoient escartées en des lieux moins connus et hors de tout chemin. Chose estrange ! de tout ce monde dissipé, vn seul homme s'eschappa, qui vint nous en apporter les nouuelles, comme il arriua autrefois à ce prodige de Patience, auquel il ne restoit dedans ses pertes, sinon vn triste messager, qui venoit hors d'haleine luy en donner aduis et luy rendre son malheur plus sensible.

Ma plume n'a plus d'encre, pour exprimer la rage des Iroquois, en ces rencontres, elle a horreur de representer si souuent des spectacles de cruauté, ausquels nos yeux ne peuuent pas s'appriuoiser aussi peu que nos sens, qui iamais ne sont insensibles à l'excez de tous ces tourmens de fureur. Nostre vnique consolation, c'est que ces supplices d'horreur trouuent la fin auec nos vies, et que Dieu les couronnera d'vn bon-heur qui n'a point de fin.

Du depuis, les malheurs nous ont accueilly à la foule : à peine les Chrestiens qui restoient dans le bourg Saint Ioseph, auoient respiré quelques iours, pour releuer leurs esperances, apres vn coup si rude, qui les auoit tous abattus. Ils tremblent dans la crainte des flammes et de la cruauté des Iroquois ; mais vn mal qu'ils n'enuisagent que de loin, leur paroist moins terrible que la douleur presente d'vne famine insupportable, qui les portoit iusques aux rebuts de la nature et les faisoit deuorer des carcasses pourries ; la Mere n'auoit point d'horreur d'assouuir sa faim enragée du corps de son enfant, et les enfans ne pardonnoient pas au corps de leur Pere.

La faim, dit-on, fait sortir les loups hors du bois. Nos Hurons fameliques, sont aussi contraints de sortir hors d'vn bourg qui n'estoit remply que d'horreur. C'estoit sur la fin de Caresme. Helas ! que ces pauures Chrestiens eussent esté trop heureux s'ils eussent eû dequoy le ieusner au gland et à l'eau ! Le iour de Pasque, nous leur fismes faire vne communion generale ; le lendemain, ils se separerent d'auec nous, nous laissans tous leurs petits meubles, dont la plus-part declarerent publiquement qu'ils nous faisoient leurs heritiers, voyans bien que leur mort n'estoit pas éloignée, et qu'ils la portoient dans leur sein.

En effect, peu de iours s'escoulent que nous apprenons les nouuelles du malheur que nous auions preueu. Ce pauure troupeau dissipé tombe dans les embusches de nos ennemis Iroquois ; les vns sont tuez sur la place ; on traisne les autres captifs, on brusle les femmes et les enfans ; quelques-vns s'eschappent du milieu de ces flammes, qui apportent l'effroy et la terreur partout.

Huit iours apres, vn semblable malheur accueille encore vne autre bande. Ce ne sont que massacres en quelque lieu qu'ils aillent. Partout la famine les suit, où ils rencontrent vn ennemy plus cruel que la cruauté mesme ; et pour comble d'une misere sans ressource, ils apprennent que deux puissantes armées sont en chemin pour les venir exterminer ; que la premiere vient à dessein de faire le dégast dans leurs champs, d'arracher leurs bleds d'Inde et de desoler la campagne ; que la seconde armée doit moissonner tout ce qui auroit eschappé la fureur des premiers. Ce n'est que desespoir partout.

Dans le plus fort de toutes ces alarmes, deux anciens Capitaines viennent me trouuer en secret, et me firent cette harangue : Mon frere, me dirent-ils, tes yeux te trompent lors que tu nous regardes : tu croy voir des hommes

viuans, et nous ne sommes que des spectres et des ames de trespassez. Cette terre que tu foules aux pieds va s'entr'ouurir pour nous abysmer auec toy, afin que nous soyons au lieu qui nous est deu parmy les morts. Il faut que tu sçaches, mon frere, que cette nuit dans vn conseil, on a pris la resolution d'abandonner cette Isle. La pluspart ont dessein de se retirer dans les bois, afin de viure solitaires et qu'homme du monde ne sçachant où ils sont, l'ennemy n'en puisse auoir la connoissance. Quelques-vns font estat de reculer à six grandes iournées d'icy ; les autres prennent leur route vers les peuples d'Andastoé, alliez de la nouuelle Suede ; d'autres disent tout haut, qu'ils vont mener leurs femmes et leurs enfans pour se ietter entre les bras de l'ennemy, où ils ont vn grand nombre de leurs parens qui les desirent, et qui leur donnent aduis, qu'ils ayent à se sauuer au plustost d'vn païs desolé, s'ils ne veulent perir dessous ses ruines. Mon frere, adioustoient-ils, que feras-tu solitaire en cette Isle, lors que tout le monde t'aura quitté ? es-tu venu icy pour cultiuer la terre ? veux-tu enseigner à des arbres ? ces Lacs et ces Riuieres ont-elles des oreilles pour écouter tes instructions ? pourrois-tu suiure tout ce monde qui se va dissiper ? La pluspart trouueront la mort, où ils esperent trouuer la vie : quand tu aurois cent corps pour te diuiser en cent lieux, tu ne pourrois pas y suffire, tu leur serois à charge et tu leur serois en horreur. La famine les suiura par tout, et la guerre les trouuera.

Mon frere, prends courage, m'adiousterent ces Capitaines. Toy seul nous peux donner la vie, si tu veux faire vn coup hardy. Choisis vn lieu où tu puisses nous rassembler, et empesche cette dissipation ; iette les yeux du costé de Quebec pour y transporter les restes de ce païs perdu ; n'attends pas que la famine et que la guerre ayent massacré iusques au dernier. Tu nous portes dedans tes mains et dans ton cœur. La mort t'en a rauy plus de dix mille. Si tu differes dauantage, il n'en restera plus vn seul, et alors tu aurois le regret de n'auoir pas sauué ceux que tu aurois pû retirer du danger, et qui t'en ouurent les moyens. Si tu escoutes nos desirs, nous ferons vne Eglise à l'abry du fort de Kebec. Nostre foy n'y sera pas esteinte : les exemples des Algonquins et des François nous tiendront en nostre deuoir ; leur charité soulagera vne partie de nos miseres, et au moins y trouuerons-nous quelquefois quelque morceau de pain pour nos petits enfans, qui depuis si long-temps n'ont que du gland et des racines ameres pour soustenir leur vie. Apres tout, deussions-nous mourir auec eux, la mort nous y sera plus douce qu'au milieu des forests, où personne ne nous assisteroit à bien mourir, et où nous craignons que nostre foy ne s'affoiblisse auec le temps, quelque resolution que nous ayons de la cherir plus que nos vies.

Ayant entendu le discours de ces Capitaines, i'en fis le rapport à nos Peres. L'affaire estoit trop importante pour la conclure en peu de iours. Nous redoublons nos deuotions ; nous consultons ensemble, mais plus encore auec Dieu ; nous faisons des prieres de quarante heures, pour reconnoistre ses sainctes volontez ; nous examinons cette affaire, quinze, seize et vingt fois. Il nous semble de plus en plus que Dieu auoit parlé par la bouche de ces Capitaines. Car nous voyons qu'il estoit vray, que tout le païs des Hurons n'estoit plus qu'vne terre d'horreur et vn lieu de massacre. En quelque endroit que nous iettassions nostre veuë, nous estions conuaincus, que la famine d'vn costé et la Guerre d'vn autre, acheueroient d'exterminer ce peu qui restoit de Chrestiens. Mais si nous les pouuions mener à l'abry du fort de nos François de Montreal, des Trois Riuieres ou de Quebec, nous iugions qu'en effet ce seroit là l'vnique lieu de leur refuge ; que les secours que nous pourrions leur rendre y seroient plus puissans et que leur foy y seroit plus en asseurance ; en vn mot que Dieu y seroit plus glorifié.

Ce fut vn sentiment si general de tous nos Peres, que ie ne pûs y resister, estant

d'ailleurs bien asseuré que leur cœur estoit tellement attaché aux croix et aux souffrances qu'ils cherissoient dans cette heureuse Mission, que chose au monde ne les eust pû détacher sinon l'vnique veuë de la plus grande gloire de Dieu.

L'ennemy cependant continuë tousiours ses massacres ; la famine va nous depeuplant, si nous ne hastons nostre retraicte, nous sauuerons moins de Chrestiens. Le dessein en ayant esté pris à loisir, l'execution en deuoit estre prompte, crainte que l'Iroquois n'entendant ces nouuelles, n'allast nous tendre des embusches pour nous arrester au passage.

Ce ne fut pas sans larmes que nous quittasmes ce païs, qui possedoit nos cœurs, qui arrestoit nos esperances, et qui estant desia rougy du sang glorieux de nos freres, nous promettoit vn semblable bon-heur, nous ouuroit le chemin du Ciel et la porte du Paradis. Mais quoy ! il faut s'oublier de soy-mesme, et quitter Dieu, pour Dieu, ie veux dire qu'il merite luy seul d'estre seruy, sans la veuë de nos interests, fussent-ils les plus Saints que nous puissions auoir au monde.

Dans ces regrets, ce nous fut vne consolation d'emmener auec nous de pauures familles Chrestiennes, enuiron trois cents ames : tristes reliques d'vne nation autrefois si peuplée, que les miseres ont accueilly au temps qu'elle a esté la plus fidele à Dieu. Le Ciel y auoit ses esleuz ; il s'est peuplé de nos despoüilles en depeuplant la terre ; et ce nous est assez pour nous contenter dans nos pertes, de voir que ceux qui sont restez auec nous, ayans perdu leurs biens, leurs parens, leur patrie, n'ayent pas perdu leur foy. Plus de trois mille auoient depuis vn an receu le Saint Baptesme, qu'eussions-nous pû plus saintement leur souhaitter, sinon qu'ils emportassent dans le Ciel leur innocence baptismale ? Dieu leur a fait cette grace plus tost qu'ils ne s'y attendoient, pourrions-nous bien nous plaindre qu'il leur ayt hasté ses faueurs ? puisque nous-mesmes nous nous fussions estimez trop heureux de mourir en leur compagnie pour ioüir du mesme bon-heur.

Par les chemins, qui sont d'enuiron trois cents lieuës, nous auons marché sur nos gardes, comme dans vne terre ennemie, n'y ayant aucun lieu où l'Iroquois ne soit à craindre, et où nous n'ayons veu des restes de sa cruauté ou des marques de sa perfidie. D'vn costé nous enuisagions des campagnes, où il n'y a pas dix années que i'y comptois les huit et dix mille hommes : de tout celà, il n'en restoit pas mesme vn seul. Passant plus outre, nous costoyions des terres nouuellement rougies du sang de nos Chrestiens. D'vne autre part, vous eussiez veu des pistes encore toutes fraisches de ceux qu'on auoit emmenez captifs. Vn peu plus loin, il n'y auoit que des carcasses de cabanes abandonnées à la fureur de l'ennemy, ceux qui les habitoient ayans pris la fuite dans les bois et s'estans condamnez à n'auoir plus d'autre demeure qu'vn perpetuel bannissement. Les Nipissiriniens, peuples de la langue Algonquine, auoient esté tout nouuellement massacrez dans leur lac, de quarante lieuës de contour, lequel autrefois i'auois veu habité quasi tout le long de ses costes, et lequel maintenant n'est plus rien qu'vne solitude. Vne iournée plus en deçà nous trouuasmes vne forteresse, où les Iroquois auoient passé l'Hyuer venans à la chasse des hommes. A quelques lieuës de là, nous en trouuasmes encore vne autre. Par tout, nous marchions sur les mesmes démarches de nos plus cruels ennemis.

Au milieu du chemin, nous eusmes vne alarme assez viue, vne troupe d'enuiron quarante François et de quelques Hurons qui auoient hyuerné à Kebec, et qui montoient cette grande riuiere, apperceurent quelques pistes de nos découureurs et creurent que c'estoit l'ennemy. En mesme temps nostre auant-garde eut aussi connoissance des pistes de ceux qui venoient de nous découurir. Les vns et les autres estans retournez sur leurs pas, chacun se prepare au combat ; mais estans venus aux approches, nos

alarmes furent bien-tost changées en ioye.

Ces François que nous eusmes au rencontre, auoient fait prise depuis fort peu de iours, de quelques Iroquois qui auoient voulu les surprendre, et qui eussent fait vn coup aussi heureux qu'il estoit remply de courage, s'ils se fussent assez promptement retirez apres leur premiere descharge. Ils n'estoient que dix Iroquois, qui auoient hyuerné enuiron soixante lieuës au dessus des Trois Riuieres, où ils ne viuoient que de chasse, attendans au Printemps quelque bande, ou de François, ou de Hurons, qui passeroit par là. Ces ennemis ayans apperceu sur le soir, la fumée du feu de nos François, qui s'estoient cabanez enuiron vne lieuë proche de leurs embusches, viennent de nuict les reconnoistre, et ils eurent bien l'asseurance, dix qu'ils estoient, d'en attaquer soixante. Il est vray qu'ils se glisserent à la faueur d'vne nuict obscure, et qu'ils prirent leur route auec tant de bon-heur qu'ils ne furent pas apperceus des sentinelles, sinon lors qu'ils estoient desia dedans le camp, et qu'ils déchargerent les coups de mort sur les premiers qu'ils rencontrerent en leur chemin, tout le monde estant endormy.

Il semble que la mort ne cherchoit que les bons Chrestiens, et les colomnes de nostre Eglise Huronne, ils en tuerent sept auant qu'on se fust reconnu, entre autres vn Capitaine nommé Iean Baptiste Atironta, dont souuent nous auons parlé dans nos Relations precedentes, lequel ayant hyuerné à Kebec cette derniere année, y auoit edifié tout le monde par l'innocence de sa vie et par l'exemple de ses vertus.

Le Pere Bressany qui nous ramenoit cette troupe, auec laquelle il estoit descendu des Hurons sur la fin de l'Esté precedent, se resueille au bruit de ces meurtres, il voit à ses costez ses compagnons, qui desia auoient receu le coup de la mort: il crie aux armes, et en mesme temps il reçoit trois coups de fléche dans la teste, qui le couure tout de son sang. On accourt au secours, six Iroquois furent tuez sur la place, deux furent pris captifs ; les deux derniers, n'en pouuant plus, laschent le pied et se sauuent à la fuite. Voila quels sont nos ennemis : ils sont sur vous, lors qu'on les croit à deux cents lieuës de là ; et au mesme moment ils s'esuanouïssent de vos yeux, si ayans fait leur coup ils veulent songer à la retraicte.

Cette troupe qui nous eut au rencontre, ayant appris la desroute de tout le païs des Hurons, prend dessein de retourner dessus ses pas. Nous suiuons donc nostre chemin. Helas que ces malheureux Iroquois ont causé de desolation en toutes ces contrées ! Lors que ie montois cette grande Riuiere, il n'y a que treize ans, ie l'auois veuë bordée de quantité de peuples de la langue Algonquine, qui ne connoissoient pas vn Dieu, et lesquels au milieu de l'infidelité s'estimoient les Dieux de la terre, voyans que rien ne leur manquoit, dans l'abondance de leurs pesches, de leurs chasses, et du commerce qu'ils auoient auec leurs nations alliées ; et auec cela, ils estoient la terreur de leurs ennemis. Depuis que la foy est entrée dans leur cœur, et qu'ils ont adoré la Croix de Iesus-Christ, il leur a donné pour partage vne partie de cette Croix vrayement pesante, les ayans mis en proye aux miseres, aux tourmens et à des morts cruelles, en vn mot, c'est vn peuple effacé de dessus la terre. Nostre vnique consolation, c'est qu'estans morts Chrestiens ils sont entrez dans le partage des veritables enfans de Dieu. *Flagellat Deus omnem filium quem recipit.*

CHAPITRE IX.

De l'establissement de la Colonie Huronne à Kebec.

Apres enuiron cinquante iournées d'vn chemin tres penible, dans lequel nous fismes quantité de naufrages, plusieurs de nous estans tombez dans des

precipices affreux, et dans le milieu des abismes, d'où Dieu nous retiroit d'vne main amoureuse, contre nos esperances, enfin nous arriuasmes à Kebec, le vingt-huitiesme de Iuillet.

Nous auions seiourné deux iours à Montreal, où nous y fusmes receus auec vn cœur de Charité vrayement Chrestienne. C'est vn lieu auantageux pour l'habitation des Sauuages ; mais cette place estant frontiere à l'Iroquois, que nos Hurons fuyent plus que la mort mesme, ils ne pûrent pas se resoudre d'y commencer leur Colonie. Si l'Iroquois pouuoit estre arresté, cette Isle seroit bien-tost toute peuplée ; et mesme ie ne suis pas hors d'esperance, qu'auant l'Hyuer quelques familles de ces bons Chrestiens fugitifs n'y aillent faire leur demeure.

C'est la coustume de ces Peuples, mesme des Infideles, lors qu'vne nation se refugie dans quelque païs estranger, que ceux qui les reçoiuent les distribuent incontinent dans diuerses maisons, où non seulement on leur donne le giste, mais aussi les necessitez de la vie, auec vne Charité qui n'a rien de barbare et qui vn iour fera honte à quantité de peuples qui sont nez dans le Christianisme. I'ay veu dans les Hurons pratiquer tres-souuent cette hospitalité : autant de fois que nous y auons veû des nations desolées, des bourgs ruinez, et quelque peuple fugitif, sept et huit cents personnes trouuoient dés leur abord, des hostes charitables qui leur tendoient les bras, qui les secouroient auec ioye, et qui mesme leur distribuoient vne partie des terres desia ensemencées, afin qu'ils pûssent viure, quoy qu'en vn païs estranger, comme dans leur Patrie.

Nos Hurons se promettoient au moins vne partie de cét accueil, estans arriuez à Kebec. Les Religieuses Hospitalieres ouurirent incontinent et leur cœur, et leurs mains, et le sein de leur Charité, non seulement pour les malades, mais aussi pour quelques vnes de ces pauures familles que la famine poursuiuoit. Les Vrsulines pareillement, auec leur bonne fondatrice, Madame de la Peltrie, ont entrepris en ce rencontre, au dessus de leurs forces, mais non pas au dessus de leur confiance qu'elles ont en Dieu : elles se chargerent incontinent d'vne famille tres-nombreuse, la premiere qui dans le païs des Hurons ayt embrassé la foy. Leur seminaire fut ouuert à de petites filles, qui accreurent leur nombre, et le zele de ces bonnes Meres ne trouuant point quasi de bornes, leurs classes s'ouurirent aussi à quantité d'externes, qu'elles instruisent du Catechisme, en langue Huronne, et ausquelles elles donnent à manger, estendant ainsi leurs Charitées en mesme temps et sur les corps et sur les ames. Trois ou quatre personnes des plus considerables, se sont chargées aussi chacune du soin d'vne famille. Mais apres tout, il est resté plus de deux cents de ces pauures Chrestiens, qui n'ont peu trouuer aucun secours dans la famine qui les presse et qui les suit par tout.

Ie prie Nostre Seigneur de donner les veritables sentimens d'vne charité vrayment Chrestienne, à tous ceux qui ont vne si riche occasion de la pratiquer. En attendant qu'on puisse faire dauantage, et quoy qu'il couste, nous tascherons comme leurs Peres, de subuenir à leurs necessitez. Par les chemins, nous les auons nourris ; dans leur propre païs, Dieu nous fournissoit les moyens de soulager vne partie de leurs miseres ; nous auons respandu pour eux nostre sang et nos vies : pourrions-nous apres cela leur refuser ce qui est hors de nous, qui puisse estre en nostre pouuoir ? Ils viennent tous les iours querir chez nous la portion qu'on leur distribuë ; ils se sont bastys eux-mesmes leurs cabanes, ils tascheront par leur trauail de chercher quelque partie de leur nourriture. Si apres nous estre espuisez, nous nous voyons dans l'impuissance de continuer nos charitez, et qu'ils meurent icy de famine proche de nos François, au moins aurons-nous cette consolation, qu'ils y mourront Chrestiens.

Mais la famine n'est pas le mal qui soit le plus à craindre. C'est la terreur des Iroquois, qui menacent toutes ces contrées, qui font sentir par tout leur

barbarie, et qui de plus en plus vont continuans leur rage, non seulement contre les restes des Algonquins et des Hurons, mais tournent maintenant le poids de leur fureur contre nos habitations Françoises.

Il n'y a que fort peu de iours, qu'vne autre bande de vingt-cinq à trente Iroquois, eurent bien l'asseurance d'attaquer en plein iour, proche des Trois Riuieres, plus de soixante de nos gens qui alloient les chercher. Ces mal-heureux sont à demy-corps dans la bouë, dans des marets, et cachez dans des iones, d'où ils font leur décharge et où on ne peut pas les aborder. Se voyans trop pressez, ils prennent la fuyte et s'embarquent dans leurs canots. Nos gens ne peuuent pas tousiours marcher de compagnie, plusieurs demeurent en arriere. Les Iroquois les voyans desunys, tournent visage et combattent contre ceux qui sont auancez des premiers ; quand ils voyent qu'on se reünit, ils reprennent la fuyte auec ordre, et apres quelque temps, ils reprennent aussi le combat : en vn mot, ce sont des Protées qui changent de face à tout moment ; et on ne doit pas croire qu'ils soient et sans conduite et sans courage.

Nous perdismes en ce rencontre quelques-vns de nos meilleurs Soldats ; d'autres furent grieuement blessez. Les Iroquois se voyans trop viuement pressez, firent vne retraite, auec vn ordre qui n'eust rien de barbare. Aussi, leur conducteur, et le chef de ces ennemis de la foy estoit vn Hollandois, ou plus tost l'abomination d'vn peché, et vn monstre produit d'vn Pere Hollandois Herétique et d'vne Payenne.

Iusques à quand Dieu permettra-il qu'on fasse vne terre d'horreur, d'vn païs qui sans ces Barbares ne seroit que benediction? Car n'eust esté leur cruauté, le nom de Dieu auroit penetré bien auant dans vn grand nombre de peuples infideles, qui restent encore à conuertir ; la Croix de Iesus-Christ se feroit iour au milieu des tenebres du Paganisme qui y regne, et le Paradis s'ouuriroit à vn million de pauures Ames, qui n'ont que l'enfer pour partage.

Nous attendons auant l'Hyuer trois cents Chrestiens Hurons, qui viendront accroistre nostre Colonie commencée ; six cents hommes de la Nation Neutre, nous ont fait porter la parole, qu'ils viendroient l'Esté prochain, nous demander des armes et du secours, ayans maintenant guerre ouuerte auec les Iroquois ; en mesme temps, il faudroit fondre sur cét ennemy de la foy, et trouuer les moyens de leur porter la guerre dans leur propre païs. En vne année de bon succez, et apres vn effort digne du zele que tant de saintes Ames ont pour la conuersion des Sauuages, on auroit exterminé cette poignée de gens, qui ne viuent que pour renuerser les ouurages de Dieu.

Apres cela, nos esperances refloriroient, et la gloire de nos Eglises seroit encore plus grande que n'a esté l'innocence et la saincteté de celles dont nous deplorons maintenant les ruines.

Mais puis que nous parlons de l'establissement d'vne Colonie Huronne à Kebec, mettons en suitte quelques Chapitres des Sauuages circonuoisins, affoiblis en terre par les mesmes ennemis et par les mesmes persecutions, et fortifiés pour le Ciel par vne mesme creance.

CHAPITRE X.

De l'Eglise de sainct Ioseph à Sillery.

Cette Eglise n'a pas esté exempte des calamitez qui comme vn torrent ont inondé le pauure païs des Hurons. On nous escrit d'Europe, que les malheurs sont si vniuersels, qu'on diroit quasi que les colomnes de l'Vniuers sont esbranlées. Nous auons cette consolation dans nos miseres, que nostre creance est bien souuent nostre grand crime, et que la guerre d'vn Estat tout barbare est quasi changée en vne guerre Saincte : car la pluspart de nos Chrestiens ne prennent les armes depuis quelques temps, que pour conseruer

le Christianisme dans leurs nouuelles Eglises. Or comme les Croix sont le fondement de la Religion, et que Dieu n'a point détruit son Eglise par les persecutions, nous esperons que les guerres, les famines, et les martyres qui peuplent l'Eglise triomphante de nos bons Chrestiens, n'abismeront pas ces pauures Eglises militantes et souffrantes. Les fleuues qui se cachent sous terre ne sont pas perdus ; ils en sortent auec l'estonnement de ceux qui en ignorent la source et l'origine. Mais entrons en discours.

Vne troupe de Chrestiens de sainct Ioseph, s'estans ioints ce Printemps auec quelques Sauuages des Trois Riuieres et auec quelques Hurons, à dessein, comme ils disent, d'aller coupper les pieds à quelques-vns de leurs ennemis, afin d'empescher qu'ils ne les vinssent troubler dans leurs prieres, rencontrerent vn Iroquois en leur chemin, dont ils se saisirent. Quelques-vns se voulans contenter de cette proye, leur Capitaine, nommé Iean 8tag8ain8, homme grand et puissant, tres bon Chrestien et fort vaillant, repartit qu'il falloit approcher des bourgades Hiroquoises, et tascher d'en surprendre quelqu'vne. Ils auancent donc à la sourdine, enuoyant deuant eux vn Algonquin et vn Huron pour reconnoistre si l'ennemy n'est point en campagne. Le Huron fit rencontre d'vne trouppe d'Iroquois, se voyant surpris, il fait bonne mine, et pour sauuer sa vie, il commit vne lascheté et vne trahison tres-horrible. Voilà qui va bien, que ie vous aye rencontré, dit-il aux Iroquois, il y a long-temps, mes freres, que ie vous cherchois. Ils luy demandent où il alloit : Ie m'en vay, dit-il, en mon païs, chercher mes parens et mes amis : le païs des Hurons n'est plus où il estoit, vous l'auez transporté dans le vostre, c'est là où ie m'en allois pour me ioindre à mes parens et à mes compatriotes, qui ne font plus qu'vn peuple auec vous ; ie me suis eschappé des ombres qui restent encore d'vn peuple qui n'est plus. T'estu mis en chemin tout seul, luy demandent-ils ? Non pas, respond-il, i'ay pris l'occasion d'vne bande d'Algonquins qui vous viennent chercher ; ie me suis écarté d'eux de temps en temps pour rencontrer quelques-vns du païs où ie me vay rendre, afin de les liurer entre leurs mains. Les Iroquois tressaillans d'aise à cette nouuelle, se rassemblent et s'en vont, sous la conduite de ce Iudas, surprendre nos pauures Algonquins, qui se fians trop sur leurs espions ou sur leurs Découureurs, comme ils les nomment, n'attendoient pas vne salue d'arquebuses qui les mit en déroute. Plusieurs y perdirent la vie, quelques-vns se sauuerent à la faueur des bois, vn bon nombre fut mis dans les liens pour estre la curée de ces mâtins ; nostre Capitaine Chrestien se battit auec vne generosité, qui donna de l'estonnement à l'ennemy mesme. Les iugemens de Dieu sont pleins d'abysmes.

Le traistre, ayant demeuré quelque temps auec les Iroquois, eut bien la hardiesse de retourner vers les François et vers les Algonquins, pour tramer, à ce qu'on croit, vne autre trahison, sa premiere ayant si bien reüssi sans estre découuerte ; mais Dieu qui est iuste, ne permit pas qu'vne action si noire fust bien long-temps cachée. Les Algonquins qui retournerent de cette défaite plus morts que vifs, ayans declaré à leurs amis les soupçons qu'ils auoient de ce Huron, on l'interrogea sur ce fait, il parut chanceler ; on le presse de dire la verité, enfin il auouë son crime, confessant ingenuëment que l'amour de la vie et la crainte de la mort l'auoit ietté dans cette mal-heureuse desloiauté.

Monsieur le Gouuerneur le fit apprehender, et apres auoir esté conuaincu d'vne trahison si noire, il fut condamné à mort, et liuré entre les mains de ses gens mesme, pour en faire l'execution. On pensa premierement au salut de son ame, et puis on l'attacha au pilory, planté deuant le fort des François, où parut vn Huron armé d'vne hache, qui luy dit : Tu merites la mort pour auoir trahy nos amis et nos alliez. Il est vray, respond le coulpable, tuez-moy. Le Huron luy décharge vn coup de hache sur la teste, qui ne l'assomma pas ; il re-

double iusques à trois fois, et le met à mort. Voila le payement de sa trahison ; mais disons deux mots de nos pauures Chrestiens conduits au païs des feux et des flammes, nous n'en sçauons encore que peu de chose, mais ce peu est bien remarquable.

Deux Hurons captifs, eschappés des mains des Iroquois, ayans veu les horribles tourmens qu'on a fait souffrir à ces pauures victimes, nous ont comblez de douleur et de ioye. Ils disent, que ces bons Neophytes chantoient les loüanges de Dieu au milieu des flammes ; qu'il sembloit que le Ciel, sur lequel ils iettoient incessamment les yeux, leur donnoit plus de contentement et de plaisir que les feux ne leur causoient de douleurs et de tourmens ; mais ils exaltent sur tout vn nommé Ioseph Onaharé, quelques-vns ont dit qu'il meritoit la palme du martyre, car en effet, il a souffert pour Iesus-Christ, et voicy comment.

Ce ieune homme, depuis quelque temps, ne regardoit plus les Iroquois que comme les ennemys de la foy, et comme les destructeurs de la Religion Chrestienne ; il ne portoit les armes contre eux qu'en veuë de conseruer l'Eglise où il auoit pris naissance en Iesus-Christ, il s'estoit resolu de souffrir et de mourir constamment pour sa querelle : c'est pourquoy se voyant pris et garotté, il luy rendit mille loüanges, le remercia de luy auoir donné la foy et le Baptesme, pria tout haut en face de tous ses ennemis, donna courage à ses camarades, les exhortant de souffrir les tourmens qui leur estoient preparés, comme des enfans de Dieu à qui le Ciel estoit ouuert. Les Iroquois luy deffendent de prier Dieu et d'animer ses gens. Il les regarde d'vn visage assuré ; il les voit armés de fer, de feux, de flammes, de cousteaux, de haches toutes rouges ; il se moque d'eux et de leurs tourmens, il continuë sa priere : ce qui iette ces barbares dans vne telle rage qu'ils resolurent de le tourmenter d'vne façon nouuelle, s'il ne cessoit d'inuoquer son Dieu. Ils le martyriserent trois iours et trois nuits durant, et iamais ne purent l'empescher de chanter les loüanges de son Seigneur et de son maistre ; ils luy disoient, en se moquant, ce que les Iuifs obiectoient au Fils de Dieu : Demande secours à celuy que tu inuoques, dis luy qu'il te vienne deliurer. Mais ce ieune homme, méprisant leur fureur, remercioit Dieu de la grace qu'il luy faisoit d'endurer comme vn Chrestien, et non comme vn simple Sauuage. Enfin il l'honora iusques au dernier souspir, et ceux qui ont assisté à ces grandes souffrances, disent qu'ils ne sçauent lequel des deux a paru plus estonnant à leurs yeux, ou la rage et la grandeur des tourmens, ou la constance et la generosité du Patient.

Comme on estoit sur l'impression de ce Chapitre, on a receu vne lettre, apportée par le dernier vaisseau venu de ces contrées, qui parle en ces termes à vn Pere qui en est retourné depuis peu. Voicy des nouuelles de vostre pauure Ioseph. Vn ieune Huron son grand amy, ayant esté pris auec luy et receu la vie des Iroquois, qui luy auoient donné toute liberté dans leurs Bourgades, s'est sauué, et nous a rapporté ce qui suit. N'estant point suspect aux Iroquois qui m'auoient donné la vie, ie trouuay moien de monter sur l'échafaut, où on tourmentoit Ioseph Onaharé et de luy parler vn peu de temps, il me dit ces paroles : Si iamais, mon cher amy, tu retournes au païs des Algonquins, assure-les que les Iroquois auec tous leurs tourmens, n'ont peu m'arracher la priere de la bouche, ny la foy de mon cœur ; dis leur que ie suis mort auec plaisir dans l'esperance d'aller bien tost au Ciel. En effect, adioustoit ce ieune Huron, il ne cessa de prier et de louër Dieu dans ses tourmens qui durerent trois iours entiers, et comme cette grande trouppe de Bourreaux le tourmentoient dauantage pour ce qu'il prioit, luy au lieu d'arrester ses prieres pour arrester ses tourmens, les redoubloit dauantage, leuant souuent les yeux vers le Ciel. Ce spectacle me comblant de douleur et me tirant les larmes des yeux, il me demanda si i'estois mécontent de son bon-heur. Ne m'attendris

point par tes larmes, me disoit-il, car ie t'asseure, qu'encore que ie souffre beaucoup en mon corps, mon ame n'est point triste ; ce seroit bien pour vn neant que ie m'attristerois, puis que ie suis si proche de la maison de celuy qui a tout fait. Voila, dit le Pere, dont nous auons receu la lettre, ce qu'on nous a raconté de nouueau de ce ieune homme qui vous a esté si cher.

Sortant de Saint Ioseph, il fit de soy-mesme, et sans qu'aucun l'instruisist, vne Confession generale depuis son Baptesme, et passant aux Trois Riuieres il se confessa et se communia encore auec ses camarades. Dieu le disposoit à vne si sainte et si glorieuse mort.

Ce genereux Athlete estoit natif d'vne petite nation Algonquine assez peu éloignée du pays des Hurons. Ayant ouy parler de nostre creance, et voyant que ses compatriotes ne la gouttoient pas, il descendit aux Trois Riuieres, et de là il vint iusques à Saint Ioseph à Sillery, où ayant veu la pieté des Chrestiens, il fut touché, se fit instruire, et en suite demanda et obtint le Baptesme. Nous l'auions tenu vn an dans nostre maison, et comme il se faisoit grand, il choisit vn tres-bon Chrestien, nommé Charles Ka riskatisitch pour son Pere, qui le receut et l'adopta comme son fils, et le maria à vne ieune fille Chrestienne. Il estoit d'vn naturel prompt, vif et hardy, et si la Foy n'eust esté fortement enracinée dans son ame, il y a long-temps qu'il auroit quitté la demeure et la compagnie des Chrestiens, veu mesmement que ses parens firent tous leurs efforts pour le faire retourner en son pays, iusques à luy deleguer vn sien cousin que nostre Neophyte méprisa, voyant le peu d'amour qu'il auoit pour la Religion Chrestienne.

Vne année deuant sa mort, estant allé en guerre auec vne troupe d'Algonquins dont le chef n'estoit pas baptisé, comme ils approchoient du pays de leurs ennemis, leur Capitaine voulut consulter le Demon pour sçauoir de luy quelle route ils prendroient, afin de faire rencontre à leur auantage : nostre Ioseph s'y opposa, disant que la Loy de Iesus-Christ ne permettoit aucune communication auec les mauuais esprits ; mais comme il n'estoit pas le plus fort, on dresse le Tabernacle, le Sorcier ou plus tost le iongleur y entre, il l'ébranle et le fait trembler d'vne façon estrange, il fait ses inuocations, en sorte que le Demon, ou plus tost le charlatan mesme changeant de voix et s'adressant au Chrestien, luy dit d'vn ton plein de menaces : D'où vient que tu ne veux pas qu'on me consulte ? Tu fais du hardy, et tu n'es qu'vn superbe. Tout le monde tremble à cette voix. Le Chrestien repart sans s'estonner : Tu veux ietter la peur dedans mon ame, ie ne crains ny toy, ny tes menaces, ny les Iroquois ; ie crains et i'honore celuy qui a tout fait, c'est mon Maistre et le tien ; tu n'as de pouuoir qu'autant qu'il t'en accorde. C'est moy, dit le Demon, qui ay tout fait. Tu es vn imposteur, replique nostre Ioseph, monstre tes forces, ie te deffie, tu voudrois m'ébranler, mais tu n'y perdras que tes peines. Le Demon demeura confus, et nostre Chrestien ne laissa pas de ressentir comme vn coup qui luy fut donné au costé, qui l'empescha trois iours durant de respirer, ne se mouuant qu'auec peine ; cela le surprit, mais ne l'abattit pas, il disoit en son cœur : Il n'importe, quand ie deurois mourir, ie ne cederay iamais au Manit8. Enfin s'estant fortement recommandé à Dieu, le mal le quitta en vn instant comme il l'auoit pris en vn moment.

Quelqu'vn de ses camarades, voyant qu'il ne plioit point nonobstant sa douleur, luy fit ce reproche : Ie suis marry d'auoir entrepris ce voyage auec toy, ie voudrois que nous fussions encore dans les cabanes d'où nous sommes partis, ie n'en sortirois iamais en ta compagnie, puis que tu ne fais pas comme les autres, et que tu n'obeys point à nostre Capitaine. Hé quoy donc, fit nostre Chrestien, nous sommes-nous mis en campagne pour consulter le Demon ? nos parens et nos alliez nous ont-ils dit à nostre depart : Allez dresser des Tabernacles, et faites reuiure les anciennes superstitions que nous auons quittées ? ne nous ont-ils pas recom-

mandé de couper les bras et les iambes à nos ennemis, afin que nous puissions prier Dieu et que nous puissions estre instruits en repos ? Nous cherchons des hommes, et non des Demons, c'est en ce point que i'obeïray et non pas en vos iongleries.

Comme ils estoient dans cette conteste, ils apperceurent deux Iroquois : ils quittent le combat de la langue, ils partent comme des levriers d'attache ; nostre Ioseph éleue son cœur à Dieu, et courant comme la foudre, passa bien-tost ses camarades. Les Iroquois, se sentant poursuiuis, iettent leurs robes par terre, et fuïent la mort plus viste que la tempeste ; mais nostre soldat Chrestien attrappe bien-tost celuy des deux qui auoit moins d'halcine, il luy donna vn grand coup d'espée dans le flanc, et sans s'arrester poursuiuit son compagnon ; mais comme il auoit trop d'auantage il ne le pût attrapper. Retournans sur ses pas, il rencontre le Sorcier, et luy dit : Hé bien, ton Demon t'auoit-il dit que tu te trouuerois des derniers à la course ? Si i'eusse esté femme, il m'auroit fait peur ; mais ie ne crains ny toy, ny luy, ny tous vos sortileges. Passons outre.

Le mal-heur arriué par la trahison dont nous venons de parler, ne fut pas seul. Charles Ka riskatisith, qui auoit adopté pour fils nostre Ioseph, retournant de Tadoussac à Kebec dans vne chalouppe chargée de Chrestiens, fut accueilly d'vne si grande tempeste, qu'il fit naufrage dans le grand fleuue, et pas vn n'en réchappa ; ces deux coups de foudres lancez sur la pauure Eglise de S. Ioseph ont causé vne grandissime desolation. Il faut confesser que la Foy est vn grand appuy, si elle n'eust regné dans les cœurs des femmes veufues et des filles orphelines, et des enfans abandonnez, on n'auroit entendu que des cris et des hurlemens de barbares, et des lamentations de gens desesperez, et on ne vit que des benedictions et des loüanges ; ces pauures creatures à la verité bien abattuës, mais remplies d'vne sainte resignation aux volontez de Dieu, se vindrent ietter aux pieds de nos Autels, les meres prians pour leurs enfans, les femmes pour leurs maris, et les enfans pour leurs peres. Toutes se confesserent et se communierent pour le soulagement de leur ames. *Cùm occideret eos quærebant eum.* Plus Dieu les afflige, et plus ils le cherchent : qu'il soit beny à iamais dans les temps et dans l'éternité.

Nous pourrions rapporter quantité de bons sentimens et de bonnes actions des enfans de ces nouuelles Eglises, mais le peu que nous auons dit, suffira pour exciter ceux qui entendront parler de nostre desolation, de nous secourir au Ciel et en la terre. Ces Eglises sont nées dedans les Croix, elles ont engendré leurs enfans dans les souffrances, dans les persecutions, dans les epidemies, dans les famines, dedans les guerres ; elles ne se nourrissent que de larmes et que d'angoisses, elles ne sont quasi plus composées que de veufues et que d'orphelins, et si ie parlois en Sauuage, ie dirois qu'il ne reste plus que des ombres, que les viuans sont allez au Ciel. Ie ne puis apres tout desesperer, la primitiue Eglise estoit remplie de bannis, de gens faits esclaues, de condamnez aux feux, aux rouës, aux mines, aux escuries publiques, et Dieu a tiré de ces bassesses les Tiares et les Mitres, les Sceptres et les Couronnes, qui ne trouuerent leur affermissement solide que dans l'establissement du Royaume de Iesvs-Christ. Dieu veuille donner la pensée et le zele aux Princes Chrestiens de l'establir en ce nouueau monde.

CHAPITRE XI.

Des Sauuages des Trois Riuieres et des Atticamegues.

Apres le départ des vaisseaux sur la fin de l'année 1648. plusieurs Sauuages de diuerses nations s'estans rassemblés aux Trois Riuieres, tindrent vn conseil entr'eux, dans lequel ils conclurent que les articles suiuans seroient soigneusement obseruez.

1. Qu'on choisiroit l'vn des plus ferueus Chrestiens de cette nouuelle Eglise, pour sonder les volontez de tous les Sauuages qui se voudroient habituer en cét endroit, touchant leur bonne ou mauuaise inclination pour la Foy et pour la Priere comme ils parlent.

2. Que tous ceux qui voudroient faire profession du Christianisme, se soûmettroient aux peines qui leur seroient imposées s'ils contreuenoient aux Loix de Iesus-Christ et de son Eglise.

3. Que l'yurognerie seroit bannie et exilée de leurs cabanes, et que si quelqu'vn tomboit dans ce crime on le mettroit en prison pour le faire jeusner quelques iours, non pas au pain et à l'eau, mais à l'eau toute pure sans autre aliment.

4. Que les Apostats, s'il s'en trouuoit aux Trois Riuieres, ou les infideles endurcis et rebelles à la Foy, ne seroient point protegez dans le fort des François.

En suite de ces conclusions, on sonda tous les Sauuages infideles. Ils respondirent qu'ils honoroient la priere, et qu'ils vouloient prester l'oreille à la doctrine de Iesus-Christ ; il n'y en eut qu'vn seul qui rebutast la proposition qu'on luy fit de se conuertir : il y auoit long-temps qu'il frequentoit les Chrestiens, mais le Demon luy auoit mis si auant dans la teste qu'il mourroit bientost s'il se faisoit baptiser, que la crainte d'vne mort temporelle l'a ietté dans vn mal-heur eternel ; car en fuyant les Iroquois il est tombé entre leurs mains, et si Dieu ne luy a fait vne grace miraculeuse il a passé d'vn feu elementaire dans le feu des enfers. On remarqua auec estonnement que tous ceux qui l'accompagnoient se sauuerent, et que luy seul et sa famille furent la proye de ces Anthropophages.

Pour les Chrestiens, leur ferueur fut si grande, que si quelqu'vn auoit contreuenu aux ordres susdits, il se venoit presenter luy-mesme pour estre emprisonné ou pour receuoir en public la correction ou le chastiment de sa faute. Dieu veuille que cette ardeur dure long-temps.

Le courage et la force d'vn Chrestien en la Foy, nous donnera sujet de parler de la fin assez mal-heureuse de deux Sauuages. Vne escoüade de 25. ou 30. hommes estoient allez en marchandises vers la nation des 8ta8kot8emi8ek, ce sont peuples qui ne descendent quasi iamais vers les François, leur langue est meslée de l'Algonquine et de la Montagnese. Ces marchands estans munis d'armes, partie pour se deffendre, partie pour en vendre à ces peuples, l'vn d'eux voyant que sa poudre estoit humide, l'expose aux rayons du Soleil pour la faire secher, l'autre voulant donner aduis de leur venuë aux Sauuages du pays, tira vn coup d'arquebuse à quelques pas du baril où estoit cette poudre, qui prit feu en vn moment et brusla trois Sauuages, en sorte qu'on eust dit qu'ils auoient passé au trauers d'vn grand incendie, tant ils estoient noirs et défigurez. On les porte aussitost dans les cabanes des infidelles ; les charlatans ou les iongleurs, comme les plus experts medecins du pays, se presentent pour coniurer leur mal, par des cris, et par des chansons et par des tambours, plus capables de tuer vn malade que de le guerir : deux condescendirent à leur superstition, mais le troisiesme, nommé Barthelemy Chig8nabik, ne voulut iamais qu'on le soufflast, ny qu'on remplit ses oreilles de leurs hurlemens. On luy dit que c'est fait de sa vie si ces medecins ne le pansent à leur mode : Il n'importe, répond-il, la vie de l'ame est preferable à la vie du corps. Les infidelles le prient d'auoir compassion de soy-mesme, ils font approcher les Iongleurs ; il les rebute, protestant qu'il n'aura iamais recours au demon. Ceux qui faisoient profession de l'aimer le coniurent de vouloir éprouuer leurs anciens remedes, pour éuiter la mort. Ie mourray sans peine, repart-il, et ie ne puis sans peché obeyr à vos Iongleurs ; ne m'en parlez plus, ie suis Chrestien, i'ay toutes ces superstitions en horreur. Enfin ce bon Neophyte est réchapé auec la ioye et le contentement des Chrestiens, et les deux autres moururent incontinent apres le tintamarre des tambours et des hurlemens de ces

longleurs, ce qui donna bien de l'estonnement et de la confusion aux infideles.

Si-tost que ce braue Neophyte fut de retour aux Trois Riuieres, il se transporta à la Chapelle pour remercier Dieu de l'auoir conserué dans vn si grand danger. Sa ferueur à maintenir la Foy le rend recommandable, et nostre Seigneur prend plaisir de le consoler dans les troubles de cette miserable vie.

Vn Sauuage, disant vn iour en la presence de quelque Pere de nostre Compagnie, qu'il sentoit depuis quelque temps le poids d'vne tristesse qui luy estoit onereuse : Il faut, dit Barthelemy, que tu ne croyes pas si fortement en Dieu, que doit croire vn homme qui est baptisé : car si ta Foy estoit viue, rien ne te pourroit attrister. Iamais ie n'estois content, deuant que ie fusse Chrestien, i'auois tousiours quelque ennuy ou quelque tristesse ; mais maintenant que ie puis aller au Ciel, et que les peines de cette vie nous sont profitables, rien ne m'attriste, vne seule chose me donne du mécontentement, c'est de voir quelques-vns de mes compatriotes peu affectionnez à la Foy et à la Priere.

Voicy vn raisonnement de Sauuage que ie pourrois appeller Theologique, pource qu'il est fondé sur les principes de la Foy. Ce braue Neophyte ayant appris les souffrances et la mort du Pere Iean de Brebeuf et de nos autres Peres massacrez par les Iroquois, en tiroit ces belles conclusions : Il me semble qu'il ne faut point s'attrister de la mort de ces bons Peres, leurs tourmens sont passez, et leur ioye ne finira iamais ; s'ils nous aymoient en terre, ils nous ayment encore au Ciel, car la bonté ne se perd pas en ce pays-là ; s'ils procuroient le salut des Sauuages en ce monde, ils ne sont pas pour le negliger en l'autre, où la charité ne diminuë iamais : si plus on est grand et plus on fait de bien, nous n'auons rien perdu par leur abscence. Pour moy, ie les veux imiter : ie me trouue dans le danger de nos ennemis aussi bien qu'eux, ils se pouuoient sauuer, ie le pourrois faire en m'écartant des endroits où les ennemis font leurs courses, ils sont demeurez dans le peril pour ayder ceux qui ne pouuoient pas fuyr, ils ont mieux aymé mourir instruisant les Sauuages, que de se mettre à couuert en les abandonnant ; i'en feray de mesme, ie mourray plus tost que de manquer à mes compatriotes ; le seul desir de les secourir pour leurs ames et l'amour que i'ay pour la Foy et pour la Priere, me retiendra auprés de ceux qui donnent leur vie pour nous.

Ce bon homme aymoit si tendrement ceux qui exposent leur vie pour nostre Seigneur, qu'il voulut qu'vn petit fils que Dieu luy a donné portast le nom d'Isaac, en l'honneur du Pere Isaac Iogues massacré au pays des Hiroquois. Cét enfant estant tombé malade bien-tost apres son Baptesme, il n'en accusa point ce Sacrement de vie comme font les infideles, il le prend entre ses bras, le porte à l'Eglise, luy fait le signe de la Croix sur le front auec de l'eau benite, le presente à Dieu auec ces paroles : Il est à toy, prends-le, ou me le rends ; tu me l'as donné, fais ce que tu voudras, tu le peux guerir, ie croy en toy, aye pitié de moy. Il ne fallut point d'autre medecine pour guerir cét enfant, il le remporta plein de vie en sa cabane ; sa mere, s'estant trouuée fort mal, se seruit du mesme remede et s'en trouua tres-bien.

Le Pere tomba malade incontinent apres ; vn François qui entend la langue des Sauuages, l'allant visiter, luy demanda quelle pensée il auoit dans sa maladie, et si le demon ne tâchoit point de luy persuader que ce mal prouenoit de sa creance : Il ne l'a pas encore fait, répondit-il, et quand il le feroit il n'y gagneroit rien : i'ay tousiours deuant les yeux vn certain discours que i'ay entendu de la bouche de Noël Negabamat, qu'on appelle à present Tek8erimet : I'ay perdu, me disoit-il, la plus part de mes enfans depuis que ie suis baptisé, ceux qui me restent sont tous malades, i'attends leur mort à tous momens, il n'y a iour qu'il ne nous arriue quelque perte ou quelque mal-heur : perdons tout, mais ne perdons point la Foy. Ces paroles me sont demeurées

profondément dans l'esprit. Ie dis souuent à celuy qui a tout fait : Ie ne veux que la pensée que tu prends de moy, fais tout ce que tu voudras et ie l'agréeray ; i'ay dessein, adioustoit-il, de me confesser et de me communier Dimanche prochain, et puis ie ne penseray plus à moy. Il le fit et guerit. Dieu n'a pas moins d'amour pour les simples que pour les sçauans.

Ie coucheray en ce lieu vne histoire assez remarquable. Vne ieune Algonquine ayant esté prise en son pays, et menée dans le pays des Hiroquois, comme elle estoit assez bien faite, et d'vn bon naturel, elle fit rencontre d'vn bon mary ; apres huict ou neuf ans de captiuité, elle tomba malade, en sorte qu'elle croyoit que c'estoit fait de sa vie. Vne autre captiue, nommée Monique, l'alla visiter. Remarquez s'il vous plaist en passant, vn trait de l'adorable prouidence du bon Dieu sur ses esleus. Cette Monique estoit aueugle quand elle fut prise, et c'est vn miracle que les Hiroquois, qui massacrent toutes les vieilles femmes et toutes les infirmes qui ne leur peuuent rendre aucun seruice, pardonnerent à vne aueugle ; mais Dieu la vouloit conseruer pour le salut de plusieurs ames. Elle a esté fort bien instruite en l'Hospital de Kebec, elle sçait la doctrine de Iesus-Christ, et en parle tres-bien, et auec beaucoup de bons sentimens ; Dieu luy a rendu, non pas la veuë toute entiere, mais autant qu'il en faut pour se conduire et pour aller consoler les femmes et les filles Chrestiennes qui gemissent comme elle, sous le poids d'vne rude captiuité : elle fait de petites assemblées, elle instruit, elle catechise, elle encourage, elle enseigne et fait faire les prieres à ses compagnes, en vn mot, Dieu luy fait faire en ce pays d'horreur et de tenebres le mestier d'vn dogique ou d'vn predicateur. Ayant donc appris que la femme dont nous voulons parler estoit malade, elle se transporte en sa cabane, et luy remet en memoire ce qu'elle auoit autrefois entendu de nostre creance ; voyant que la malade prenoit plaisir en ces discours, elle poursuit sa pointe, passe la nuict aupres d'elle, luy fait demander pardon de ses fautes, l'exhorte à souhaitter le saint Baptesme pour éuiter les peines, et pour iouyr des recompenses qu'elle luy met deuant les yeux. Cette pauure creature, animée d'vn esprit plus fort que le sien, promit à Dieu qu'elle chercheroit toutes les voyes d'estre baptisée, si sa bonté la tiroit de la mort qu'elle attendoit. Sa priere fut exaucée : elle guerit, et se voulant en suitte retirer en son pays pour accomplir sa promesse, son cœur fut combattu de diuerses pensées. Elle auoit vn petit fils aagé enuiron de 7. ou 8. ans, qu'elle aymoit vniquement, son espoux la cherissoit fort, elle estoit en pleine liberté dans les bourgades Hiroquoises, et les parens de son mary la voyoient de bon œil, elle se iettoit dans le hazard d'estre bruslée et rostie toute viue en cas de surprise dans la fuitte ; elle pretendoit aller dans vn pays desolé, où peut-estre aucun de ses parens ne restoit sur la terre pour la receuoir : il n'importe, elle est resoluë de tenir la parole qu'elle a donnée à Dieu, elle cherche les moyens d'éuader ; vne sienne amie captiue, promet de luy tenir compagnie, la conclusion est prise, elles preparent leur petit bagage qui ne pouuoit pas estre bien grand, puis qu'il ne les deuoit pas empescher ny de marcher, ny de courir dans les rencontres. La nuict destinée pour leur départ commençant de reuestir la terre et les forests de ses tenebres, cette pauure femme voulut prendre congé de son petit fils. Les Sauuages ont trop de tendresse pour leurs enfans, ils croyent souuent leur persuader par la raison, ce qu'on ne peut obtenir d'vn si bas âge que par la crainte. Elle luy tint ce discours : Mon enfant, ie ne suis pas de ce pays-cy, ayant esté prise captiue dans le pays des Algonquins et amenée dans cette bourgade, ton pere m'a espousée ; mais, mon cher fils, ie serois bien ayse de voir encore vne fois mon pays, c'est pourquoy i'ay resolu de te quitter ; ne t'en fasche point, car ie t'ayme beaucoup. L'enfant se mit à pleurer, et luy dit : Ma mere, ie veux aller auec vous, ne m'abandonnez pas.

Mon fils, repart la mere, tu ne me sçaurois suiure, tu serois cause de ma mort ; quand ie seray partie, addresse-toy à telles femmes qui sont de mon pays, elles t'enseigneront ce que tu dois sçauoir, rends-leur obeyssance, et lors que tu seras assez grand pour me venir trouuer, souuiens-toy que tu as vne mere au pays des Algonquins qui t'a aymé de tout son cœur ; mais ne me découure point, car tu serois cause que ie serois bruslée. Ayant fait son Adieu, non sans larmes et sans souspirs de part et d'autre, il suruint vn empeschement qui retarda leur fuitte sept ou huict iours, et pendant tout ce temps-là, ce pauure petit innocent ne découurit iamais le dessein de sa mere, ce silence est rare en vn âge si tendre.

Enfin ces deux fugitiues prenant l'occasion au poil, se iettent dans ces vastes forests, ne portant que la moitié de leur vie, et encore estoit-elle partagée entre la crainte et l'esperance : tout est chemin dans ces grands bois, il faut tenir sa route à la veuë des Astres, sans compas et sans boussole. Ayant desia fait quelques iournées de chemin, elles apperçoiuent des Hiroquois qui retournoient de la guerre ou de la chasse ; la peur leur oste l'esprit et vne partie de leurs forces : celle qui s'estoit renduë compagne de nostre captiue, portant auec soy vn petit enfant qu'elle auoit mis au monde fort peu de iours deuant sa fuitte, voyant que son laict s'estoit perdu et tary, tant par la peur et par l'apprehension de ses ennemis, que par les grands trauaux qu'elles souffroient en vn voyage si épouuantable, et craignant d'ailleurs que les cris et les gemissemens de ce pauure petit ne fissent perdre et la mere et l'enfant, elle luy osta la vie ; mais la pauure mal-heureuse ne conserua pas la sienne par cette mort, elle fut reconnuë et prisé par ces Hiroquois, qui la garotterent pour estre la pasture des flammes dans leur bourgade : mais redoutant les feux de la terre et ne connoissant pas ceux de l'enfer, elle s'y precipita par vne mort volontaire et comme enragée.

Pendant que les ennemis poursuiuoient celle-cy, l'autre se cacha si dextrement qu'elle éuita leur prise ; et poursuiuant son chemin toute seule, enfin elle arriua au pays des Chrestiens, où elle raconta toutes ses auentures ; et apres auoir esté soigneusement instruite en la Foy de Iesus-Christ, elle fut baptisée en son nom, bien ioyeuse d'auoir trouué la veritable liberté des enfans de Dieu par des dangers capables d'épouuanter des Geans.

On baptisa à mesme temps vne femme dont la conuersion ne semble pas moins miraculeuse, quoy qu'elle soit moins étrange en apparence. C'estoit vn esprit altier, vne humeur dédaigneuse et arrogante, la superbe estoit le caractere qui la distinguoit des autres femmes, et vous eussiez dit que ce mal estoit hereditaire en sa famille, tant ceux qui la touchoient en estoient empestez. Sa sœur aisnée, estant prise des Hiroquois, ayma mieux se tuer soy-mesme et vn enfant qu'elle portoit auec elle, que d'estre leur seruante ou leur esclaue. Il arriua certain iour, qu'vn Pere de nostre compagnie luy parlant, déplora auec des paroles tendres, mais efficaces, le mal-heur et la punition de sa sœur, qui auoit si souuent méprisé le Baptesme : la crainte de tomber dans le mesme chastiment s'empara si fortement de cette ame, qu'elle se fit instruire, et poursuiuit son Baptesme si ardemment, qu'elle l'obtint auec vne si grande benediction, qu'il n'y a rien de plus souple, de plus obeyssant et de plus humble que cette femme. Les épreuues l'ont renduë plus constante en la Foy : elle a perdu son mary, braue Capitaine et bon chasseur, elle n'a plus qu'vn fils pour tout support, et ce fils est tousiours malade ; ce delaissement des creatures l'attache plus fortement au Createur.

Ie ne sçay si ie dois marcher plus auant dans les bons sentimens des Sauuages, le rapport qu'ils ont les vns auec les autres peuuent donner du dégoust à vn entendement qui fuit de cent lieuës tout ce qui paroist approcher des redites, mais aussi faut-il aduoüer que plusieurs personnes nous coniurent de

ne point obmettre ce qui peut enflammer la volonté.

Quand ie pense à la vie que i'ay menée deuant que d'estre baptisé, disoit vn bon Neophyte, ie suis si confus que ie voudrois me pouuoir dérober des yeux de Dieu, et des hommes et de moy-mesme ; et si pour expier mes offenses on me disoit qu'il se faut ietter dans les mains des Hiroquois, il me semble que i'obeyrois promptement.

Vn autre, s'estonnoit que Dieu eust tant de bonté, d'auoir amené des predicateurs d'vn pays si esloigné pour le conuertir : Si moy qui ne suis qu'vn pauure homme, disoit-il, ressens tant de douleur de voir les desordres de quelques-vns de mes gens qui ne sont pas encore Chrestiens, en sorte que i'ay de la peine de les souffrir, comment est-ce que Dieu m'a souffert tant d'années ? mais qui l'a porté, nonobstant nos maladies, à me faire son enfant ? il faut bien que le cœur de Dieu soit vn cœur de Pere.

Vn autre, instruit du S. Esprit, car les hommes ne luy auoient point appris cette leçon, disoit, qu'il ne falloit pas benir Dieu et le remercier seulement pour les graces qu'il nous a faites : Il le faut benir aussi pour ceux qui ne le louënt pas ; il luy faut rendre des actions de graces pour les biens qu'il fait à ceux qui ne le connoissent pas ; il le faut adorer pour les enfans qui n'ont point encore d'esprit ny de iugement. Si quelque homme fait vn present à mes enfans, ie le remercie pour eux ; et pourquoy donc ne benirois-ie pas celuy qui leur a donné la vie et qui leur conserue auec tant de bonté ? ie le remercie mesme pour les autres enfans, afin que si leurs parens s'en oublioient, Dieu reçoiue honneur et loüange des biens qu'il depart à ses creatures.

Vn Capitaine, homme de consideration, demandoit d'estre instruit et d'estre baptisé ; le Pere à qui il s'adressa le voulant éprouuer, l'écouta assez froidement, et luy dit : Viens-moy trouuer tous les iours, et si ie ne suis pas à la maison, retourne vne autre fois. Il venoit en certain temps iusques à cinq ou six fois pour vn iour. Il n'y a rien qui éloigne tant de Dieu et qui soit plus opposé à la verité que le faste et que l'orgueil ; l'humiliation est la pierre de touche de la Foy et des vertus solides : le Pere instruisoit ce Capitaine, comme s'il eust instruit vn enfant. Enfin cét homme connut bien qu'on vouloit découurir s'il auoit vne bonne et forte volonté d'embrasser vne Loy qui fait profession de la Croix, de la pauureté et de l'humilité. Il apporte aux pieds du Pere ses richesses qui consistoient en quelques colliers de porcelaine, et luy dit : Mon pere, donne tout cela aux pauures, et sçache que i'ayme la Foy plus que tous les biens de la terre. Et en suitte découurant ses épaules : Fais-moy fustiger bien serré pour mes offenses, et tu sçauras que ie ne crains point les souffrances, ny la confusion. Sa constance et vn danger de mort où il se rencontra, luy firent donner le Baptesme. Si-tost qu'il fut Chrestien, il s'écria deuant ses gens : Sçachez que c'est du fond de mon cœur que i'ay embrassé la priere ; si vous me voyez iamais reculer, ie vous donne toute liberté de vous rire et de vous mocquer de mon inconstance.

Vn chasseur, ayant eu quelque instruction, se mit à genoux pour remercier Dieu apres auoir tué vn grand Cerf ; son camarade se mit à rire : I'ay, fit-il, appris cela des Chrestiens. L'autre s'en gausse et le pousse du pied pour le faire leuer, disant qu'il auoit bien vescu iusques alors sans ces badineries, et que son bon-heur ne dépendoit pas de nos ceremonies : à quelque temps de là, ce fanfaron s'estant embarqué dans vn canot, fit naufrage, et s'en reuint tout delabré et à demy mort ; nostre chasseur luy dit : Si tu eusses prié le Dieu des Chrestiens, peut-estre t'auroit-il preserué de ce mal-heur. Ce miserable s'en gaussa derechef ; mais s'estant mis sur l'eau vne autre fois, son petit bateau d'écorce renuersa dedans par vn beau temps ; on eut peine de retirer son corps des portes de la mort, Dieu veuille que son ame en reçoiue la vie. Quoy qu'il en soit, nostre chasseur, touché de ce chastiment, nous vint trouuer et

nous dire, qu'vn nommé Atcheens, Capitaine de la nation d'Yroquet, l'auoit enchargé de se faire baptiser. Ne fais pas comme moy, luy disoit-il, i'ay negligé le Baptesme pendant la vie, ie le souhaite à la mort et ie ne le puis auoir: ah! que i'ay de regret de mourir dans vn lieu éloigné des François: mon cœur est triste, ie suis priué de l'vnique bien qui me pourroit consoler; sois sage, mon cher amy, n'attends pas à la mort à te conuertir. Pour conclusion, ce bon chasseur fut mis au nombre des Catechumenes.

Disons deux mots des Atticamegues, et finissons ce Chapitre. Ces peuples delegueront vn vray Israëlite d'entr'eux, pour nous venir voir, et pour emmener en leur pays le Pere qui a vn soin particulier de cette Mission. Ce pauure Pere n'y pût aller, pource qu'il n'y auoit pour lors que deux de nos Peres aux Trois Riuieres pour le secours des François et des Sauuages. Ie ne sçay lequel des deux fut plus triste, ou ce bon Israëlite, nommé Antoine, aagé d'enuiron 55. ans, ou le Pere, à qui les larmes venoient aux yeux, entendant les amoureux reproches que luy faisoit ce fidele Messager. Que diront ceux qui te souhaitent auec impatience, et qui ont vn si grand desir de se confesser? que feront mes enfans qui n'ont pas encore receu le Baptesme? ma femme qui n'a pû descendre iusques icy ne me verra pas de bon œil, si ie retourne sans t'embarquer? faut-il donc que nous soyons separez apres nostre mort? que les vns soient bien-heureux et les autres malheureux; si i'eusse pû apporter toute ma famille sur mes espaules, ie l'aurois fait, mais les chemins sont espouuantables. Si les autres qui ne peuuent surmonter ces difficultez, viennent à mourir sans Baptesme, à qui en sera la faute? Pour conclusion le Pere ordonna que l'vn des plus sages d'entr'eux confereroit le saint Baptesme à ceux qu'on verroit en danger de mort, et qu'on porteroit les autres à former souuent des actes d'vn pur amour et d'vne contrition parfaite, pour suppléer au defaut du Sacrement de Penitence. Il est vray que ces bonnes gens menent vne vie si innocente que le Pere se consoloit dans l'impuissance de les aller secourir.

Il a sçeu depuis, que la femme d'vn Capitaine estoit morte sans confession. Iamais, dit-il, on n'a veu femme plus zelée pour la Foy, elle a conuerty son mary, son gendre, et toute sa famille, et quantité d'autres personnes. Elle demandoit tous les iours à Dieu la grace de ne point mourir qu'apres auoir receu tous ses Sacremens. Il ne luy a pas accordé cette faueur, mais il luy auoit donné vne si grande innocence et vne telle crainte et horreur du peché, qu'elle ne manquoit iamais de s'éueiller tous les Samedis sur la minuit; et alors se mettant à genoux, elle examinoit sa conscience, puis s'adressant à nostre Seigneur, elle luy confessoit tous ses pechez comme elle auroit fait deuant vn Prestre, recitant en suite quelques prieres, comme si ce veritable Pontife luy eût donné pour penitence. Dieu est bon, et sa bonté se répand iusques dans le fond de la Barbarie.

Le Pere adiouste que quelques Sauuages instruits dedans ces vastes forests, sans iamais auoir veu aucuns Europeans, sont venus demander le Baptesme, recitans brauement les prieres qu'ils auoient apprises de la bouche des Chrestiens qui habitent ces grands bois. Il me semble que nous pouuons dire des graces de Dieu ce qu'on dit du Soleil: *Nec est qui se abscondat à calore eius*, il n'y a personne qui ne ressente quelques effets de cette chaleur diuine.

CHAPITRE XII.

De la Mission de saincte Croix à Tadoussac.

Le Pere qui cultiua l'an passé cette Mission, dit dans ses Memoires, que ce qu'il en a remarqué de plus considerable, se rapporte au zele ardent que les Sauuages Chrestiens et leurs Capitaines

ont fait paroistre pour l'amplification du Royaume de Iesus-Christ, et pour écarter le vice de leur nouuelle Eglise.

En voicy quelques exemples. Ce bon Pere les estans venu visiter apres Pasques, ils le prierent de leur faire adorer la sainte Croix, comme les Chrestiens de S. Ioseph l'auoient adorée la semaine sainte. Il ne faut pas, disoient-ils, que pour auoir esté priuez de Prêtres en ce saint Temps, nous soyons encore priuez du souuenir de la mort de nostre Redempteur. Ils se disposerent à cette grace huict iours durant, se confessans deux fois selon leur coustume qûand ils passent quelques mois sans pouuoir approcher de ce Sacrement; ils firent vn ieusne public et vniuersel, et vn iour de Vendredy ils rendirent leurs deuoirs à Iesus-Christ mourant, auec tant de sentimens de pieté et de deuotion, que les François qui assisterent à cette sainte ceremonie ne pouuoient assez admirer la ferueur de ces bons Neophytes.

Quelques-vns touchez de regret d'auoir offensé Dieu, pour s'estre laissé autresfois surprendre des boissons, que les François leur portent, protesterent tout haut et tout publiquement, qu'ils estoient indignes de s'approcher de l'image de Iesus-Christ, demandant qu'il leur fût seulement permis de baiser le paué de l'Eglise.

Quelques petits enfans s'estans apperceus qu'on emportoit la sainte Croix deuant que leurs parens leur eussent fait baiser, demanderent par leurs larmes et par leurs cris, et par leurs begayemens, qu'on la remist, afin qu'ils la pûssent adorer aussi bien que les autres.

Il semble, dit le Pere, que nostre Seigneur laissa découler quelque petite goutte de son Sang dans les cœurs de ces bonnes gens; car au sortir de là les Capitaines et les principaux Chrestiens, enflammez contre le vice qui regne dauantage à Tadoussac à la venuë des vaisseaux, causé par le vin et par l'eau de vie qu'on leur vend, protesterent hautement, que ceux qui auoient approché leur bouche des playes de Iesus-Christ en son image, seroient rudement chastiez si doresnauant ils la profanoient par l'yurognerie.

En suite de cette publication, ceux qui auoient des barils pleins de ces boissons, cachez dedans la terre, les apportoient au Pere, luy disans que tandis qu'il tiendroit leur Demon familier en prison, il ne leur pourroit nuire.

Ils ordonnerent encore, que personne ne traitast ou n'achetast de ces boissons que par l'ordre du Pere donné par écrit, et que si quelqu'vn y contreuenoit, qu'il seroit censé pour yurogne et puny comme tel.

En troisiéme lieu, ils supplierent treshumblement Monsieur le Gouuerneur qu'il fist dresser vne prison à Tadoussac, et qu'il fist punir et chastier ceux qui seroient entachez de ce crime.

En quatriéme lieu, vn Capitaine assez sujet à cette maladie, protesta par vn cry public, que si iamais on le voyoit estourdy de boisson, il vouloit le premier subir toute la rigueur des loix, et que pour la mauuaise edification qu'il auoit autrefois donnée, il se feroit punir et fustiger publiquement si quelqu'vn de ses gens tomboit dans cette faute, voulant venger en sa propre personne les pechez de ceux qui estoient sous sa charge.

Quelque temps apres, vn ieune homme parut à demy yure, ce Capitaine voulut tenir sa parole. Il se trouue dans vne assemblée où estoient la pluspart de ses gens, et leur tint ce discours : Si vous auez de l'amour pour moy, faites-le maintenant paroistre, tirez vengeance de mon corps pour le peché d'vn tel ; si quelqu'vn de vous m'espargne, ie le tiendray pour vn lasche et pour vn poltron, et pour vne personne peu affectionnée à la Foy et à la priere. Là-dessus il descouure ses espaules, commandant aux petits et aux grands de le fustiger ; la pluspart prenans ses paroles au pied de la lettre, obeyrent fortement de la main aussi bien que du cœur. Les François qui se trouuerent à ce spectacle, voyans qu'on le frappoit tout de bon, furent attendris, et quelques-vns iusques aux larmes, admirans la constance et la ioye qu'il faisoit paroistre dans le

sacrifice qu'il offroit à Dieu pour le peché de son peuple.

Celuy qui auoit commis l'offense, voyant ce beau jeu, fut bien estonné, il s'auance et parle en ces termes à son Capitaine qui estoit son parent : Mon cousin, nous n'auons qu'vn mesme corps, estans paistris d'vn mesme sang ; tu as porté la moitié du chastiment deub à mon offense, il faut que le sacrifice s'acheue sur mon corps, l'innocent a souffert, venons au coupable. Et là-dessus il se presente à ceux qui estoient desia tous disposez de luy faire la charité qu'il attendoit de leurs mains, aymant mieux souffrir en cette vie que de porter son crime en l'autre monde.

L'vn des deux Capitaines de cette Reduction, apprenant que son frere estoit sur le point de faire diuorce auec sa femme, l'aborde auec ces paroles : Ie ne sçay si ie te dois appeller mon frere, si tu quittes ta femme, tu quitteras la Foy, et en suite tu cesseras d'estre mon parent et mon allié, ou plustost tu te declareras mon ennemy : auise à ce que tu feras, si tu sors de l'Eglise il faut sortir de Tadoussac et iamais n'y paroistre, autrement ie te feray dégrader ou abandonner dans quelque Isle deserte, d'où iamais tu ne pourras sortir. Ce pauure homme estonné d'vn tel discours, confessa ingenuëment, que son cœur vouloit estre méchant : il coniure les Chrestiens de prier Dieu qu'il luy pardonne son offense, il demande qu'on le punisse rigoureusement, et que c'est l'vnique misericorde qu'il attend de ceux qui croyent en Dieu, auec lesquels il n'osoit se trouuer dans leurs saintes assemblées, s'en iugeant tres-indigne.

Les Chrestiens auec leurs Chefs, iadis si ialoux de leur pays et de leur port de Tadoussac, qu'ils en refusoient la connoissance aux autres Nations, voyans que les Peres ne pouuoient pas les aller trouuer dans le fond de leurs grands bois, les ont inuités de venir demeurer aupres d'eux pour apprendre le chemin du Ciel, apportant pour raison, qu'estans amis en cette vie, il ne falloit pas estre diuisez en l'autre. Les 8papinachi8ek ont desia receu la Foy. Les 8mami8ek qui habitent les terres voisines de l'Isle d'Anticosti, ont commencé cette année de paroistre à Tadoussac, et de prester l'oreille à la doctrine de Iesus-Christ. Ces bons Capitaines leur ont fait des presens pour les attirer aupres d'eux, afin de leur donner enuie d'embrasser leur creance.

Ce n'est pas tout. Ces peuples, qui cachoient iadis aux François les chemins des Nations où ils vont trafiquer, ne voulans pas mesme que nous en abordassions, nous pressent maintenant qu'ils sont Chrestiens, de les suiure dans ces vastes forests pour baptiser et pour confesser les Nations qui ne peuuent approcher de leur pays. Ils ont mené le Pere Gabriel Druillettes dans ces contrées par vn chemin nouueau, mais tres-affreux, afin qu'il visitast et qu'il consolast ceux qui ne le pouuoient venir trouuer à Tadoussac. Ie vy, dit le Pere, tant de ferueur dans ces bons Neophytes à mon premier abord, que les fatigues d'vn voyage espouuantable et qui fait peur aux Sauuages mesmes, me semblerent bien douces.

Si tost que nostre canot parut à leurs yeux, ils accoururent vers les riues d'vn grand lac sur lequel nous voguions, et m'ayant reconnu, la ioye se respandit sur leur visage ; ils se iettent à genoux, les petits enfans m'enuironnent et me caressent de tous costez, les malades s'écrient qu'ils ne craignent plus la mort, puis qu'ils ont moyen de se confesser, les principaux deleguent quelques canots pour aduertir les Sauuages voisins de ma venuë. On me dresse cependant vne petite Chapelle, qui fut bien-tost bastie.

Le Dogique, c'est à dire celuy qui fait les prieres publiques parmy ces bonnes gens, et qui les instruit en l'absence des Peres, fit rendre des actions de graces à nostre Seigneur pour nostre arriuée, il fit entonner des Cantiques aux petits et aux grands, mais auec tant de pieté et de deuotion, que ie ne pûs iamais parler que par les yeux, tant mon cœur estoit remply de consolation.

Ce bon Dogique ne manquoit pas, tous les iours, de visiter les malades, de prier

pour eux, en sorte que quelques Payens touchez de cét exemple, demandoient le Baptesme, et quelques-vns disoient tout haut que ses prieres les auoient gueris de leurs maladies.

Il rendit vn compte tres-exact au Pere de tout ce qui s'estoit passé pendant l'Hyuer touchant le Christianisme ; il demandoit des conseils pour soy et pour cette petite Eglise, auec autant d'humilité, de soumission et de prudence, qu'on en sçauroit souhaiter au milieu de nostre Europe.

Vn vieillard aagé d'enuiron quatre-vingts ans, fort aheurté à ses superstitions, voyant la bonne vie des Chrestiens, et prestant l'oreille aux paroles du Pere, le pria de l'instruire, protestant qu'il abandonneroit ses anciennes coustumes pour embrasser les nostres. Il venoit deux fois le iour en la Chapelle pour apprendre, comme vn enfant, les elemens de nostre doctrine, et comme sa memoire estoit fort desseichée, on le voyoit souuent se pourmener en des lieux écartez, repetant les prieres qu'on luy auoit enseignées, pour les inculquer plus auant dans le fond de son cœur.

Tous les Catechumenes poursuiuirent ardemment leur Baptesme ; vn entre autres desia aagé, voyant que le Pere luy refusoit cette grace, le remettant pour l'esprouuer iusques au Printemps de l'année suiuante, entra dedans l'Eglise, harangua fortement en la presence de tous les Chrestiens, protestant que s'il mouroit deuant ce temps-là, il accuseroit le Pere deuant la Iustice de Dieu de sa perte et de sa damnation.

Le Demon enragé de voir qu'on luy arrache des mains vne proye dont il ioüit depuis tant de siecles, a taſché de troubler ces bons Neophytes par l'imposture d'vn ieune homme, que ses parens protestent auoir enseuely et enterré, et le iour suiuant de ses funerailles il parut, disent-ils, sur le soir tout plein de vie, asseurant qu'vn certain qu'il ne connoissoit pas l'auoit tiré du sepulchre, et luy auoit enseigné la façon d'honorer Dieu ; il condamne les prieres et les deuotions des Chrestiens, auec tant d'attache à son iugement, qu'encore qu'il auoüe que le Demon soit mauuais, et qu'il faille croire en Iesus-Christ, il le veut neantmoins seruir à sa mode, traisnant deux et trois femmes apres soy. Il a fait solliciter quelques ieunes Chrestiens par sa sœur, à qui il a fait croire qu'elle pouuoit sans crime leur accorder ce qu'ils souhaiteroient d'elle, pourueu qu'ils renonçassent à la Foy et aux prieres qu'on leur a enseignées dans Tadoussac ; mais les Anges sont plus puissans que les Demons, ces bons Neophytes ont conserué la pureté de leurs corps par la pureté de leur creance.

Enfin le Pere estant sur son depart, vn bon Sauuage l'inuita au festin, luy rendant mille graces et luy donnant mille benedictions, de la peine qu'il auoit prise de les venir visiter auec tant de trauaux, l'asseurant qu'aussi-tost que l'Hyuer seroit passé, il meneroit la plus-part de ses gens à Tadoussac, pour y estre instruits plus à loisir, le priant de nommer en chaque cabane quelque bon Neophyte des plus sages et des mieux instruits, pour tenir sa place en son absence, et pour luy rendre compte en son temps des actions et des deportemens de ces nouueaux enfans de Dieu, qui en verité composent vne petite Eglise fort innocente.

Vn braue et genereux Catechumene voulut accompagner le Pere, mais il le fit passer par son pays, où ayant fait assembler ses compatriotes, il demanda le Baptesme d'vne façon bien agreable et pleine de ferueur. Mon Pere, luy dit-il, i'ay autresfois manié nos tambours et ie me suis meslé de souffler et de chanter nos malades ; ie renonce en la presence de mes gens à toutes ces superstitions, ie desire d'estre baptisé deuant eux, afin qu'estans tesmoins de la Foy que ie professe, ils soient mes accusateurs si ie n'obey à tout ce que la Loy de Iesus-Christ me commande ; ie les inuite et les coniure de me reprocher en ta presence tout ce que ie commettray contre la profession du Christianisme. Ie desire qu'ils me veillent et qu'ils examinent mes actions pour t'en faire vn fidele rapport, me soumettant

au chastiment que tu me voudras imposer, si ie contreuiens aux loix de mon Baptesme : ne fais donc point de difficulté de m'accorder cette grace, qui doit non seulement profiter à mon ame, mais qui doit encore donner lumiere à la nation des 8tak8ami8ek, qui sont distans de ce lieu de dix iournées. Mon frere, iadis Capitaine de Tadoussac, m'ayant instruit des veritez dont tu nous as parlé, i'en ay fait le recit à ces peuples qui sont mes alliez ; ie les ay espouuantez par les peines d'Enfer, ie les ay consolés par les delices dont iouyssent les Chrestiens au Ciel, ie les ay fait prier Dieu, ils m'ont tesmoigné vn grand desir d'estre instruits : baptisemoy donc, mon Pere, nous les irons voir l'Esté prochain tous deux ensemble. Il ne falloit pas éconduire vn si bon cœur.

CHAPITRE XIII.

De la venuë d'vn Hiroquois en France, et de sa mort.

Il semble bien à propos de dire deux mots de la vie de cét Hiroquois, deuant que nous parlions de sa mort. L'an 1645. vne troupe d'Hiroquois venant en guerre sur le grand fleuue de Saint Laurens, fut apperceuë par vne petite escoüade de nos Sauuages, qui s'en alloient à la chasse de leurs ennemis. Le Capitaine de nos Algonquins, nommé Simon Pieskaret, ayant descouuert le premier ces Auenturiers Hiroquois, leur dressa vne embuscade si à propos, qu'il les deffit. L'Hiroquois dont nous parlons et vn sien camarade furent faits prisonniers en ce combat. Pieskaret les amena tous deux viuans, sans les auoir outragez, contre leur coustume, et les presenta à Monsieur le Cheualier de Montmagny, Gouuerneur pour lors de tout le pays. Comme les Hurons luy auoient desia donné vn prisonnier de la mesme nation, il voulut sonder si par le moyen de ces prisonniers, les Hiroquois seroient capables d'vn bon traité de paix, afin de reünir tous ces peuples qui se déchirent et qui se deuorent d'vne estrange façon. Le succez parut fort heureux, l'vn des trois prisonniers fut renuoyé en son pays auec des paroles, ou plustost auec des presens, qui inuitoient cette nation à la paix. Ils enuoyerent deux Ambassadeurs sur ce suiet dés la mesme année, et la suiuante 1646. la paix fut entierement concluë, et nos prisonniers renuoyez libres en leur pays. Celuy dont il s'agit, homme d'esprit, et puissant de corps, ayant veu les presens que Monsieur le Gouuerneur auoit faits pour sa deliurance, remporta auec soy vn amour et vn desir de reconnoissance enuers les François, disant qu'il leur estoit redeuable de sa vie, comme il est veritable. Car si Monsieur le Cheualier de Montmagny ne se fust entremis dans cét affaire, les Algonquins l'auroient bruslé et mis en pieces.

La mesme année 1646. qui vit la naissance de la paix, en vit aussi la mort. Le Pere Isaac Iogues, estant allé au pays de ces Barbares auec vn ieune François, y fut tué au mois d'Octobre : nostre Hiroquois, voyant qu'on le vouloit mettre à mort, s'y opposa ; il n'y gagna rien qu'vn coup de hache qu'il receut sur le bras, l'ayant presenté deuant le Pere pour le mettre à couuert. Ce coup receu par charité, fut peut-estre le coup de sa predestination ; car il est bien croyable, que ce bon Pere estant au Ciel, a obtenu de nostre Seigneur le salut de son ame, en reconnoissance du salut qu'il auoit voulu conseruer à son corps. La mort du Pere Iogues et la rupture de la paix fut cachée aux François et aux Algonquins tout l'Hyuer, mais au Printemps de l'année suiuante 1647. la perfidie des Hiroquois éclata par le meurtre de quantité de nos Chrestiens surpris par ces traistres.

Nostre Hiroquois ne fut point de la partie, il ne vint point en guerre auec ses compatriotes, ne se pouuant resoudre de combattre ceux qui luy auoient donné la vie ; mais enfin estant venu l'an 1648. assez proche de l'habitation des François

nommée les Trois Riuieres, pour chasser aux Castors, et ayant apperceu vne chalouppe conduite par des François, il se presenta sur le bord du grand fleuue, il crie, il appelle, il fait signe qu'on le vienne querir. Les François, le voyant seul, l'abordent et le reçoiuent dans leur vaisseau ; vn Huron pris en guerre et deuenu Hiroquois parmy eux, sortant du bois, et voyant qu'on emmenoit son camarade, fait signe qu'il le veut suiure, on l'embarque auec l'Hiroquois, et on les mene tous deux au Capitaine des Trois Riuieres. Ils auoient trois autres compagnons qui parurent quelque temps apres ; on tascha bien de les surprendre, mais la deffiance les fit éuader, excepté le plus foible qui ayant esté attrapé par vn Algonquin, fut mis à mort sur la place.

Le Huron deuenu Hiroquois, interrogé par nos Truchemens, dit tout librement, qu'il auoit dessein, sa chasse aux Castors estant faite, de chasser aux Algonquins, et qu'il en auroit pris ou tué quelqu'vn s'il en eust rencontré à son auantage. Pour nostre Hiroquois, il protesta que depuis le moment que les François luy auoient donné la vie, il auoit tousiours porté dans son corps vn cœur François, qu'il s'estoit opposé à ceux qui auoient tué le Pere Iogues, qu'il auoit receu au bras le premier coup qui fut déchargé sur ce bon Pere, il monstroit la marque. I'ay tousiours eu la pensée, disoit-il, de vous donner auis de la trahyson de mes compatriotes ; ie ne l'ay pû faire qu'à present que ie me suis ietté entre vos bras. Sa iustification ne fut pas receuë, la fourbe des meschans rend les innocens coupables, on luy met les fers aux pieds comme à vn traistre.

Quelque temps apres, deux canots remplis d'Hiroquois furent découuerts en pleine nuict sur la grande riuiere : la sentinelle en ayant donné auis au Caporal, on fit monter nostre Hiroquois sur vn bastion ; il crie à pleine teste, ses gens luy répondent, ils parlent ensemble en langue Hiroquoise ; et pour conclusion, on enuoye vne chalouppe vers ces deux canots qui amena au fort vn autre Hiroquois : en voilà deux entre les mains des François, qui donnerent le nom de Berger au premier venu pour le distinguer des autres ; il fut le lendemain enuoyé vers vne troupe de ses Gens qui estoient en armes au delà du grand fleuue, d'où il reuint accompagné de deux autres, ausquels on mit les fers aux pieds aussi bien qu'à leurs camarades. Il est vray qu'on deliura le Berger de ses entraues, pource qu'on ne creut pas qu'ayant amené les autres, il osast éuader sans eux. Quelques iours apres, d'autres bandes d'Hiroquois paroissant à tous momens, il fit si bien que deux de ses compatriotes se vindrent encore ietter dedans les fers : ce procedé donnoit de l'estonnement, quelques-vns l'attribuoient à l'amour qu'il portoit aux François, d'autres le prenoient pour vne trahyson secrette qu'il pretendoit faire reüssir en son temps ; quoy qu'il en soit, ces oyseaux s'ennuyans d'estre si long-temps en cage, trouuerent le moyen de s'enuoler nonobstant leurs fers et leurs gardes ; le seul Berger dont nous parlons resta parmy les François, les autres s'estans sauuez assez adroitement.

On fut bien en peine de ce qu'on feroit du pauure homme : les vns le vouloient faire mourir comme vn traître ; d'autres disoient que s'estant rendu à nous de bonne foy, on ne pouuoit pas le condamner à mort sur de simples soupçons de trahyson ; enfin on iugea qu'il estoit à propos de l'enuoyer en France, de peur que s'il venoit à se sauuer, il n'emportast auec soy vne trop grande connoissance du pays, et de l'estat des François et des Algonquins. On le mit donc entre les mains d'vn Pere de nostre Compagnie qui repassoit pour les affaires de ces nouuelles Eglises.

Ils s'embarquerent à Kebec le dernier d'Octobre de l'an passé 1649. ils entrerent dans le port du Havre de Grace le 7. Decembre. Le Pere pendant cette trauersée appelloit ce pauure Hiroquois de temps en temps, luy faisant reciter ses prieres qu'il sçauoit tres-bien, ayant esté instruit pendant son seiour parmy les François. Il auoit souuent demandé

le Baptesme, mais l'incertitude du futur l'auoit empesché de receuoir vn si grand bien, veu mesme qu'on luy vouloit donner vne plus grande instruction et vne plus grande connoissance de nos mysteres, et tirer de luy vne preuue plus asseurée de sa bonne volonté.

Comme on l'enuoya de l'habitation des Trois Riuieres au port de Kebec, où il se deuoit embarquer, il luy arriua vne chose tres-remarquable. Les soldats et les matelots qui estoient dans la barque, ayant peur qu'il ne sautast dans l'eau pendant la nuict, pour se sauuer à la nage, et puis à la course dans les bois, le lierent le soir fort estroitement, et le lendemain matin on le trouuoit libre et tout delié ; on le serra dauantage et on redoubla ses liens les autres nuicts, en sorte qu'on ne croyoit pas qu'il se pust en aucune façon dégager ; on le trouua neantmoins encore tout libre et delié le lendemain matin : cela fit croire à ceux qui estoient dans la barque, et qui ne l'entendoient pas qu'il estoit sorcier. Or moy qui escris cecy, ayant appris ce qui s'estoit passé, ie priay vn ieune homme, grand amy de cét Hiroquois, de l'aller voir, et de luy demander confidemment de quelle industrie il se seruoit pour se degager des liens dont il estoit si estroitement et si soigneusement garotté : l'Hiroquois luy répondit auec vne grande douceur et auec vne presence d'esprit fort tranquille, que se voyant si mal traité des François, desquels il auoit appris quelque connoissance de celuy qui a tout fait, il luy addressoit ces paroles dans les peines et dans les douleurs que luy causoient ses liens : Toy qui as tout fait, tu sçais bien que c'est à tort que les François me traitent si rudement, me prenant pour vn traistre, ie ne le suis pas, tu le sçais bien, aye pitié de moy. Ayant fait cette priere, mes liens, disoit-il, tomboient d'eux-mesmes sans que i'y apportasse aucune industrie. Dieu est assez bon pour faire vn miracle pour sauuer vne ame ; quoy qu'il en soit, les soldats François, vn chirurgien qui estoit dans la barque, et les matelots employerent leurs liens, leurs ligatures et leur esprit à garotter cét homme, et on le trouua tousiours delié sans que les cordes fussent en aucune façon endommagées ; mais poursuiuons nostre chemin.

Ce pauure Barbare estant arriué au Havre de Grace, et voyant d'vn costé tout le port si remply de nauires qu'ils se touchoient l'vn l'autre, et de l'autre tant de maisons rassemblées en vn mesme lieu, et conferant dans son esprit ces grands vaisseaux auec leurs petits canots d'écorces, et ces maisons auec leurs cabanes, il demeura deux heures sans parler, tant il fut saisi d'étonnement.

Au sortir du Havre, le Pere le conduisit à Dieppe. Il luy auoit donné des souliers à la Françoise ; mais comme ceux dont on se sert en son pays sont souples comme des chaussons de tricot ou de gros gands de Cerf, il ne pouuoit s'accommoder à nostre chaussure : il quitte ses bas et ses souliers, et encore que le temps fust froid et humide, et les chemins tout rompus, car c'estoit enuiron le 6. Decembre, il marchoit nuds pieds et nuë teste, aussi lestement qu'au milieu d'vn Printemps ou d'vn Esté.

Vn rencontre en ce chemin accreut son premier estonnement : il sortit du Havre vn iour de marché, et passa par diuers lieux és iours de Festes, les chemins estoient tous couuerts de monde : Comment, disoit-il, les François sont par tout ; la campagne en est pleine aussi bien que les villes ! Cela luy faisoit croire ce que quelques-vns disent par fois en riant aux Sauuages, qu'il y a autant d'hommes en France que d'arbres dans leurs grandes forets.

Les chemins estans fort glissans, ce pauure Hiroquois se fit entorse au pied, et se foula le nerf, en sorte qu'estant arriué à Dieppe, le Pere le logea à l'Hospital pour le faire panser. Les Religieuses qui gouuernent cette maison auec vne netteté et vne charité rauissante, le receurent et le firent panser soigneusement ; mais comme le mal estoit assez fascheux, le Pere voulant tirer droit à Paris, luy dit qu'il demeurast en repos en cette maison, où il

estoit aymé, et qu'il le feroit venir quand il seroit guery, dans la ville où demeuroit ordinairement le grand Capitaine des François. Ce Sauuage, voyant le depart du Pere, qui estoit sa seule et vnique connoissance, le voulut suiure, disant que son pied ne luy faisoit plus de douleur. Il se met donc en chemin, mais il n'auoit pas fait vn quart de lieuë que son pied et sa iambe s'enflerent, en sorte qu'il auoüa qu'il ne pouuoit marcher. Retourne, luy dit le Pere, en la maison d'où tu es party, tu seras receu auec charité, et ie feray en sorte qu'on te fasse venir au lieu où ie m'en vay quand tu pourras marcher. Ce bon homme, craignant de prendre vne maison pour l'autre, et voyant de loin vn François qui tiroit vers la ville, pria le Pere de luy dire qu'il prist la peine de le conduire à l'Hospital : Car pour moy, disoit-il, ie suis sourd et muet en France, i'ay laissé ma langue et mes oreilles en mon pays. Le Pere le mit entre les mains de ce François qui le rendit en la maison de misericorde, où il fut pansé et secouru iusques à son entiere guerison.

Il demeura plus d'vn mois dans cét Hospital, où il donna vne telle édification aux bonnes Religieuses qui le gouuernent, qu'elles en escriuirent en ces termes : Mon Reuerend Pere, voicy sincerement ce que nous auons remarqué dans les deportemens du Sauuage Hiroquois que vous nous auez laissé, et que nous vous auons renuoyé.

Il nous a donné des marques d'vne grande pieté, comme il n'estoit que catechumene, il n'entendoit la Messe que iusques à l'Euangile, mais en se retirant de la Chapelle il se mettoit à genoux en quelque petit coin, continuant ses prieres iusques à l'entier accomplissement du sacrifice, et cela tous les iours.

Il prioit souuent pendant le iour, mais il ne manquoit point tous les matins à son leuer de s'aller presenter à Dieu deuant l'autel, et d'y faire ses prieres ; il manioit si souuent son Chapelet que nous croyons qu'il le disoit plusieurs fois pendant le iour.

Lors qu'on portoit le Saint Sacrement aux malades de l'Hospital, vous le voyiez aussi-tost à genoux, mais dans vne posture si deuote, qu'il touchoit les cœurs de tous ceux qui l'enuisageoient.

Enfin si on le vouloit réiouyr, il luy falloit parler du Baptesme, au moindre signe qu'on luy en donnoit, son visage paroissoit guay, il portoit des marques d'vn esprit qui ne respiroit que ce bonheur.

Il nous respectoit, disent les meres, auec vne modestie qui ne ressentoit rien du Sauuage ; il estoit prompt à obeyr, tres-enclin à obliger et à secourir ceux qu'il voyoit desirer de luy quelque seruice. Le feu s'estant mis dans quelque maison voisine de l'Hospital, il fit paroistre son courage, sa force et son adresse ; se trouuant empesché dans des habits François, il se mit en calçon, et en vn moment grimpa sur les endroits les plus dangereux faisant plus luy seul que plusieurs ensemble.

Il prenoit son repas, non en Barbare, mais en homme temperant ; car encore qu'il fust grand et puissant, il mangeoit assez mediocrement, et receuoit ce qui luy estoit presenté auec vne si grande reconnoissance, qu'on l'eust pris pour vne personne éleuée dans la ciuilité Françoise.

Il se diuertissoit quelquefois auec les malades, ou auec les pauures de l'Hospital, mais tousiours auec vne si grande retenuë qu'il ne mécontentoit personne, et iamais on n'a apperceu en luy la moindre indecence, non pas mesme l'ombre d'aucune liberté indigne d'vn Chrestien, quoy qu'il ne le fust pas encore. Estant incommodé d'vn mal de gorge et d'estomach, on le fit voir au medecin qui ne iugea à propos d'y apporter aucun remede, veu que le mal se guerissoit petit à petit ; mais si-tost qu'il eut appris que le Reuerend Pere qui l'auoit amené en France, le demandoit à Paris, il ne parla plus de son mal, sa ioye fut si grande qu'il ne se mit guere en peine, ny de remedes, ny de medecin ; il prit congé de nous et de nos malades, nous laissant à tous vn regret de son depart, tant il estoit modeste et de bonne humeur.

Il arriua à Paris, enuiron le 20. Ianuier ; le Pere qui l'auoit conduit sur mer le receut auec ioye, et luy demanda s'il estoit bien guery. Ie ne sçay si la crainte d'estre vne autre fois separé de luy, n'altera point la sincerité qu'ont les Sauuages en leurs paroles, ou si la ioye de le voir ne luy déroboit point le sentiment de son mal ; quoy qu'il en soit, il témoigna qu'il estoit en tres-bonne santé, et cependant il auoit vne fievre qui luy a causé la mort, il demandoit incessamment à boire ; le Pere croyant qu'il estoit alteré pour la fatigue du chemin, luy en faisoit donner, recommandant qu'on ne luy donnast que de l'eau, mais les officiers des maisons où il le menoit le voulans caresser, luy donnoient du vin iettant de l'huyle dans vn brasier qui l'a consommé.

Il fut logé dans la maison des nouueaux conuertis par la faueur de madame la Marquise d'Ost, où il trouua la vie et la mort quasi tout ensemble : voicy ce qu'en ont remarqué ceux qui gouuernent cette maison de charité.

Le 22. Ianuier de cette année 1650. nous fut amené par les Peres Iesuistes vn Hiroquois aagé peut-estre d'enuiron 35. ans. Encore qu'il fût indisposé il ne laissa pas d'assister à tous les exercices de la maison, et notamment aux prieres, où on reconnut qu'il auoit esté instruit ; car dés la premiere fois qu'il entra dans la Chapelle il osta son chapeau et se mit à genoux, tirant vn chapelet de sa pochette, auec lequel il fit le signe de la Croix sur soy sans qu'on luy enseignast ; sa modestie exterieure donnoit vne grande marque des bons sentimens de son cœur. C'est vn grand mal de ne se pas entendre les vns les autres, on ne pouuoit pas luy demander ce qui luy faisoit mal ; enfin le quatriéme iour de son entrée dans la maison, on vit bien qu'il ne se pouuoit plus soustenir ; on le met au lict, on luy touche le poux, et on découure vne grosse fiévre qu'il auoit cachée iusques alors. Ceux qui le visitoient ne luy pouuans parler que par signes, formoient sur eux le signe de la Sainte Croix, éleuans par apres les mains au Ciel, pour luy donner suiet d'y porter son cœur ; il entendoit fort bien ce langage, faisant les mesmes choses auec tant d'affection qu'il sembloit soulagé de son mal.

Ce bon homme appelloit tousiours l'Ecclesiastique de la maison par le nom de Monsieur qu'il auoit appris conuersant auec les François ; si quelque autre se presentoit pour luy rendre quelque seruice, il détournoit sa face, repetant cette parole Monsieur, et quand le Prestre l'abordoit il ne pouuoit exprimer son desir, ny produire sa pensée. Chacun luy portoit compassion. On a iugé depuis et auec raison qu'il vouloit demander le Baptesme, mais comme on ne l'entendoit pas, il faisoit souuent venir le Prestre, croyant que le voyant si bas il le baptiseroit. Le Pere qui l'auoit amené l'alloit visiter de temps en temps, et l'asseuroit qu'il seroit baptisé, mais la crainte qu'il auoit de mourir sans ce bon-heur luy faisoit demander l'Ecclesiastique. Enfin le mal redoublant, ceux de la maison s'assemblerent à l'entour de son lict pour voir si on luy accorderoit cette faueur : quelques-vns asseuroient qu'il estoit temps, d'autres disoient que la force qu'il faisoit encore paroistre estoit vn indice qu'il n'estoit pas voisin de la mort ; on termina cette contestation par vn *Veni Creator*, pour demander lumiere au S. Esprit de ce qu'on deuoit faire : à peine eut-on acheué la priere, qu'il fut saisi d'vne conuulsion si violente, qu'on prit resolution de le baptiser tout sur l'heure ; on croyoit qu'il eust perdu le iugement, mais il fit bien paroistre le contraire ; car la violence du mal l'ayant ietté hors du lict, on reconnut qu'il s'efforçoit nonobstant sa foiblesse et nonobstant ses grandes souffrances de couurir sa nudité ; et quand il vit le Prestre reuestu d'vn Surplis et d'vne Estole auec l'eau en main, se doutant bien qu'on luy alloit donner l'accomplissement de ses desirs, il se tint en repos, arrestant la fureur de son mal ; on vit son visage tout remply de ioye. Le Pere qui en auoit soin auoit couché sur le papier quelques actes de contrition en langue Hiroquoise, afin qu'on luy suggerast de temps en

temps, notamment si on estoit contraint de le baptiser en son absence : on prononça ces paroles deuant luy pour l'exciter à demander pardon à Dieu, il les repetoit auec deuotion et auec sentiment, faisant d'autres prieres de luy-mesme qui rauissoient tous les assistans ; il s'efforçoit de leuer les mains au Ciel, il baisoit le Crucifix ; en vn mot on le baptisa sur les 8. heures du soir, et demie heure apres, son ame purifiée dans le Sang de l'Agneau s'enuola au Ciel, ce qui obligea ceux qui estoient presens de reciter, non pas vn *Libera*, mais le Psaume *Laudate Dominum omnes Gentes*, en action de graces d'vne faueur si signalée. Voila ce qu'en ont écrit, et ce qu'en ont rapporté de bouche ceux qui ont esté témoins oculaires du bon-heur d'vn Hiroquois, qui auoit peut-estre mangé sa part de plus de 50. hommes.

Ie croyois que ce Chapitre concluëroit la Relation de cette année, mais le Pere Hierosme Lalemant estant retourné de la Nouuelle France par le dernier vaisseau, et n'ayant pas rencontré à Paris nostre R. P. Prouincial, nous coucherons icy la lettre qu'il luy a enuoyée pour luy rendre compte des missions qu'il a si long-temps gouuernées en ce bout du monde.

Lettre du Pere Hierosme Lalemant, au R. P. Claude de Lingendes, Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France.

—

Mon Reverend Pere,

Pax Christi.

V. R. aura desia appris, par le retour des premiers vaisseaux, la suitte des desastres et du débris de la Mission Huronne, causée enfin par la furie des Hiroquois. La Relation qu'en enuoye le P. Paul Ragueneau, grossie de quelques Chapitres des Missions plus voisines de Kebec, fait voir le detail et le particulier de ces mal-heurs. Nos yeux et nos cœurs, voyans et sentans ces coups de la main de Dieu, n'ont que cette repartie : Il est le souuerain Seigneur de ses ouurages, et le Maistre de nos petits desseins conceus pour sa gloire, c'est à nous d'agréer ses ordres et de n'improuuer iamais ce qu'il fait.

Ie ne sçay comme il est venu en la pensée de nos Peres, qu'il estoit à propos que ie repassasse la mer pour contribuër au remede de nos mal-heurs, y ayant en France tant de personnes capables d'y trauailler sans moy ; s'il n'y eust eu autre consideration, i'eusse eu bien de la peine de quitter la Nouuelle France. Mais leur desir ioint aux intentions de V. R. que i'ay presumées, m'y a fait enfin resoudre. I'ay laissé le gouuernail entre les mains de celuy qui auoit conduit si courageusement l'Eglise Huronne dans ses combats, et sauué si à propos les reliques ou les restes de cette pauure Mission.

Ie suis donc party de Kebec le 2. iour de Nouembre de la presente année 1650. et suis arriué au Havre de Grace le 3. de Decembre, en la compagnie du P. François Bressany, et de nostre Frere Iean Liégeois. C'est à Dieu de donner les remedes que nous cherchons à nos miseres, et à nous de prier sa diuine Majesté que nos fautes et nos manquemens ne diuertissent point sa benediction dont nous auons si grand besoin.

En attendant ce qu'il luy plaira d'en ordonner, ie croy que V. R. aura pour agreable que ie luy fasse part des suiets de consolation qui soulagerent vn petit mon ame au depart du pays, et que ie luy declare l'estat auquel ie l'ay laissé.

Arriuant au pays, il y a douze ans, ie n'y rencontray qu'vne seule famille Huronne Chrestienne, et deux ou trois qui composoient l'Eglise Algonquine et Montagnese, et voila qu'au bout de ce temps sortant du pays, à peine y laissay-je aucune famille Huronne, Algonquine et Montagnese qui ne soit entierement Chrestienne, sans parler des Nations

circonuoisines qui abordent de toutes parts en ces contrées, et de celles que nous allons chercher dans leurs demeures qui n'en promettent pas moins auec le temps.

Voire mesme ie ne puis oster de mon esprit que le temps n'est pas loin que la porte s'ouurira derechef pour les Nations d'en haut que nous auons quittées, et mon fondement est d'autant plus certain qu'il me semble appuyé sur l'Euangile, qui nous asseure que deuant le iour du Iugement il faut que toutes les Nations de la terre ayent connoissance de leur Redempteur, et que ses Loix leur soient suffisamment publiées, et selon le sentiment de plusieurs Docteurs par elles approuuées et acceptées ; de plus, comme Dieu ne fait pas ordinairement des miracles sans necessité, il est croyable qu'il se seruira des personnes qui ont desia la connoissance et l'habitude auec ces peuples, et l'vsage et le commerce de leur langue, comme autant d'instrumens proportionnez à son ouurage : cela nous doit estre vne grande consolation et vn grand renfort de patience pour attendre les temps et les momens ordonnez par la diuine sagesse et par la diuine bonté.

Vn grand Sainct disoit autrefois que l'esperance d'vne vie immortelle, estoit la vie d'vne vie mortelle : et ie puis dire ce me semble auec quelque raison, et à son imitation que l'esperance de donner vne vie immortelle, est la vie de la vie mortelle des pauures Missionnaires, qui ont gousté combien il est doux de voir sortir de cette vie des ames qui leur doiuent en quelque façon leur bon-heur eternel.

Il me semble que ce qui s'est passé aux Hurons n'a esté qu'vne petite commission de la part du Ciel pour la conuersion et pour le Baptesme de dix ou douze mille ames ; laquelle acheuée, on nous donne vn peu de relasche pour attendre auec quelque repos de nouueaux ordres.

La seconde chose qui m'a extremement consolé, est la belle disposition dans laquelle i'ay laissé nos Peres et nos Freres, et mesme nos domestiques qui ne m'ont demandé autre faueur pour tous les trauaux et pour tous les dangers du passé qu'vne permission et vne asseurance de retourner dans les mesmes emplois et dans les mesmes occasions, lors que Dieu en auroit rendu le chemin libre. I'aduouë que l'air et la generosité auec laquelle ils me l'ont demandée m'a touché, et m'a fait conceuoir que Dieu auoit quelque dessein qui causoit ces belles dispositions qu'ils ont signalées et scellées de leur propre sang ; qu'il en soit loüé à iamais, et qu'il luy plaise auancer ces heureux momens qui feront des Martyrs et des Confesseurs nouueaux dans l'Eglise de Dieu : les Peres que i'ay laissez pour les emplois des Missions et fonctions de Kebec et de ses appartenances, sont au nombre de 19. ou 20. le reste a repassé en France par les premiers vaisseaux, et par ce dernier au nombre de huict, tous bien resolus de retourner au combat au premier signal de la trompette, n'y ayant pas pour le present de viures ny d'employ suffisant pour eux dans le pays.

La 3. est l'ouuerture que Dieu nous a faite dés à present des Missions nouuelles d'icy bas : le P. Gabriel Druilletes, apres auoir passé quatre Hyuers en diuerses missions auec les Sauuages, est allé passer le cinquiéme auec les Abnaquiois qui le sont venus querir auec beaucoup de témoignages d'affection enuers leur Patriarche (comme ils l'appellent) et enuers sa doctrine : Dieu peut-estre tirera plus de bien de ce voyage que nous ne pensons pas. Nous auons receu lettres de luy depuis qu'il y est arriué qui nous donnent suiet d'en beaucoup esperer.

Le P. Charles Albanel semble vouloir aller sur ses pas et sur ses vestiges, estant party deuant mon depart pour son premier hyuernement auec les Sauuages Montagnets.

Les Atticamegues ou Poissons blancs qui font vne nation du Nord des plus considerables, ne cessent de presser qu'on les aille voir en leur pays, ce qui ne leur a pû estre accordé par le passé faute de monde ; maintenant que nous en auons à suffisance, on ne manquera

pas d'y aller au premier Printemps, si l'Hiroquois ne se iette à la trauerse.

Ceux du Saguené, autre nation du Nord, sont dans la mesme affection, on y a desia fait trois voyages, i'en espere beaucoup auec le temps, et ainsi voila dequoy nous occuper, attendant les temps et les momens de la diuine Majesté pour de nouuelles conquestes.

Le quatriéme suiet de consolation que ie voyois dans ce pauure pays desolé, est le courage et la generosité de nos Religieuses, tant Hospitalieres qu'Vrsulines, qui, iouyssant de nos débris par l'establissement de la Colonie Huronne proche de leurs Monasteres, qui leur seruent de Paroisse et de retraite tant pour les malades que pour les sains, se trouuent heureuses de iouyr de la plus haute fonction et du plus precieux exercice de leur vocation : c'est vne des esperances que i'ay de la conseruation du pays, ne pouuant penser que Dieu abandonne des ames de cette nature si saintes et si charitables ; il me semble que tous les Anges du Paradis viendroient plus tost à leur secours, si tant est, que les hommes de la terre manquassent de procurer leur conseruation en ce nouueau monde.

Le cinquiéme suiet de consolation, est la bonne disposition dans laquelle i'ay laissé M. d'Ailleboust, nostre Gouuerneur, de faire son possible pour obuier aux maux qui nous enuironnent, et pour contribuer à l'auancement de toutes ces belles esperances. Ie prie Dieu de benir le tout, et de faire en sorte que la France soit en estat de faire vn echo qui multiplie nos vœux et nos esperances au delà de toutes nos attentes.

Voila mon R. P. ce que i'auois à dire pour le present à vostre Reuerence ; reste que ie la prie que nous ayant assistez iusques icy de ses saints sacrifices et de ses prieres et de celles de toute la Prouince, il luy plaise nous continuer ce bien et cette faueur en laquelle consiste nostre principale ressource et le plus vif de nos esperances.

De V. R.

Tres-humble et tres-obeïssant seruiteur en N. S.

HIEROSME LALEMANT.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire de sa Majesté, ancien Eschouin et Consul de la ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer : *La Relation de ce qui s'est passé aux Hurons, pays de la Nouuelle France, depuis le premier de Ianuier* 1649. *iusques en l'année* 1650. *&c.* Et ce, pendant le temps et espace de dix années consecutiues : auec defenses à tous Libraires, Imprimeurs, et autres personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'imprimer ou faire imprimer ladite Relation, &c. sous pretexte de desguisement ou changement que l'on y pourroit faire, à peine de confiscation et de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris, le 19. Decembre 1650.

Signé, Par le Roy en son conseil,

CRAMOISY.

Permission du R. P. Prouincial.

NOVS CLAVDE DELINGENDES, Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne Regente, ancien Escheuin et Consul de cette Ville, l'impression des Relations de la Nouuelle France. Fait à Blois, ce huictiéme Decembre 1650.

CLAVDE DELINGENDES.

LETTRE

de la R. M. Superieure de l'Hospital de la Misericorde de Kebec en la Nouuelle France,

A Monsievr N. bovrgeois de Paris.

Monsievr,

La paix de N. S.

Novs n'auons point eu cette année le bonheur de vos nouuelles ; ie ne croy pas que pour cela vous ayez perdu la pensée ou l'affection de nostre petit Hospital et de nos pauures Sauuages toujours affligez. Chaque année a sa croix, cette derniere a la plus grande, qui est la ruine du pays des Hurons par les Hiroquois qui l'ont bruslé ou massacré la pluspart, et contraint les autres de s'enfuyr et disperser çà et là. Quasi tous estoient Chrestiens ; ce sont ceux que nostre Seigneur afflige, et en fait autant de victimes du Paradis. Tous les Peres, excepté deux de nouueau martyrisez, sont descendus icy à Kebec ; partie sont repassez en France. Voicy quatre cens de ces pauures Hurons Chrestiens refugiez à Kebec, et cabanez auprés de la porte de nostre Hospital, où ils viennent à la saincte Messe tous les iours. Ie n'ay iamais rien veu de si pauure ny de si deuot ; vne petite sagamité, c'est à dire vn potage de pois ou de bled d'Inde, les passe pour vn iour, et encore bien heureux d'en auoir, et bien heureux d'auoir moyen de leur en donner. Nostre petite salle des malades est aussi pleine de pauures soldats François blessez au combat des Hiroquois : vn seul a onze playes de coups d'arquebuze dangereux, et ie croy auec cela qu'il en réchappera, Dieu aydant. voyez si ce n'est pas vn miracle d'y subuenir auec si peu de drogues et si peu de linge ; et auec tout cela, nous n'auons touché que la moitié de ce que nous auons accoustumé, et ie ne sçay encore ce que nous toucherons à l'aduenir. Ie vous respands mon cœur et nostre petite misere, que ie sçay qui vous touche ; au moins vous direz vn bon mot pour nous à l'occasion, puisque desia vous auez tant fait par le passé pour cet ouurage. Ie vous recommande donc cette petite maison. Toutes mes tres-cheres Sœurs vous saluënt, et se disent de tout le cœur auec moy,

Monsieur,

Vostre tres-humble et obeyssante seruante en Iesus-Christ,

Marie de S. Bonaventvre.

De nostre Monastere des Sœurs de la Misericorde de Kebec en la Nouuelle France, ce 29. Septembre 1650.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLVS REMARQVABLE ÉS MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS,

EN LA NOVVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1650. ET 1651.

Enuoyée au R. P. CLAVDE DE LINGENDES, Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France.

PAR LE PERE PAVL RAGVENEAV, SVPERIEVR DES MISSIONS DE LA MESME COMPAGNIE. (*)

MON REVEREND PERE,

Pax Christi.

LE secours que nous attendions de la France dés le Printemps, n'est arriué que le treiziéme de ce mois d'Octobre, apres auoir lassé nos attentes et nos esperances. Mais enfin la flotte nous ayant amené Monsieur de Lauzon pour nouueau Gouuerneur, et en sa personne, les desirs, les esperances et la ioye de la Nouuelle France, tout le païs a repris en vn moment vne nouuelle face, et il semble qu'en perdant la memoire de nos anciennes craintes et des mal-heurs qui nous ont accueilly, on n'ayt plus d'autres sentimens que de benir Dieu d'vn bien qu'on cherit autant que la vie, et qui nous promet la venuë de tous les autres biens. Cela seul suffiroit et pourroit tenir lieu d'vne Relation toute entiere.

Mais toutefois ie ne puis me dispenser de vous écrire encore cette année nos pertes et nos gains, nos tristesses et nos ioyes, nos esperances et nos craintes, et enfin nos obscuritez plustost que nos lumieres : car à vray dire, nous marchons plus que iamais dans vne nuict obscure ; mais nous y marchons auec Dieu, qui nous y conduira. *Dies diei eructabit verbum, et nox nocti indicabit scientiam.* Nous recommandons tousiours cette Mission aux prieres de vostre Reuerence et de tous ceux qui ont de l'affection pour la conuersion des Sauuages : puis qu'apres tout, c'est en Dieu seul que nous iettons nos confiances, et

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1652.

qu'il est vray que le ciel plus tost que la terre remplira l'attente de nos desirs,

Mon Reuerend Pere,

Vostre tres-humble et tres-obeïssant seruiteur en N. S.

PAVL RAGVENEAV.

De Quebec, ce 28. Octobre 1651.

CHAPITRE PREMIER.

Estat des habitations Françoises.

LA recolte des bleds a esté cette année tres-heureuse par tout, mais principalement à Montreal, où les terres sont fort excellentes. Ce lieu seroit vn Paradis terrestre pour les Sauuages et pour les François, n'estoit la terreur des Iroquois, qui y paroissent quasi continuëllement, et qui rendent ce lieu presque inhabitable : c'est pour ce suiet que les Sauuages s'en sont retirez, et il n'y reste en tout qu'enuiron cinquante François. C'est merueille qu'ils n'ayent esté exterminez par les frequentes surprises des troupes Iroquoises, qui ont esté fortement soustenuës et repoussées diuerses fois. Monsieur de Maisonneufue a maintenu cette habitation par sa bonne conduite ; la paix y a regné entre les François, et la crainte de Dieu ; le plus grand mal-heur qui leur soit arriué a esté en la personne d'vne pauure femme Françoise, qui fut prise au mois de May par vne cinquantaine d'Iroquois, tout à la veuë du fort, et qui fut emmenée captiue. Du depuis elle a esté bruslée cruellement par ces barbares, apres qu'ils luy eurent arraché les mammelles, qu'ils luy eurent couppé le nez et les oreilles, et qu'ils eurent déchargé sur cette pauure brebis innocente le poids de leur rage, pour se venger de la mort de huict de leurs hommes qui estoient demeurez dans vn combat de cét Esté. Dieu donna du courage et de la pieté à cette pauure femme, au milieu des tourmens : sans cesse elle imploroit son secours, ses yeux furent collez au ciel, et son cœur fut fidele à Dieu iusqu'à la mort ; en expirant, elle auoit encore à la bouche le nom de IESVS, qu'elle inuoqua aussi long-temps que durerent ses peines.

Aux Trois Riuieres, quelques François et quelques Hurons ont esté tuez cét Esté par des bandes Iroquoises. Le secours qui nous est venu cette année de France est absolument necessaire en ce lieu ; car à vray dire, il n'a pû subsister que par miracle. Les habitans attribuent leur conseruation au recours extraordinaire qu'ils ont eu à la saincte Vierge, dont il y auoit vn petit oratoire en chaque maison : l'vn estoit dedié à Nostre Dame de Lorette, l'autre à Nostre Dame de Liesse, les autres à Nostre Dame des Vertus, de bon Secours, de bonne Nouuelle, de la Victoire, et à quantité d'autres titres sous lesquels on honore la saincte Vierge en diuers lieux de la Chrestienté. C'estoit vne deuotion ordinaire à ces pauures habitans, d'aller visiter ces petits oratoires en diuers iours de la semaine, principalement les Samedis, que le concours y estoit plus grand, et en chaque maison, matin et soir, tout le monde se rassembloit pour y faire les prieres en commun et l'examen de leur conscience, et pour y dire les Litanies de la tres-saincte Vierge, le chef de la famille estant d'ordinaire celuy qui faisoit les prieres, et auquel tous les autres répondoient, femmes, enfans et seruiteurs.

A Quebec et aux habitations qui en dépendent, cette façon de faire les prieres matin et soir a esté vne deuotion ordinaire, chaque maison ayant pris vn Sainct pour Patron, et fait vn vœu public, que chacun se confesseroit et se communieroit au moins vne fois le mois. Nos Peres ont fait par tout ce qu'ils ont pû pour y mettre la paix et l'vnion des cœurs plus que iamais elle n'y auoit esté. Les visites frequentes qu'on a faites, mesme aux lieux les plus esloignez, de huict et de dix lieuës, n'ont pas esté

sans fruit : la pluspart de ceux qui sont en ce païs, aduoüent qu'en aucun lieu du monde ils n'y auoient trouué, ny plus d'instruction, ny plus d'aides pour leur salut, ny vn soin de leur conscience plus doux et plus facile.

Les Meres Hospitalieres sont plus que iamais necessaires au païs, car leur maison est toujours vn asyle asseuré pour les pauures, tant François que Sauuages ; elles y ont rendu tout le cours de l'année, et aux vns et aux autres, toutes les charitez possibles au dessus de leurs forces, quoy qu'au dessous de leur courage, car vrayement elles se confient en Dieu, et font plus qu'elles ne peuuent. Elles se passent de fort peu, aymant mieux tout souffrir que de se plaindre, ou de manquer aux pauures, qu'elles preferent à leurs propres besoins.

Les Meres Vrsulines ont esté visitées de Dieu dans l'incendie de leur maison, qui arriua le trentiesme iour de Decembre sur les deux heures apres mynuit. Le feu, qui s'estoit pris par leur boulangerie, auoit quasi gagné le haut de la maison auant qu'elles s'en fussent apperceuës. Ce fut beaucoup pour elles qu'elles ayent pû se tirer du milieu des flammes pour se ietter au milieu des neiges ; et c'est quasi vn miracle que leurs petites pensionnaires Sauuages et Françoises n'ayent pas esté bruslées. La charité de quelques-vnes de ces Meres, vrayement toute d'amour, fut plus actiue que le feu. C'estoit vn plaisir digne des yeux des Anges, de les voir trauerser ces flammes, portant dedans leur sein ces petites innocentes pour les mettre en lieu de seureté, et retourner incontinent dans le peril, sans crainte d'y demeurer elles-mesmes et d'y brusler, dans ces deuoirs de charité. Tout leur Monastere fut consommé en moins d'vne heure, et iamais on n'en pût rien sauuer que quelques meubles de leur Sacristie. C'est à dire, que ces bonnes Meres se trouuerent alors vrayement dans la pratique du vœu de Pauureté, mais d'vne façon qui rauissoit le cœur de Dieu. Le feu auoit fait vn holocauste tout entier de leurs habits, de leur maison, de tous leurs meubles, et des aumosnes, dont depuis plus de dix ans on auoit tasché de soulager vne partie de leurs necessitez. Elles voyoient tout reduit en cendres et le regardoient auec plaisir, benissant Dieu de ce que le feu faisoit ses sainctes volontez. Elles se mirent à genoux tout au milieu des neiges, et firent vne offrande à nostre Seigneur auec vn œil si plein de ioye et d'vn cœur si paisible, d'vn ton de voix si ferme, que les François et les Sauuages qui y vinrent de toutes parts n'en peurent contenir leurs larmes, soit de compassion, pleurant pour celles qui ne pleuroient pas leur mal-heur ; soit de ioye, de voir que Dieu auoit des seruantes si saincles et si détachées d'elles-mesmes, pour ne vouloir que ce qu'il vouloit, et pour l'adorer auec autant d'amour, dans vne perte si subite de tout ce qu'elles auoient, que s'il les eust comblées en ce mesme temps de toutes ses faueurs. La perte a esté grande, mais ces bonnes Meres n'ont pas perdu leur confiance en Dieu : la crainte qu'elles ont euë qu'on ne songeast à leur retour en France, et qu'on ne les rauist d'vn païs qu'elles cherissent plus que leur vie, quoy qu'elles y ayent beaucoup à souffrir et tout à craindre ; le desir qui les presse de se mettre en état de pouuoir faire en ce païs ce que leur zele y est venu chercher, pour le salut des ames ; l'esperance qui leur fait croire que voulant tout souffrir et tout faire pour Dieu, il fera tout pour elles : ces raisons, dis-je, les ont obligées saincte-ment à rebastir de nouueaux edifices, s'engageant dans de nouueaux frais, dans des debtes nouuelles, et n'y épargnant rien de ce qui est iugé necessaire aux fonctions de leur institut. Dés cét Hyuer nous esperons qu'elles pourront loger dans ce nouueau bastiment, qui est desia bien auancé ; nous les y auons assistées de toutes nos forces. Cependant elles se sont logées dans vne petite maison où il n'y a que deux chambres, qui seruent de dortoir, de refectoire, de cuisine, de salle, d'infirmerie et de tout, à toute leur communauté de treize personnes et de quelques pensionnaires

dont leur charité n'a pû se dispenser, nonobstant les incommoditez presque intolerables qu'il leur a fallu souffrir, principalement durant les chaleurs étouffantes de l'Esté, et dans vne pauureté qui les a reduites à auoir besoin de toutes choses. Tout le païs a interest à leur restablissement, principalement à cause de leur Seminaire : car l'experience nous apprend que les filles qui ont esté aux Vrsulines s'en ressentent pour toute leur vie, et que dans leur ménage, la crainte de Dieu y regne dauantage, et qu'elles y esleuent bien mieux leurs enfans.

La grande Eglise de Quebec, dont on commença la bastisse il y a trois ans, n'est pas encore toute acheuée ; toutefois on commença à Noël à y faire l'Office, auec vn ordre et vne majesté qui augmente la deuotion : il y a huict enfans de chœur, des Chantres et des Officiers.

On a commencé cette année vn Seminaire, où les enfans sont en pension sous vn honneste homme qui en a pris le soin, où ils apprennent à lire et à écrire, et où on leur enseigne le plain-chant, auec la crainte de Dieu. Ce Seminaire est proche de l'Eglise et du College où ils viennent en classe et où ils se forment au bien. Sans cela nos François deuiendroient Sauuages, et auroient moins d'instruction que les Sauuages mesmes.

CHAPITRE II.

Estat de l'ancien païs des Hurons, et de la Nation Neutre.

Les Iroquois ne nous ont pas fait si rude guerre depuis vn an que nous l'apprehendions ; ils ont eu diuersion de leurs armes du costé de la Nation Neutre, où ils ont enuoyé le plus gros de leurs forces. Le succez leur en a esté fauorable, ils y ont enleué deux places qui estoient [illegible]es frontieres, et dans l'vne desquelles il y auoit plus de seize cens hommes : la premiere fut prise sur la fin de l'Automne, la seconde au commencement du Printemps. Le carnage y fut grand, principalement des vieillards et des enfans, qui n'eussent pû suiure les Iroquois iusques dans leur païs. Le nombre des captifs a esté excessif, sur tout des ieunes femmes, qu'ils reseruent pour peupler leurs bourgades. Cette perte a esté bien grande, et elle a traisné apres soy la ruine et la desolation totale de la Nation Neutre, dont les autres places plus esloignées de l'ennemy, ayant pris l'espouuante, ont quitté leurs maisons, leurs biens et leur patrie, et se sont condamnées à vn bannissement volontaire pour fuyr encore plus loin la rage et la cruauté du vainqueur. La famine poursuit par tout ces pauures fugitifs, et va les contraignant de se dissiper dans les bois, dans les lacs et dans les riuieres plus escartées, pour y trouuer quelque soulagement aux miseres qui les accompagnent et qui les font mourir.

Ceux des Hurons, qui, lors que leur païs fut ruiné, auoient pris leur route vers cette Nation Neutre, ont esté accueillis du mesme mal-heur : les vns tuez sur le lieu mesme, les autres entraisnez dans la captiuité. Ie prie Dieu que leur foy n'y soit point captiue, et que tous les tourmens ne la puissent arracher de leur cœur, ainsi que ie l'apprens de quelques-vns, qui ont fait paroistre leur pieté iusqu'à la mort. Quelques autres qui se sont sauuez plus heureusement de ces ruines, se sont iettez du costé de la Nouuelle Suede, vers le Midy ; d'autres ont tiré vers l'Occident, et quelques-vns sont en chemin pour venir icy se ioindre à nostre Colonie Huronne : vn canot qui a pris le deuant est venu nous en donner aduis.

Les anciens habitans restez des bourgs de sainct Michel et de sainct Iean Baptiste, qui auant nos mal-heurs faisoient deux de nos Missions Huronnes, ayans veu que leurs maux ne prenoient point de fin et qu'vne misere en appelloit vne autre, se sont rendus volontairement à

vne Nation des Iroquois nos ennemis, et viuent maintenant parmy eux auec autant de repos que si iamais ils n'auoient eu la guerre. Nous ne sçauons pas les desseins de Dieu sur ces peuples, mais vn tres-bon Chrestien me disoit il y a quelque temps, que peut-estre c'estoit pour le bien de la foy, que tant de bons Chrestiens fussent dissipez de la sorte, afin que le nom de Dieu fust annoncé et adoré par tout, mesme au milieu de nos plus cruels ennemis.

Apres que nous eusmes quitté l'an passé l'Isle de saincte Marie, les Hurons qui n'auoient pas suiui nostre retraite, mais nous auoient donné parole de descendre apres nous sur la fin de l'Esté, furent empeschez de leur dessein par des mal-heurs qui suruinrent à la foulle les vns apres les autres. La gelée fit mourir vne partie des bleds, ce qui continua la famine. Vne troupe de Hurons que nous eusmes à la rencontre, et qui remontoient dans leur païs, ayans hyuerné à Quebec, fut defaite dans le grand lac par vne bande d'enuiron trois cens Iroquois qui les attendoient au passage, et qui sans doute nous eussent fait mauuais parti, si Dieu ne nous eust fait éuiter leurs embusches. Vne escoüade d'enuiron cinquante hommes de la Nation du Petun qui venoient apres nous et qui suiuoient nos pistes, fut défaite par ce mesme ennemy. Quantité de familles Chrestiennes qui s'estoient dissipées çà et là pour viure de leur peschc, y trouuerent la captiuité ou la mort. Trente Iroquois eurent bien l'asseurance de descendre dans l'Isle de saincte Marie, ils y firent vne forteresse d'où ils venoient massacrer et prendre des captifs iusques aux portes du fort que nous y auions laissé, où s'estoient retirez les Hurons. On voulut assieger ces trente Iroquois, mais ils se deffendirent auec courage, ils tuerent aux approches des plus vaillans de nos Hurons, et eurent bien l'adresse auec le bon-heur, de se retirer sans rien perdre.

Sur la fin de l'Automne, vne autre troupe d'Iroquois tirerent vers cette Isle à dessein d'enleuer le reste des Hurons qui l'habitoient, ils firent vn fort en terre ferme vis à vis de l'Isle, pour prendre ceux qui en sortiroient. En effet quelques Hurons tomberent en ces embusches, entr'autres vn nommé Estienne Annaotaha, homme de consideration et de courage, lequel se voulant mettre en deffense, fut arresté par le cry des ennemis, qui luy dirent qu'ils ne venoient pas à dessein de faire aucun mal, mais qu'ils n'auoient que des pensées de paix, et qu'ils apportoient de riches presens pour inuiter le reste des Hurons qui mouroient de faim, à se refugier parmy eux pour ne plus faire desormais qu'vn peuple. Cét homme, dont la vie n'est qu'vne suite et de combats et d'auentures, et qui toujours s'est veu accompagné du bon-heur, mesme dans ses mal-heurs, sans changer de visage, fit mine de les croire, et sans monstrer aucune deffiance, il va teste leuée dedans leur fort à dessein de les tromper eux-mesmes, se doutant bien que tout leur procedé n'estoit que fourbe. Ils luy estalerent leurs presens : Ce n'est pas à moy, leur dit-il, que ces presens se doiuent faire, c'est à des testes plus chenuës que la mienne, qui sont le conseil et l'ame de nostre païs ; ce qu'ils en diront se fera : tenez-moy icy pour ostage, et enuoyez vers eux ceux d'entre vous que vous iugez auoir plus de conduite et de courage. Non pas, luy dirent-ils, c'est toy-mesme que nous deputerons pour cét effet, et tes camarades nous demeureront pour ostages. Trois Iroquois partirent auec luy pour [illegible] les Ambassadeurs. A l'[illegible] la bourgade il fait vn cry de ioye, qui est comme vn signal pour faire assembler tout le peuple, tout le monde y accourt. Mes freres, leur dit-il, le Ciel nous est auiourd'huy fauorable ; c'est auiourd'huy que i'ay trouué la vie dedans la mort, non seulement pour moy, mais pour tous ceux qui ne refuseront pas le bonheur qui vient nous trouuer à nos portes, du costé d'où nous craignions nostre plus grand mal-heur. Les Iroquois ont changé de visage ayans changé de cœur, ils n'ont plus des pensées de sang ny de feu, sinon pour les changer en feux de ioye : ce sont nos freres, ce sont nos

peres, ce sont les liberateurs de nostre patrie, qui nous donnent auiourd'huy la vie apres nous auoir conduit quasi dans le tombeau, ne la refusons pas. Il leur expose les desseins de l'Iroquois, sans témoigner quoy que ce soit de ses soupçons, ny des pensées qu'il tenoit secretes en son cœur. Les anciens Capitaines font paroistre la ioye dans leurs yeux et dans leur parole à l'abord de cette nouuelle. Ce ne sont qu'acclamations publiques de tout le peuple, des femmes et des enfans qui redoublent leurs cris de ioye et qui commencent à respirer la liberté. Les trois Iroquois qui estoient là presens, ne pouuoient rien esperer de plus auantageux au dessein qui les amenoit. On les mene dans vne cabane, où tandis qu'on les traite de ce qu'il y a dans tout le bourg de plus exquis, trois ou quatre des meilleures testes tiennent vn conseil secret auec Estienne Annaotaha, qui leur ayant découuert ses pensées, ils prirent tous vne mesme conclusion, qu'il ne falloit aucunement se fier à cét ennemy, trop infidele par tant de fois, que son dessein sans doute estoit de les tromper, mais qu'il falloit le tromper luy-mesme, et trouuer le moyen de faire quelque bon coup en ce rencontre. On en laisse l'execution à celuy qui l'auoit si heureusement commencé. Au sortir de ce conseil secret, les Capitaines vont par les ruës, encourageant les femmes, qu'elles se missent à piller leur bled d'Inde et à faire leurs prouisions pour se mettre en chemin dans trois iours, et s'en aller de compagnie auec les Iroquois, dans vn païs qu'elles ne deuoient plus enuisager comme ennemy, mais comme vne terre de promission et vne nouuelle patrie, où ils perdroient le souuenir de tous leurs maux passez, dans les ressentimens de ioye qui n'auroient point de trouble et qui les conduiroient doucement au tombeau. Cela se dit si fortement que pas vn n'en pouuoit douter : les femmes se mettent en deuoir de faire ce qu'on leur commande, les hommes preparent de leur costé ce qui est necessaire pour ce voyage, tout le monde y est occupé petits et grands. On va porter cette nouuelle dans le fort, où les Iroquois en attendoient l'issuë, et pour ne pas laisser de soupçon d'aucune fourbe, Estienne est le premier qui y retourne. Il se fit quantité d'ambassades de part et d'autre, auec autant de confiance que si iamais on n'eust esté en guerre, iusqu'à ce que nos Hurons ayans attiré dans leur fort plus de trente Iroquois, on fit main basse sur cét ennemy infidele qui n'attendoit rien que son temps pour faire le mesme coup, mais il fut preuenu. Vn d'entr'eux l'auoüa ingenuëment, et dit que pour ce coup le Demon de la guerre ne leur auoit pas esté fauorable. Ces trente Iroquois estoient l'élite de leur bande et les meilleurs courages ; trois d'entr'eux se sauuerent heureusement, ayans eu aduis du coup qui s'alloit faire, Estienne ayant voulu en cela leur rendre le remerciement du bienfait qu'il auoit receu d'eux lors qu'ayant esté pris captif ils auoient procuré qu'on luy donnast la vie, en mesme temps que le Pere Iean de Brebeuf et le Pere Gabriel Lalemant, d'heureuse memoire, furent mis à mort par ces barbares. Les Iroquois qui estoient dans leur fort ayans appris le massacre de leurs gens, prirent incontinent la fuite, l'épouuante les ayant saisis.

Dés le Printemps, nos Hurons se doutans bien qu'vne puissante armée viendroit fondre sur eux pour venger cét affront, precipiterent leur retraite, les vns dessus les glaces, les autres par canot, aussi-tost qu'on eut moyen de s'embarquer, ils prennent leur fuite et leur retraite dans vne autre Isle nommée Ekaentoton, à soixante lieuës de là. En effet il estoit temps de desloger, les ennemis deschargerent leur rage sur quelques familles de Chrestiens, sur des vieillards et des enfans, qui, manque de canot, n'auoient pû estre embarquez. Le feu ne perd iamais ses ardeurs ny son actuité, et les cœurs des Iroquois tandis qu'ils seront infideles, ne perdront iamais leur cruauté.

En mesme temps quantité d'Algonquins qui s'estoient assemblez dans le lac des Nipissiriniens, où ils faisoient la pesche de l'esturgeon, dans le dessein

de descendre aux Trois Riuieres, furent surpris et massacrez par vne troupe d'Iroquois ; les pauures femmes et les enfans furent traisnez à l'ordinaire dans la captiuité, toutefois quelques-vnes se sont eschappées heureusement, et ont fait les cent et les deux cents lieuës de chemin pour nous venir trouuer.

Les conduites de Dieu sont toujours adorables sur ses esleuz, autant qu'elles sont aimables : les infideles qui blasphement son nom et qui s'opposent à sa gloire, prosperent dans leurs voyes ; et les Chrestiens en mesme temps qu'ils commencent à l'adorer et à estre son peuple ne trouuent par tout que des croix, et les miseres sont leur partage : qu'il en soit beny à iamais.

Vne flotte toute de Chrestiens, d'enuiron quarante canots de Hurons partis de Ekaentoton, est arriuée heureusement pour grossir icy bas nostre colonie Huronne ; Dieu a conduit leurs pas et les a protegez des embusches des Iroquois. La faim estoit vn autre ennemy qui les pressoit et qui marchoit auec eux de compagnie, n'ayans apporté aucunes prouisions d'vn païs, qui n'estant plus pour les viuans, mais pour les morts, a esté sterile cette année, et a contraint ces pauures vagabons de venir se ietter entre nos bras, pour y receuoir en mesme temps la vie du corps auec celle de l'ame. Ce sont de nouueaux soins et des dépenses toutes nouuelles qui nous sont agreables. Dieu estendra sur eux et sur nous ses tout-aimables prouidences, puis qu'il est à tous nostre Pere. *Vbi fuerit corpus, illuc congregabuntur et aquilæ.* Ie veux dire que ces pauures Chrestiens viendront fondre à nous de tous costez, et qu'ils ne trouueront point leur repos en aucun lieu du monde, sinon proche de ceux qui les ont appellez à la foy. Dieu nous veuille enuoyer dequoy les sustenter, iusqu'à ce qu'ils ayent fait des champs capables de les nourrir.

Toutes les Nations Algonquines qui habitent vers l'occident de l'ancien païs des Hurons, et où la foy n'a pû encore trouuer passage, sont des peuples pour lesquels nous ne pouuons auoir assez de compassion ; si faut-il que le nom de Dieu y soit adoré et que la Croix y soit plantée, malgré toute la rage des Enfers et la cruauté des Iroquois, qui sont pires que les Demons de l'Enfer.

CHAPITRE III.

Estat des Missions pour la conuersion des Sauuages.

De la Residence de Sillery.

La Residence de sainct Ioseph à Sillery, peut maintenant plus que iamais seruir de refuge aux Sauuages Chrestiens dans leurs necessitez, et d'azile dans la crainte de l'ennemy, comme elle a seruy dés le commencement de matrice pour les former à la foy de l'Euangile. Ils s'y retirent d'autant plus volontiers qu'ils s'y voyent depuis cette année à couuert d'vne bonne et forte muraille, qui est flanquée aux quatre coins, et qui est en estat de soustenir l'assaut des Iroquois ; les Sauuages sçauent assez que ce n'est point vn lieu qui soit ouuert pour les Apostats de la Foy, ny pour ceux qui viuent auec scandale dans le peché. Noël Tekouerimat, leur Capitaine, leur a bien fait entendre que les murs qu'on y auoit basty n'estoient pas pour enfermer le vice, mais pour empescher qu'il n'y entrast. Vne ieune Algonquine, baptisée depuis quelques mois aux Trois Riuieres, n'y auoit pas mené vne vie assez conforme aux promesses de son baptesme ; elle estoit descenduë à Sillery auec ce mauuais bruit : Ma fille, luy dit le Capitaine dés son arriuée, il faut ou bien changer de vie, ou bien changer de lieu. Au bout de quelques iours ayant fait parler d'elle, il luy parla plus nettement : Sors d'icy, luy dit-il, le fort de Sillery n'est pas fait pour des chiens, mais pour ceux qui font paroistre leur foy par la pureté de leur vie. Il fallut obeyr sans delay : le vice, grace à Dieu, ne trouue point d'appuy parmy les

Chrestiens. Il y a eu cette année quatre de nos Peres en cette residence, mais d'ordinaire il n'en est demeuré qu'vn ou deux sur le lieu, les autres estans en campagne tant l'Hyuer que l'Esté, pour des Missions volantes dont ie parleray cy-apres.

—

De la Residence des Trois Riuieres.

La Residence de la Conception aux Trois Riuieres, est plus frontiere à l'ennemy, et plus exposée aux incursions des Iroquois ; mais ie puis dire auec verité, que iamais on n'y remarqua plus de paix, plus de repos et de pieté parmy le bruit des armes et dans les frayeurs de la guerre. La pluspart des Neophytes qui y sont en bon nombre, y ont fait leur demeure par vn motif qu'on n'attendroit pas des barbares conuertis à la foy depuis peu de temps. C'est, disoient-ils, pour combattre les ennemis de la priere que volontiers nous exposons nos vies ; si nous mourons en combattant, nous croirons mourir pour la deffense de la foy. Ils auoient vn sentiment tout pareil lors qu'ils alloient à la chasse, apres s'estre confessez. La charité, disoient-ils, nous oblige de pouruoir aux necessitez des enfans et des femmes opprimées de la famine : nous ne pouuons le faire, sinon en nous mettant dans le danger d'estre pris et bruslez par les Iroquois ; mais Dieu qui est témoin de nostre cœur en sera nostre recompense, c'est pour luy obeyr plus tost que pour nous mesmes que nous nous iettons au peril. Le Dieu d'amour pour lequel ils s'exposoient si gayement aux dangers de la mort et du feu, semble auoir pris vn soin d'eux tout particulier : pas vn n'a esté pris ny poursuiuy de l'ennemy, et pour les viures, quoy que la neige n'ait pas esté fauorable en ces quartiers là durant l'Hyuer, ils n'ont pas neantmoins manqué de chasse, ny d'Orignac, ny de Castors. Ils n'ont pas esté mesconnoissans enuers celuy qui les a secourus ; car retournans de la chasse ils entroient dans la Chapelle, et pour l'ordinaire auec vne des meilleures pieces de la beste qu'ils offroient à Dieu, et qu'ils laissoient proche de l'Autel.

Vne ieune femme Catechumene se sentant incommodée dans le temps de sa grossesse, craignant de mourir sans baptesme et son enfant aussi, quitta sa compagnie dans les bois au temps que la chasse y estoit plus heureuse, et nonobstant les grands dangers de tomber viue entre les mains de l'ennemy et d'y estre bruslée, elle vint se rendre proche des Peres pour leur demander l'instruction et le Baptesme : C'est, leur dit-elle, le plus grand bien que ie souhaite au monde, la vie du corps ne me sera plus rien si ie puis estre baptisée. On l'interroge sur les prieres et sur les mysteres de nostre foy, elle estoit toute disposée : elle receut le sainct Baptesme, et peu de iours apres son enfant nouueau né, qui vint quasi mourant au monde.

Vne autre femme, chargée de six enfans, ayant perdu son mary dans les bois qui y mourut de maladie, retourna toute desolée ne pouuant tarir ses larmes. Vn de nos Peres voyant son affliction, et croyant que la charge de tant d'enfans à vne pauure veufue fût ce qui l'attristoit, tascha de luy donner quelque consolation. Ce n'est pas là mon mal, dit-elle, mes miseres ne me touchent pas, ny celles de mes enfans ; ie sçay bien et ie croy fermement que Dieu nous en recompensera dans le Ciel : pourquoy cela m'abattroit-il le courage ? mais ce que tu ne sçay pas et qui me rend inconsolable, c'est que mon mary est damné : il a dementy auant que de mourir les promesses de son Baptesme ; il auoit trop d'amour pour la vie, il s'est laissé persuader à quelques infideles d'auoir recours à ces longleurs qui luy promettoient la santé par leurs superstitions qui nous sont deffenduës. C'est son peché pour lequel ie verse ces larmes, et la pensée qu'à toute éternité il sera mal-heureux, pour vn moment de vie qu'il esperoit trop vainement et qu'il pouuoit offrir à Dieu auec vn grand merite. Mais depuis son peché ne l'as-tu point veu prier Dieu ? Ouy bien, dit-elle, il

le pria iusqu'au dernier souspir. Espere donc, luy dit le Pere, que Dieu luy aura fait misericorde et luy aura mis dans le cœur vn vray regret de son peché, car c'est vn Dieu tout de bonté. Tu consoles mon cœur, repliqua cette pauure femme affligée, ie ne cesseray donc pas de prier Dieu pour luy, ie le recommande à tes prieres qui sont meilleures que les miennes ; prie Dieu aussi pour moy, qu'il me fasse misericorde. Cette pauure femme tomba bien-tost malade d'vne grosse fievre : le Pere y court en ayant eu aduis, il la trouue en priere disant son chapelet ; le Pere luy defendit et luy dit qu'elle se contentast d'esleuer de fois à autre son cœur à Dieu par des oraisons iaculatoires. C'est ce que ie fais auec plaisir, respondit-elle, et c'est là ma consolation. Demande à Dieu qu'il te guerisse pour le bien de tes enfans s'il le iuge à sa gloire, luy adiousta le Pere. Elle le fit, et dans deux iours elle se trouua dans vne parfaite santé.

Vne Catechumene estant venuë se faire instruire, auoit laissé ses enfans à la maison, craignant qu'ils ne la détournassent de son attention : vn de ses pauures enfans estant proche du feu, vne chaudiere d'eau boüillante tomba sur luy et luy brusla tout le corps. On vient querir la mere en haste, elle demande sans se troubler congé au Pere d'aller secourir son enfant ; le Pere, l'ayant suiuie quelque temps apres, et ayant veu ce pauure enfant en tres-mauuais estat, demanda à la mere quel sentiment elle auoit eu dans cette rencontre ? I'ay creu que les Diables tâchoient de me faire haïr l'instruction et la priere, mais iamais ils n'y gagneront rien ; la mort de tous mes enfans les vns apres les autres ne m'empeschera pas de prier ny d'estre baptisée, i'ayme et i'aymeray toujours la priere, et toy ne te lasse pas de m'instruire. Cette femme est maintenant excellente Chrestienne, et sa ferueur a toujours esté croissant depuis son Baptesme.

—

De la Residence de Montreal.

La Residence de Montreal, tandis que la guerre durera auec les Iroquois, seruira plus tost aux Sauuages d'vne retraite passagere que d'vn lieu de demeure : c'est vne place tres-auantageuse pour toutes les Nations superieures qui veulent auoir commerce auec nous ; car trouuans là ce qu'ils viennent chercher, ils ne se voyent point obligez de descendre plus bas et de s'exposer à de nouueaux perils des Iroquois, qui sont plus à craindre au dessous de Montreal qu'au dessus. Deux de nos Peres, l'vn de la langue Algonquine, l'autre de la langue Huronne, y ont instruit en diuers temps plusieurs Sauuages qui les y sont venus trouuer. Vne grande partie de l'Hyuer, quelques-vns y ont fait leur demeure ; on les assembloit à l'Hospital pour leur donner l'instruction, vn iour les femmes, vn autre les enfans, et vn autre les hommes ; celle qui a soin de l'Hospital leur faisoit festin. Le iour de Pasques ils firent vne Communion generale auec des sentimens de pieté qui donnoient de la deuotion, et qui font auoüer que Dieu est autant le Dieu des Sauuages que celuy des François, des Grecs et des Romains.

—

De la Colonie Huronne.

La Colonie des Chrestiens Hurons a son departement dans l'Isle d'Orleans, qu'ils appellent d'vn nom sacré l'Isle de saincte Marie ; ils y ont fait des champs, ils y ont basty des cabanes, et ils pretendent d'y trouuer leur seconde patrie. Deux de nos Peres s'y employent auec des peines et des ferueurs, qui meritent que Dieu ayt pitié de ces pauures peuples, et qu'il en fasse pour vn iamais vn peuple tout Chrestien. Il a fallu les nourrir à nos frais cette premiere année, pour cela seul nous n'en auons pas esté quittes à huict mille liures, donnans auec plaisir ce qu'on nous enuoye de France ; mais c'est vne charité bien

employée, puis qu'elle n'a d'autre but que le salut des ames. I'ay desia escrit cy-deuant que cette Colonie se va grossir, et que des Hurons dispersez çà et là s'y doiuent rendre, elle ira croissant chaque année, si Dieu nous continuë ses benedictions comme il a fait par le passé. En tout il n'y est mort qne trois hommes et deux femmes, mais auec des sentimens de Dieu si tendres, que cela seul meriteroit de consommer nos vies en vn si sainct employ.

Les Meres Hospitalieres furent rauies durant la maladie et la mort d'vn ieune homme de vingt et deux ans, nommé Michel Ekouaendaé, dont autrefois nous auons parlé dans quelques Relations, comme d'vne conuersion miraculeuse et d'vne vertu à l'espreuue. Durant sa maladie, iamais il ne se plaignit des douleurs violentes qu'il sentoit ; il n'eust pas pris mesme vne goutte d'eau pour rincer sa bouche, qu'il n'eust inuoqué Dieu et fait le signe de la Croix. Lors que le Chirurgien faisoit sur luy des operations douloureuses, qui furent assez frequentes, il les offroit à Dieu : Si les Demons, nous disoit-il, ou des Iroquois infideles tourmentoient mon corps de supplices, ie me consolerois dans la pensée que Dieu prendroit plaisir à voir ma patience, quoy que leurs cruautez et leurs pechez luy fussent en horreur. Maintenant que celuy qui fait son operation dessus moy ne la fait que pour l'amour de Dieu, qui prend plaisir à le voir faire, i'ay bien sujet de prendre patience, afin que Dieu prenne plaisir à me voir souffrir sans y estre offensé, ny de moy ny de qui que ce soit. Vn de nos Peres luy demandant s'il n'apprehendoit point la mort : Tant s'en faut, respondit-il d'vn visage ioyeux, ie la souhaite auec amour, car il me tarde que ie ne sois au Ciel, où mon cœur me donne asseurance que Dieu me recompensera de ma foy et des confiances que i'ay en luy ; ce que ie crains c'est le peché, mais i'aymerois mieux estre bruslé des Iroquois que d'offenser vn Dieu si bon.

Vn autre, nommé Quentin, qui n'auoit pas esté d'vne semblable vie, eut quasi vne semblable mort. Il auoit esté vn homme de desbauches, tout corrompu de vices, qui luy pourrissoient tout le corps, auec de cuisantes douleurs. Les Meres Hospitalieres en eurent vn soin comme si c'eust esté vn Ange descendu du Ciel : leur charité fit vn miracle, car elle toucha si viuement le cœur de ce pauure homme, qu'il nous disoit : Ouy ie commence à conceuoir les bontez infinies de Dieu, voyant la bonté de ces Meres : c'est Dieu qui leur a donné ces tendresses pour moy afin de m'obliger à les aymer et à l'aymer luy-mesme, puis que luy seul est la source de cette bonté. Il continua iusqu'au dernier souspir, de dire : Iesus ayez pitié de moy.

Quelques Dames Françoises, tres-vertueuses et tres-deuotes, m'ayans auerty qu'vne Chrestienne Huronne leur donnoit de la deuotion, priant Dieu tous les iours deuant le sainct Sacrement auec vne douceur qui paroissoit sur son visage, et qui leur donnoit des sentimens de Dieu plus esleuez qu'ils n'en auoient pour l'ordinaire, ie demanday à cette femme Huronne, quel estoit l'entretien de son cœur durant le temps de sa priere ? Ie ne sçay pas que te répondre, dit-elle : quand i'ay dit ce que ie sçay de mes prieres, ie songe à la bonté de Dieu sur moy, ie luy demande qu'il me preserue du peché, et mon cœur luy dit sans aucune parole, qu'il voit bien que c'est tout de bon que ie croy et que i'espere en luy, et que ie veux l'aimer. Mon esprit repose doucement dans cette pensée, ou plus tost dans le plaisir que sent mon ame à demeurer sans dire mot dans la iouyssance d'vn bien que ie ne te puis exprimer : cela fait que i'ay de la peine à quitter la priere, autant et plus qu'auroit vn famelique de quitter vne viande excellente auant que d'en estre rassasié.

Ie puis asseurer auec verité, que ie connois quelques-vns de ces bons Sauuages, qui ont Dieu aussi present à leur esprit depuis le matin iusqu'au soir, que s'ils le voyoient de leurs yeux, et dont le cœur est dans des desirs continuels de se voir tout à luy, à cause qu'il leur

fait bien sentir qu'il se veut donner tout à eux. D'autres ont leur deuotion à la tres-saincte Vierge, et vn bon Chrestien me disoit il n'y a pas long-temps, que quoy qu'il luy eust demandé depuis plus de dix ans, quantité de faueurs et de choses bien difficiles, il ne se ressouuenoit pas d'auoir eu iamais son refus. C'est elle, adioustoit-il, qui m'a deliuré d'entre les mains des Iroquois, qui me tenoient captif auec le Pere Isaac Iogues, qui enfin y est mort. C'est elle qui m'a rendu autant d'enfans que la mort m'en auoit enleué ; c'est elle qui depuis le temps des miseres qui nous ont accueilly, a conserué tous ceux de ma famille, et pour la santé de leurs corps et pour celle de l'ame. C'est elle qui me donne la patience dans des douleurs continuelles que ie ressens ; c'est elle qui m'obtient cette grace que ie me mets fort peu en peine des biens de cette vie presente, et que ie n'en redoute pas les maux. Elle a guery tous ceux pour lesquels ie l'ay inuoquée, et elle fait ce que ie veux, autant que ie desire ne rien faire et ne rien vouloir que ce qu'elle voudra.

Pendant l'incendie des Meres Vrsulines, une petite fille Huronne qui y demeuroit pensionnaire, n'ayant pû se trouuer, nous creusmes pour vn temps qu'elle y estoit bruslée. Le pere et la mere de cét enfant, tous les parens, quantité de François, et moy-mesme l'ayant cherchée par tout, il ne nous restoit aucun doute qu'elle ne fust consommée auec la maison. La resignation à la volonté de Dieu estoit en cette rencontre vn acte bien heroïque à vn pere et à vne mere, qui aymoient cette fille comme la prunelle de leurs yeux ; ils verserent quantité de larmes, mais auec vne paix et dans vn calme d'esprit qui tesmoignoient bien que leur cœur trouuoit son repos en Dieu. Ils se mirent à genoux, ils luy offrirent leur enfant, et ils s'offroient eux-mesmes à brusler dans vn mesme feu, s'il le vouloit permettre ; iamais ils ne dirent aucune parole d'impatience ny de murmure contre qui que ce soit, durant l'espace de deux heures, qu'ils creurent que leur fille estoit bruslée. La plus rude parole que dit le pere aux premiers sentimens de sa douleur, fut celle-cy : Dieu nous esprouue bien rudement, mais ce nous est assez qu'il nous ayt fait misericorde, de nous auoir appellez à la foy. Ma fille est maintenant au Ciel puis qu'elle a esté baptisée, et nous la suiurons, puis que nous voulons mourir bons Chrestiens. C'est leur famille, qui la premiere dans les Hurons a receu le don de la foy. Cette petite fille, nommée Geneuieue, ayant esté heureusement retrouuée, vn de nos Peres en alla porter la nouuelle aux parens, et sçachant bien la portée de leur foy, pour les éprouuer dauantage il les interrogea des sentimens où ils estoient. Ce qui m'a touché, dit la mere, ç'a esté l'horreur que i'ay eu des frayeurs et de la douleur qu'a senty ma pauure fille, mourant dans les flammes. Ie n'ay pû empescher mes larmes à la tendresse de mon cœur, mais l'esperance qui nous reste de son salut ne nous permet plus de nous plaindre, ny de la plaindre dauantage. Elle est retrouuée, dit le Pere, elle est pleine de vie. Ce fut pour lors que toute la cabane et les parens qui s'y estoient assemblez ne peurent contenir leurs larmes, mais des larmes de ioye, qui leur fit benir Dieu et de la vie de cét enfant comme resuscitée, et de sa mort qu'ils luy auoient offerte auec vn cœur vrayement Chrestien. Cette fille est maintenant dans la maison des Meres Hospitalieres ; il semble que Dieu la veuille pour la Religion.

Vne ieune vefue Chrestienne, nommée Cecile Arenhatsi, aagée de 23. ans, s'estoit mise comme seruante chez les Meres Vrsulines à dessein de iouyr le plustost qu'elle pourroit du bon-heur entier de la Religion ; elle y auoit amené auec soy vne fille de six à sept ans, nommée Marie, qui estoit son vnique, mais elles se voyoient aussi peu que si la nature n'eust point eu de part en leur amour, la fille estant au Seminaire et la mere auec les Religieuses. C'est vn esprit tres-bon, vn naturel tres-doux, vne volonté bien meilleure, qui depuis son bas aage a toujours creu en deuotion,

et qui estant dans les Hurons entendant parler des sainctes filles (c'est ainsi que les Hurons appellent les Religieuses) tout son cœur s'y portoit, et le plus pur de ses amours. Elle n'a esté que quatre mois en mariage, toujours elle s'est conseruée innocente au milieu de la corruption, toujours dans la ferueur et dans vne humble simplicité. Les Meres estoient rauies de la voir parmy elles, elle contentoit tout le monde et y viuoit contente, voulant contenter Dieu. Elle fut le plus en danger d'estre bruslée lors que cette maison brusla : elle se vit inuestie de flammes de tous costez, elle estoit au plus haut estage ; se voyant dans le desespoir de se sauuer par aucun autre endroit, elle se ietta par la fenestre et tomba assez heureusement. Ie luy demanday apres les pensées qu'elle auoit euës dans ces flammes ? I'auois, respondit-elle, offert ma vie à Dieu, ie fusse morte bien contente, mais ie creu que Dieu m'obligeoit de me sauuer le pouuant faire, ie ne songeois qu'à luy, et ie craignois aussi que mes pechez n'eussent esté cause que ce mal-heur ne fust arriué à des filles si sainctes, de la compagnie desquelles ie suis si indigne. Elle attend auec patience et amour que ces bonnes Meres soient rebasties, et elle espere bien ne mourir iamais qu'auec elles. Outre cela elle ne peut rien gouster, et cette pensée la console et va toujours de plus en plus animant les ferueurs de sa deuotion.

Cét incendie me fait souuenir des ressentimens que tesmoignerent les Hurons, et des compassions qu'ils eurent pour les Meres Vrsulines en cette occasion. La façon des Sauuages est de porter quelques presens publics pour consoler les personnes d'vn plus grand merite dans les mal-heurs qui les ont accueilly. Nos Chrestiens Hurons s'assemblerent pour cét effet, et n'ayans point de plus grandes richesses que deux coliers de porcelaine, chacun de douze cents grains, (ce sont les perles du païs) ils vont trouuer les Meres, qui pour lors s'estoient retirées à l'Hospital, et leur portent ces deux coliers pour leur en faire deux presens. Vn Capitaine, nommé Louys Taiaeronk, parla au nom de tous ses compatriotes en ces termes.

Vous voyez sainctes filles, de pauures carcasses, les restes d'vn païs qui a esté florissant, et qui n'est plus : du païs des Hurons, nous auons esté deuorez et rongez iusques aux os par la guerre et par la famine ; ces carcasses ne se tiennent debout qu'à cause que vous les soustenez, vous l'auiez appris par des lettres, et maintenant vous le voyez de vos yeux, à quelle extremité de miseres nous sommes venus. Regardez-nous de tous costez, et considerez s'il y a rien en nous qui ne nous oblige de pleurer sur nous-mesmes, et de verser sans cesse des torrens de larmes. Helas, ce funeste accident qui vous est arriué, va rengregeant nos maux et renouuelant nos larmes, qui commençoient à tarir ! Auoir veu reduite en cendre en vn moment cette belle maison de Iesus, cette maison de charité, y auoir veu regner le feu sans respecter vos personnes toutes sainctes qui y habitiez ; c'est ce qui nous fait ressouuenir de l'incendie vniuersel de toutes nos maisons, de toutes nos bourgades et de toute nostre patrie. Faut-il donc que le feu nous suiue ainsi par tout ? Pleurons, pleurons, mes chers compatriotes, ouy pleurons nos miseres, qui de particulieres sont deuenuës communes auec ces innocentes filles. Sainctes filles, vous voilà donc reduites à la mesme misere que vos pauures Hurons, pour qui vous auez eu des compassions si tendres. Vous voila sans patrie, sans maison, sans prouision et sans secours, sinon du Ciel, que iamais vous ne perdez de veuë. Nous sommes entrez icy dans le dessein de vous y consoler, et auant que d'y venir, nous sommes entrez dans vos cœurs, pour y reconnoistre ce qui pourroit dauantage les affliger depuis vostre incendie, afin d'y apporter quelque remede. Si nous auions affaire à des personnes semblables à nous, la coustume de nostre païs eust esté de vous faire vn present pour essuyer vos larmes, et vn second pour affermir vostre courage ; mais nous auons bien veu que vos cou-

rages n'ont iamais esté abattus sous les ruines de cette maison, et pas vn de nous n'a pû voir mesme vne demy larme qui ait paru dessus vos yeux, pour pleurer sur vous mesme à la veuë de cette infortune. Vos cœurs ne s'attristent pas dans la perte des biens de la terre, nous les voyons trop esleuez dans les desirs des biens du Ciel : et ainsi de ce costé là nous n'y cherchons aucun remede. Nous ne craignons rien qu'vne chose, qui seroit vn mal-heur pour nous ; nous craignons que la nouuelle de l'accident qui vous est arriué, estant portée en France, ne soit sensible à vos parens plus qu'à vous-mesme ; nous craignons qu'ils ne vous rappellent et que vous ne soyez attendries de leurs larmes. Le moyen qu'vne mere puisse lire sans pleurer, les lettres qui luy feront sçauoir que sa fille est demeurée sans vestemens, sans viures, sans lict, et sans les douceurs de la vie, dans lesquelles vous auez esté esleuées dés vostre ieunesse : les premieres pensées que la nature fournira à ces meres toutes desolées, c'est de vous rappeller aupres d'elles, et de se procurer à elles-mesmes la plus grande consolation qu'elles puissent receuoir au monde, procurant aussi vostre bien. Vn frere fera le mesme pour sa sœur, vn oncle et vne tante pour sa niece, et en suite nous serons en danger de vous perdre, et de perdre en vos personnes le secours que nous auions esperé pour l'instruction de nos filles à la foy, dont nous auons commencé auec tant de douceur de gouster les fruits. Courage, sainctes filles, ne vous laissez pas vaincre par l'amour des parens, et faites paroistre auiourd'huy que la charité que vous auez pour nous, est plus forte que les liens de la nature. Pour affermir en cela vos resolutions, voicy vn present de douze cens grains de pourcelaine, qui enfoncera vos pieds si auant dans la terre de ce païs, qu'aucun amour de vos parens ny de vostre patrie ne les en puisse retirer. Le second present que nous vous prions d'agreer, c'est d'vn colier semblable de douze cens grains de pourcelaine, pour ietter de nouueaux fondemens à vn bastiment tout nouueau, où sera la maison de Iesus, la maison de prieres, et où seront vos classes, dans lesquelles vous puissiez instruire nos petites filles Huronnes. Ce sont là nos desirs, ce sont les vostres, car sans doute vous ne pourriez mourir contentes, si en mourant on vous pouuoit faire ce reproche, que pour l'amour trop tendre de vos parens, vous n'eussiez pas aidé au salut de tant d'ames que vous auez aimées pour Dieu, et qui seront vostre couronne dans le Ciel.

Voila la harangue que fit ce Capitaine Huron, ie n'y adiouste rien, et mesme ie n'y puis ioindre la grace que luy donnoit le ton de sa voix, et les regards de son visage. La nature a son éloquence, et quoy qu'ils soient Barbares, ils n'ont pas dépoüillé ny l'estre d'homme, ny la raison, ny vne ame de mesme extraction que les nostres.

De la Mission de Tadoussac.

Le Pere Charles Albanel a passé tout l'Hyuer, c'est à dire six mois entiers auec les Chrestiens Montagnets, qui n'ont point en tout ce temps-là de demeure asseurée ; ils vont errans dedans les bois, grimpans au sommet des montagnes d'vne prodigieuse hauteur, pour y chercher les Orignaux, les Caribous, et les bestes sauuages. Dans ces fatigues il y a beaucoup à souffrir de la faim, de la soif, et des froids excessifs, des lassitudes et des dégousts, de la fumée qui vous aueugle, qui vous cause des douleurs cuisantes, et tout cela sans consolation, sans douceurs et sans aucun appuy pour la nature ; il faut que la seule grace soustienne. Il est vray que Dieu se fait souuent sentir auec de grandes delices au milieu de cét abandon et de ce dépoüillement des creatures, aussi grand quasi qu'il puisse estre ; mais souuent aussi il se cache, et laisse vne ame dans l'épreuue. Quoy qu'il en soit, c'est vn employ toujours heureux pour ceux que Nostre Seigneur y appelle, et necessaire pour nos pauures

Sauuages, qui en tout temps et en tout lieu ont besoin de nostre secours, puis que par tout les tentations peuuent les suiure, et que toujours Dieu est prest de respandre sur eux ses graces.

Dés le commencement de l'Esté, le mesme Pere, à peine ayant pris dix iours de repos, est retourné en la Mission de Tadoussac pour tout l'Esté, où n'ayant pû suffire seul, vn autre s'est ioint de compagnie. Il s'y est trouué cette année plus de huict cens personnes, le nombre des Chrestiens s'estant notablement accreu, comme aussi leur ferueur et leur innocence. Ils ont esté pour la pluspart accueillis d'vn rheume fort fascheux, qui a regné tout le mois de Iuillet en ces quartiers-là, et qui en quelques-vns estoit accompagné d'vne fievre maligne et continuë. C'étoit vne ioye à nos Peres, qui n'en furent pas exempts eux-mesmes, entrant dans ces pauures cabanes d'y trouuer souuent ces bons Neophytes dans le plus fort de leurs douleurs, le Chapelet en main, les yeux tournez au Ciel ou vers vne image de Nostre Dame attachée à vne escorce à costé de leur lict ; c'estoit vne consolation les surprenant d'entendre leurs prieres. Ouy, mon Dieu, disoit l'vn, mes pechez ont merité ce chastiment. Que mes douleurs augmentent, pourueu que mon peché soit pardonné ; faites-moy, mon Dieu, misericorde. O mon Dieu, disoit l'autre, que le feu d'Enfer est bien plus ardent que celuy de ma fievre ! fortifiez mon cœur, mon bon Iesus, afin que ie souffre courageusement celuy-cy, et ne permettez pas que ie tombe dans l'autre.

—

De la Mission des Oumamioüek.

Enuiron quatre-vingts lieuës plus bas que Tadoussac, ayant appris que quelques Sauuages plus esloignez s'y deuoient assembler, le Pere Iean Dequen se ietta dans vn petit canot d'escorce pour y aller prescher l'Euangile, et faire vne Mission volante ; malgré les vagues et les tempestes il y arriua dans sa petite gondole, mais vn peu tard, plusieurs s'estans desia retirez dans les bois, et n'y restant qu'vn petit nombre sur le bord du grand fleuue de sainct Laurens. Le Pere, dans le peu de temps qu'il fut là, baptisa les enfans que les parens luy presentoient tres-volontiers ; il y confessa quelques Chrestiens, qui depuis six et sept ans auoient receu le sainct Baptesme à Tadoussac, mais n'auoient pû y retourner depuis ce temps-là. Il instruisit les autres des fondemens de nostre foy, leur promettant vne nouuelle visite pour le Printemps prochain. Ce sont peuples d'vne simplicité fort innocente, qui écoutent tres-volontiers la parole de Dieu, qui sont aisez à gagner à la foy ; mais aussi il est difficile à nous de les chercher, et à eux de venir iusques à nous.

—

De la Mission des Abnaquiois.

Sur la fin du mois d'Aoust de l'an passé 1650. deux canots Abnaquiois estans venus exprés de la part de toute la Nation pour querir le Pere Gabriel Druillettes, qui les auoit desia instruits, afin qu'il continuast à leur rendre cette charité : le Pere y retourna auec vn de nos domestiques. A vray dire, ce district là n'estoit pas de nostre ressort, sinon autant que le zele nous obligeoit de ne pas abandonner des gens de bonne volonté, disposez à la foy, mais qui n'auoient presentement que nous pour les instruire. Vne lettre d'vn R. P. Capucin, nommé le Pere Cosme de Mante, Superieur en l'Acadie des Missions des Reuerends Peres Capucins, dattée de l'année 1648. nous y encouragea beaucoup ; les paroles de la lettre estoient : Nous coniurons vos Reuerences par la sacrée dilection de Iesus et de Marie, pour le salut de ces pauures ames qui vous demandent vers le Sud, etc. de leur donner toutes les assistances que vostre charité courageuse et infatigable leur pourra donner, et mesme si en passant à la riuiere de Kinibequi vous y rencontriez des nostres,

vous nous ferez plaisir de leur manifester vos besoins ; que si vous n'en rencontriez point, vous continuerez, s'il vous plaist, vos sainctes instructions enuers ces pauures Barbares, et abandonnez, autant que vostre charité le pourra permettre, etc.

Le Pere Gabriel Druillettes partit donc de Quebec pour cette Mission le premier de Septembre 1650. accompagné de Noël Tekoüerimat, chef des Chrestiens de Sillery, qui faisoit ce voyage pour l'entretien de la paix auec ces peuples qui sont dans les terres, et auec d'autres plus esloignez qui sont dans la nouuelle Angleterre, à dessein de solliciter les vns et les autres à faire ensemble la guerre aux Iroquois. Le Pere ne retourna de ce voyage qu'au commencement de Iuin, et enuiron quinze iours apres il y fut renuoyé pour le mesme dessein, dont il n'est pas encore de retour. Ainsi ie ne puis dire, ny le succés de son voyage, ny ce que Dieu y a fait par son moyen, mais ce que ie sçay bien, c'est qu'il a eu beaucoup à souffrir. *In itineribus sæpe, periculis fluminum, periculis latronum, periculis ex genere, periculis ex gentibus, periculis in ciuitate, periculis in solitudine, periculis in mari, periculis in falsis fratribus, in labore, et ærumna, in vigiliis multis, in fame et siti, in ieiuniis multis, in frigore et nuditate.* Le meilleur est, quoy qu'il arriue, que Dieu en sera à iamais sa trop grande recompense.

—

De la Mission des Attikamegues.

La plus laborieuse, mais aussi comme ie croy, vne des plus aimables de nos Missions, a esté celle qu'on a faite aux Attikamegues, que nous auons nommée la Mission de sainct Pierre. Il y a desia quelques années que ces peuples là ont commencé à se faire instruire, et qu'ils ont embrassé la foy auec vne ferueur, vne douceur, vne simplicité et vne fermeté si grande, qu'il semble qu'elle leur soit comme naturelle, et que leur cœur n'ait point d'autres inclinations que pour le Christianisme ; mais depuis ce temps-là il n'y auoit eu que ceux qui nous estoient venus trouuer aux Trois Riuieres, à Sillery, ou bien à Tadoussac, qui eussent receu le Baptesme et qui fussent Chrestiens, nos Peres n'ayans pû encore les aller voir dans leur païs pour y porter la lumiere de l'Euangile. C'est ce qu'ils ont demandé cette année auec des poursuites si sainctes et des impatiences si aimables, qu'enfin leur dessein a esté accomply. Le Pere Iacques Buteux, ayant esté celuy qui iusqu'à maintenant leur a donné les instructions et ensemble le veritable esprit du Christianisme, y fut enuoyé. Le peu de santé qu'il a eu de tout temps, ou plus tost sa grande foiblesse, auec laquelle il vint en ces païs il y a dix-sept ans, et que les fatigues continuelles et l'aage ont accreu de beaucoup, nous auoient fait douter si ce ne seroit point imprudence de l'exposer dans vn voyage si penible, et en vn temps le plus fascheux de toute l'année. Mais enfin nous nous sommes confiez en Dieu, et la grace l'a emporté au dessus du raisonnement naturel, s'agissant d'vne affaire où la grace peut tout, et où la nature ne peut rien. Le Pere fut donc auerty pour ce voyage, qui a esté de trois mois entiers, où les croix ne luy ont pas manqué, mais aussi en a-il cueilly les fruits de la Croix, selon qu'il paroistra dans son iournal, que ie l'ay prié de m'écrire, et qu'il a fait auec la simplicité que ie desirois. L'ayant leu auec satisfaction, i'ay creu ne pouuoir rien faire de mieux, que de le ioindre icy tel qu'il me l'a donné.

Iournal du Pere Iacques Buteux, du voyage qu'il a fait pour la Mission des Attikamegues.

On ne sçauroit s'imaginer les poursuites que firent les bons Attikamegues pour m'attirer en leur païs ; ie n'y estois que trop porté d'affection, mais le congé

ne m'estant pas donné, ie ne pouuois accorder leurs demandes. Enfin ayant permission d'y aller, ie le signifiay aussi-tost au Capitaine d'vne bande qui estoit aux Trois Riuieres. On me choisit vn hoste qui prit charge de me fournir de tout ce qui m'estoit necessaire, d'vne traisne pour traisner apres moy mon petit bagage, de raquettes pour marcher sur les neiges, etc.

Le 27. de Mars, nous partismes quatre François, sçauoir Monsieur de Normanuille et moy, et nos deux hommes, en compagnie d'enuiron quarante Sauuages tant grands que petits ; vne escoüade de soldats nous accompagna la premiere iournée, à cause de la crainte des Iroquois. Le temps estoit beau, mais il n'estoit pas bon pour nous, à raison de l'ardeur du Soleil qui faisoit fondre les neiges, ce qui retardoit nos traisnes et chargeoit nos raquettes, et mesme nous mettoit en danger d'enfoncer dans l'eau. Ie fus surpris d'vne glace qui manqua sous mes pieds ; sans l'assistance d'vn soldat qui me presta la main, ie n'eusse pû me sauuer du naufrage, à cause de la rapidité de l'eau qui couloit dessous moy. Le chemin de cette premiere iournée fut parmy de continuels torrens rapides, et parmy des cheutes d'eau qui tombent du haut des precipices, qui faisoient quantité de fausses glaces tres-dangereuses et tres-importunes, à cause que nous estions contraints de marcher le pied et la raquette en l'eau, ce qui rendoit la raquette glissante, lors qu'il falloit grimper sur des rochers de glaces, proche des saults ou des precipices ; nous en passasmes quatre cette iournée là, tout le chemin que nous pûmes faire fut d'enuiron six lieuës, marchant dés le matin iusqu'au soir. La fin de la iournée fut plus rude que le reste, à raison d'vn vent froid qui geloit nos souliers et nos bas de chausses, qui auoient esté moüillez depuis le matin. Nostre escorte de soldats, peu accoustumée à ces fatigues, estoit estonnée, et le fut encore dauantage quand il fallut le soir faire la cabane au milieu des neiges, comme vn sepulchre dans la terre.

Le second iour de nostre depart nous congediasmes nostre escorte et auançasmes vers le haut de la riuiere. Nous rencontrasmes à vne lieuë de nostre giste vne cheute d'eau qui nous boucha le passage ; il fallut grimper par dessus trois montagnes, dont la derniere est d'vne hauteur demesurée. C'estoit pour lors que nous ressentions la pesanteur de nos traisnes et de nos raquettes ; pour descendre de l'autre costé de ces precipices, il n'y auoit point d'autres chemins que de laisser aller sa traisne du haut en bas, qui de la roideur de cette cheute alloit au delà du milieu de la riuiere, qui en cét endroit peut estre de quatre cens pas. Suiuoient enuiron de lieuë en lieuë trois autres sauts d'vne prodigieuse hauteur, par lesquels la riuiere se descharge auec vn bruit horrible d'vne estrange impetuosité, ce qui forme de hautes glaces, dont la seule veuë fait peur. C'estoit par ces lieux pleins d'horreur qu'il falloit marcher, ou plus tost se traisner comme à quatre pieds. Enfin nous nous arrestasmes au haut d'vne montagne tres-difficile à surmonter : cette iournée fut rude, et vn chacun se trouua las d'auoir marché onze heures entieres, traisnant sa charge comme vn cheual qui tire sa charruë, sans prendre ny repos ny repas aucun.

Le troisiéme iour, nous décabanasmes de grand matin, et marchasmes sur la riuiere toujours glacée, grandement large en cét endroit là : sur les deux heures apres midy, le mirage nous ayant fait paroistre en forme d'hommes quelques branches d'arbres enfoncées dans la riuiere et qui paroissoient au dehors, chacun creut que c'estoit vne bande d'Iroquois qui nous attendoient au passage. On enuoye quelques ieunes gens à la découuerte, qui firent leur rapport que c'estoit l'ennemy. Pour lors chacun des Chrestiens se dispose à receuoir l'absolution, et les Catechumenes au Baptesme. Apres cela le Capitaine exhorte ses gens au combat auec vne harangue toute Chrestienne, mettant sa confiance en Dieu ; chacun se resoluoit à vaincre ou à mourir. Aux approches, cét ennemy se trouua estre imaginaire,

mais les sentimens de deuotion estoient solides dans leur cœur ; et ie puis dire en verité, que ie n'ay iamais veu vne confiance en Dieu ny plus forte, ny plus filiale, que ie l'ay admirée parmy ces peuples, soit dans leurs maladies, soit dans leurs famines, ou dans les craintes de l'ennemy. Leurs paroles plus ordinaires, sont celles-cy : Dieu est nostre Pere, il en fera ce qu'il voudra, mais i'espere en luy, il est bon, ie crois qu'il m'assistera. Et on peut dire en verité qu'il les assiste si sensiblement, que Monsieur de Normanuille et moy ne pouuions assez admirer ses aimables et ses paternelles bontez sur ces pauures Barbares.

Le quatriéme iour ie dis la saincte Messe dans vne petite Isle, qui eut le bon-heur de receuoir cét adorable Sacrifice, qui fut le premier offert à Dieu en ces contrées. Pour ce sujet, ces bons Chrestiens firent vne salve d'escopeterie apres l'éleuation du sainct Sacrement, et en suite de leurs deuotions vn festin de bled d'Inde et d'anguilles. Pour toutes prouisions de plus de quarante personnes que nous estions, nous n'auions qu'enuiron deux boisseaux de farine de bled d'Inde, vn de pois, et vn petit sac de biscuit de mer. La difficulté de traisner des viures nous auoit obligez de n'en prendre pas dauantage, outre qu'ils esperoient de faire quelque chasse en chemin ; mais elle ne fut pas telle qu'il nous eust esté necessaire, à peine eusmes nous ce qu'il falloit plus tost pour éuiter la mort que pour soustenir nostre vie. Pour moy, i'auois assez de mon petit meuble ; le chemin, la lassitude, et le ieusne, que ie ne desirois pas rompre au temps de la Passion, ne me permettoient pas de me charger de viures. Dieu neantmoins me donna plus de courage qu'à vn ieune homme que i'auois mené auec moy, lequel succomba sous le fais, et fut contraint de nous abandonner pour s'en retourner auec deux femmes Algonquines, qui nous quitterent deux iours apres.

Le cinquiéme et le sixiéme iour furent bien differens, et neantmoins tous deux semblables pour la fatigue des chemins ; le premier fut tout pluuieux, et le suiuant fort beau, mais l'vn et l'autre estoient fort incommodes, à cause que les neiges fonduës aux rayons du Soleil chargeoient nos raquettes et nos traînes ; pour éuiter cela, il fallut les dix iours suiuans partir de grand matin, auant que les glaces et les neiges fondissent.

Le septiéme iour, nous marchasmes depuis les trois heures du matin iusqu'à vne heure apres midy, afin de gagner vne Isle pour dire la saincte Messe le iour des Rameaux : ie la dis, mais vrayement portant sur moy vne partie des douleurs de la Passion de nostre bon Maistre, et dans vne soif qui attachoit ma langue au palais de ma bouche. La surcharge qu'il m'auoit fallu prendre apres que mon compagnon m'eut quitté, auoit aussi accreu mes peines : ces bons Chrestiens, qui auoient reconnu ma foiblesse durant la Messe, me reconforterent d'vne sagamité faite pour moy seul, d'vne poignée de galete boüillie dans l'eau, et de la moitié d'vne anguille boucanée. Apres le disner, nous dismes les prieres publiques au lieu de Vespres, chacun auoit marché le chapelet en main, le recitant en son particulier.

Le huictiéme iour, pour éuiter les torrens rapides et les dangers de la riuiere, dont les glaces commençoient à se rompre, et qui n'eussent pas pû nous porter, nous entrasmes dans le bois par vn vallon qui est entre deux montagnes ; ce n'estoit qu'vn amas de vieux arbres abattus par les vents, qui embarrassoient vn chemin tres-fascheux, et sur lequel nous auions de la peine à grauir, nos raquettes à nos pieds, qui s'engageoient dedans les branches de ces arbres. Nous gagnasmes enfin au dessus des terres vne montagne si haute, que nous fusmes plus de trois heures auant que d'estre au coupeau. Outre ma traisne, i'auois entre mes bras vn petit enfant de trois ans, fils de mon hoste ; ie le portay pour soulager sa mere, qui estoit chargée d'vn autre enfant auec son bagage dessus sa traisne. Au dessus de cette montagne nous rencontrasmes vn grand lac, qu'il fallut trauerser ; chaque pas nous faisoit songer à la mort,

et nous laissoit dans les craintes de nous voir abysmez dans ces eaux ; nous y enfoncions iusqu'à my-jambe et dauantage au dessous d'vne premiere glace qui estoit plus tendre, la seconde glace nous arrestoit. Souuent le chemin trop glissant et de fausses démarches nous faisoient tomber assez rudement, et alors non seulement les jambes, mais tout le corps enfonçoit dans l'eau.

Le neufiéme iour fut extraordinaire, tant pour la longueur du chemin parmy plusieurs lacs et riuieres rapides, et la descente des montagnes, que pour le temps qu'on y employa, qui fut depuis le grand matin iusqu'au soir. La crainte que les lacs et riuieres ne se dégelassent, nous faisoit haster le pas iusqu'à l'extreme lassitude. De temps en temps pour nous animer dans les fatigues du chemin, nous chantions en marchant quelques Cantiques spirituels, c'estoit nostre vnique consolation de ietter nos pensées en Dieu.

Le dixiéme iour, nous marchasmes par diuerses montagnes, il fallut grimper et descendre, iusqu'à ce que nous arriuasmes à vn grand lac, qui a pour riues des roches toutes droites, plus hautes qu'aucune falaise de France.

L'onziéme iournée, nous partismes trois heures auant le iour pour marcher sur la glace, qu'vn vent de bize auoit durcie ; la Lune nous fauorisoit. Le iour venu nous reprismes le chemin par dans les bois et par les montagnes entrecoupées de lacs et de riuieres tres-rapides.

Le douziéme iour, apres l'Office du Vendredy Sainct, et apres auoir confessé quelques Sauuages qui deuoient se separer de nous pour suiure vne autre route, et pour faire quelques canots, nous gagnasmes le haut des montagnes et vne petite riuiere, où nous trouuasmes des cabanes de Castors, nous en tuasmes six, et continuasmes nostre route par trois grands lacs, dans le dernier desquels il y auoit vn islet, où nous couchasmes sur la neige sans cabaner.

Le treiziéme iour me fut le plus laborieux de tous : nous partismes sur les trois heures du matin par des chemins horribles au trauers des brossailles si épaisses, qu'il falloit à chaque pas chercher où appuyer le pied ou la raquette. Ie m'égaray diuerses fois, à cause que la nuit m'empeschoit de suiure les pistes de ceux qui marchoient deuant moy. En suite nous trouuasmes des lacs tous glissans, où il estoit tres-dangereux de marcher sans raquettes, crainte d'enfoncer sous les glaces, mais il estoit extremement penible de marcher en raquettes à cause de la glace formée et de la neige fonduë dessus les lacs. A midy nous nous arrestasmes, et i'eus le bien de dire la saincte Messe : c'estoit mon vnique consolation, et de là ie tirois des forces parmy tant de fatigues. Pour me refaire, on me donna vn morceau de Castor, qu'on m'auoit reserué du iour precedent ; ie l'offris à Nostre Seigneur, n'en ayant point encore mangé, ny aucune autre viande tout le long du Caresme.

Le quatorziéme iour de nostre depart, qui estoit le iour de Pasques, et le neufiéme du mois d'Auril, ce me fut vne consolation tres-sensible, de voir comme Nostre Seigneur fut honoré de nostre escoüade. Nostre petite Chapelle, bastie de branches de cedre et de sapins, estoit parée extraordinairement, c'est à dire qu'vn chacun y auoit apporté ses images et ses couuertes neuues : Apres l'eau beniste, et le pain benit, qui estoit d'vn morceau de pain que i'auois reserué à dessein, le Capitaine harangua pour exciter ses gens à la deuotion : la Communion et l'action de graces estant acheuées, et le chapelet adiousté extraordinairement, on me vint regaler de petits presens, l'vn d'vn morceau gras d'Orignac, l'autre d'vne perdrix, selon que ces pauures gens s'estoient priuez eux-mesmes pour me le reseruer, nonobstant la faim qui les pressoit autant que moy.

Le dixiéme d'Auril, nous partismes de grand matin, la pluye tombée toute la nuict auoit dégelé la premiere glace des lacs et la neige des bois, en sorte qu'il nous fallut marcher toujours dans l'eau iusqu'à my-jambe, et les raquettes

aux pieds, crainte d'enfoncer sous les secondes glaces. Apres auoir trauersé quatre lacs, nous arriuasmes à celuy où mon hoste fait sa demeure plus ordinaire. Nous allasmes nous cabaner sur vn tertre de sable, et sous des pins, où la neige estoit fonduë; nous y dressasmes vne chapelle, où ie dis la saincte Messe en action de graces, on y planta apres vne belle Croix. Iusqu'icy nous nous estions contentez en nos cabanages d'entailler quelque Croix sur vn arbre, mais nous dressasmes en ce lieu ce bel estendart. Nous demeurasmes en repos le reste du iour, nous auions le temps de manger, si nous eussions eu dequoy; la neige estant à demy fonduë, et le poisson ne terrissant pas encore, nous fusmes l'espace de quinze iours en grande disette. Mes gens se mirent à faire des canots, ils y trauailloient depuis le matin iusqu'au soir; ie m'étonne comme ils pouuoient resister au trauail, ne mangeant pas en tout chaque iour, la valeur de six onces de nourriture. Leur plus grande peine estoit de nous voir pastir; ils offroient à Dieu gayement toutes ces peines. Voyant que tout le monde cherchoit sa vie, ie me ioignis auec vn bon vieillard pour aller tendre des lacets aux lievres; vn iour ie m'égaray dans les bois et ne pûs retrouuer ma route. Ie marchay tout le long du iour par d'estranges pays, par des montagnes et des vallées pleines d'eaux et de neiges fonduës, sans me pouuoir reconnoistre; la lassitude, la froideur des eaux, et la nuit qui me surprenoit estant encore à ieun, me contraignirent de me ietter au pied d'vn arbre, tout moüillé et tout gelé, car il geloit tous les soirs: i'amassay des branches de pin, dont ie fis vn matelas pour me defendre de l'humidité de la terre, et vne couuerture pour m'abrier contre le froid, i'eus toutefois le loisir de trembler toute la nuit. L'alteration estoit ma plus grande peine, i'estois proche d'vn grand lac, dont ie puisois de l'eau de fois à autre pour soulager ma soif; ie m'endormis à la fin, et à mon réueil, apres m'estre recommadé à mon Ange gardien et au feu Pere Iean de Brebeuf, i'entendis vn coup d'arquebuse. C'estoient de nos gens qui auoient esté toute la nuit en peine pour moy; ie répondis de la voix au coup qu'on auoit tiré, qui redoubla. Ie pris la route du costé d'où venoit le son, et arriuant au bord d'vn lac, ie vis le sieur de Normanuille qui me venoit chercher en canot auec mon hoste. M'estant rendu en la cabane, on m'y traita comme vn homme resuscité, d'vn peu de poisson qu'on auoit pris, et cela se mange sans pain, sans vin, sans autre ragoust que l'appetit, qui ne nous manque pas.

Le iour de sainct Marc, apres la Procession et la Messe, on benit le lac, et on luy donna le nom de sainct Thomas, on benit aussi les canots, et on donna à chacun le nom de quelque Sainct, qu'on écriuit dessus auec de la peinture rouge. Tous les Chrestiens, auant que de partir pour aller aux lieux où se font les assemblées, se disposerent par vne Communion generale, qui se fit le premier iour de May; le lendemain nous nous mismes en canot, et nous fusmes iusqu'au dix-huictiéme de May à voguer par diuerses riuieres, par quantité de lacs, qu'il falloit chercher par des chemins dont la seule memoire me fait horreur, par des rochers quasi inaccessibles, et souuent nous estions contrains de trauerser des terres pour trouuer des lacs ou des riuieres qui n'auoient point de communication: c'est à dire, qu'il falloit nous charger de nos canots et de nostre bagage, souuent n'ayant rien de quoy viure, et n'en pouuant trouuer.

Enfin le iour de l'Ascension, apres auoir dit la Messe sur vne belle roche toute plate, au milieu d'vne petite Isle, et apres auoir trauersé des lieux de terreur et d'effroy, nous arriuasmes au lieu de l'assemblée. Ie fus rauy d'y voir en vn lieu eminent vne haute et belle Croix, nous l'adorasmes et inuoquasmes l'assistance des Anges Gardiens, et de sainct Pierre, patron de ces contrées. En suite nous fismes vne salve d'arquebuse, à laquelle nous n'eusmes point d'autre response que les voix de quelques enfans, ce qui nous estonna. Mais le Capitaine qui parut seul peu de temps

apres, et nous vint au deuant sur le riuage, nous en emporta la raison. Mon Pere, me dit-il, si l'on n'a point répondu à vostre salve, ce n'est pas manque ny de pouuoir de le faire, ny d'amour que nous ayons pour toy : il y a icy quantité d'armes à feu, de la poudre et du plomb, et il n'y en a pas vn d'entre nous qui ne t'ayme autant qu'il a d'amour pour son salut ; mais on est maintenant aux prieres dans la Chapelle, on t'y attend pour remercier Dieu de nous auoir donné ta personne. Allons-y à la bonne heure, luy dis-je, mais qui a planté cette Croix ? Il y a long-temps, dit-il, que les premiers Chrestiens l'ont érigée ; et pourquoy ne l'auroient-ils pas fait ? adiousta-il, n'y estoient-ils pas autant obligez que les François ? mais allons, entrons dans la Chapelle. C'estoit vne cabane d'escorces faite en berceau, au fond de laquelle il y auoit vne façon d'Autel, le tout paré de couuertes bleuës, sur lesquelles estoient attachées des images de papier, et quelques petits crucifix ; nous dismes tous le chapelet de compagnie et chantasmes quelques motets de deuotion.

Les principaux me vinrent faire leurs complimens, et m'inuiterent de baptiser leurs petits enfans, i'en baptisay sur l'heure vne quinzaine ; la nuit me fit remettre les autres à la premiere commodité. Les adultes me pressoient tellement pour l'instruction, qu'à peine pouuois-je dire mon Office. Ie commençay par les vieilles gens, i'en rencontray de quatre-vingts et de cent ans, qui iamais n'auoient veu d'Europeans, mais au reste si bien disposez pour la foy, qu'on eust dit que Dieu les reseruoit comme vn S. Simeon et vne saincte Anne la Prophetesse, pour auoir connoissance de Iesus-Christ.

Quoy que le temps me fust cher et precieux, et que pour la lassitude et les fatigues des chemins, i'eusse besoin du repos de la nuit, si fallut-il permettre quelque danse en ma cabane, en signe de resiouyssance et d'action de graces, selon la façon du païs ; et le lendemain il fallut assister à quelque festin, quoy que les viures fussent rares. Le peu de neige qu'il y auoit eu durant l'Hyuer en toutes ces contrées, y auoit causé la famine : si bien que là où nous pensions trouuer des viures en abondance, nous n'y rencontrasmes que de la pauureté. Leur bonne volonté m'estoit plus que tout cela, et la bonne disposition que ie voyois en ces pauures peuples, estoit ma vraye viande, ce me sembloit.

Le lendemain, arriuerent sept ou huict familles d'vn autre endroit, dont ie baptisay les enfans. Ie disposay les Chrestiens à la Confession et à la Communion ; ie croyois y auoir beaucoup de peine, y en ayant bon nombre qui iamais ne s'estoient confessez depuis leur Baptesme et depuis leur bas aage ; mais tous tant qu'ils estoient, dés la premiere fois se confesserent aussi bien que s'ils eussent esté instruits au Catechisme comme des François. Tous auoient leurs chapelets, et sçauoient tres-bien leurs prieres, les vns les ayant enseignées aux autres.

Voicy quelques marques de la solidité de leur Christianisme et de leur foy. La premiere est en leurs confessions. Pour se ressouuenir de leurs pechez, ils apportoient diuerses marques, qui leur tenoient lieu d'écriture : les vns auoient de petits bastons de diuerses longueurs, selon le nombre et la grieueté des pechez ; les autres les marquoient sur de l'escorce auec des lignes plus longues ou plus courtes, selon qu'ils les iugeoient plus grands ou plus petits ; les autres sur quelque peau blanche et bien passée d'Orignac ou de Caribou, comme ils auroient fait sur le papier ; les autres se seruoient des grains de leurs chapelets ; mais ceux qui auoient marqué leurs pechez chaque iour sur leur calendrier, et qui se confessoient le parcourant ainsi depuis vn an, me donnerent beaucoup d'étonnement. Vne bonne femme me consola ; elle estoit descenduë il y a cinq ou six ans à Sillery, où pour lors estoit le Pere Paul le Ieune, elle y fut instruite et baptisée, et fut contrainte de suiure son mary infidele en vne petite nation où la foy n'auoit encore pû trouuer d'entrée. Elle y souffrit des persecutions estranges et continuelles

de ces mal-heureux infideles, qui se moquoient de sa pieté comme d'vne folie, de sa foy comme d'vn erreur, et de son innocence comme d'vne sotte simplicité. Ils la sollicitoient tous les iours à quitter la foy, mais elle la cherissoit plus que sa vie ; elle conseruoit son chapelet comme la chose la plus precieuse qu'elle eust au monde ; son regret estoit de ne pouuoir sçauoir ny les Festes ny les Dimanches, et par dessus cela de ne pouuoir se confesser. La crainte des Iroquois, qui auoient l'Hyuer precedent enleué trente de leurs compatriotes, augmentoit encore sa crainte de mourir sans confession : c'est pourquoy depuis quatre ans elle prioit tous les iours Nostre Seigneur d'inspirer à son mary de descendre et de la mener auec luy aux Trois Riuieres, ou d'amener en son païs quelqu'vn de nos Peres. La Diuine bonté luy accorda le moyen qu'elle esperoit le moins des deux : à mon abord elle fut rauie de ioye, et elle me vint trouuer la larme à l'œil, mais c'estoient des larmes de consolation et pour elle et pour moy. Elle me presenta son enfant à baptiser, et m'amena vne autre petite fille pour la confesser ; pour elle ie puis dire qu'elle se confessa les yeux baignez de larmes, auec de si grandes tendresses et de si grandes clartez, que cela me toucha tres-sensiblement ; i'en demeuray plusieurs iours dans vn aneantissement et confusion de moy-mesme, me souuenant de ce que i'auois veu et ouy de cette femme Sauuage. Elle a gagné tellement son mary, qu'il quitta dés l'Automne vne seconde femme qu'il auoit ; elle luy a appris les prieres et les mysteres de nostre foy ; et comme il est homme de consideration, il a gagné à Nostre Seigneur cinq ou six familles de sa Nation que i'ay baptisées cette année. Les autres que i'ay veus de la mesme Nation estoient aussi assez bien disposez, mais ie iugeay plus à propos de ne pas leur confier si tost le sainct Baptesme, à cause que quelques-vns auoient fait autrefois le mestier de Iongleurs, qui sont comme les Sorciers du païs.

Vne seconde marque du vray Christianisme parmy ceux de cette assemblée, qui est proprement des Attikamegues, est le zele qu'ils font paroistre à bannir le vice, et à ne rien tolerer parmy eux qui soit contraire aux promesses qu'ils ont faites à Dieu en leur Baptesme. Vn ieune homme auoit pris vne femme Chrestienne, sans toutefois auoir pû faire ce mariage en face de l'Eglise. (Estans à deux et à trois cens lieuës dedans les bois, le recours au Pasteur est vne charge bien onereuse). Sur quelque discorde suruenuë dans ce mariage, le mary auoit quitté sa femme et s'estoit mis auec vne autre pendant l'Hyuer. Ce pauure homme ne fut pas plus tost arriué qu'on me le defera, il se vint presenter à moy, et le scandale ayant esté public, il en demanda vne penitence publique, qui me donna, et à tous ces bons Chrestiens, plus de consolation que son peché ne leur auoit donné de peine : c'est le second scandale arriué dans vn lieu et dans vn troupeau si esloigné de la veuë de son Pasteur, où il n'y a que la crainte et l'amour de Dieu qui puisse empescher le peché.

La troisiéme marque de la solidité de leur foy, est l'assiduité et la diligence à s'acquitter des deuoirs d'vn bon Chrestien : ils ne se contentent pas de prier Dieu soir et matin, deuant leurs actions et deuant leurs repas, mais ils le font d'ordinaire six ou sept fois la nuit, interrompant autant de fois leur sommeil et se mettant à deux genoux. Iamais ie ne les ay veu estre empeschez pour quoy que ce soit, lors qu'ils ont esté aduertis pour venir aux prieres ou à l'instruction, au moindre mot ils estoient incontinent en la Chapelle ; pas vn de quelque consideration qu'il fust, n'auoit honte d'apprendre, mesme des enfans. Vn ancien Capitaine repetoit sa leçon, soit des prieres, soit de quelque air de deuotion, du sainct Esprit, de l'Ange Gardien, de sainct Ioseph, auec autant de simplicité, et auec vne humilité autant aimable, que s'il n'eust eu que huict ou dix ans. Ceux que i'auois enseignez cét Hyuer, entr'autres mon hoste, et son frere Capitaine, ont fait des merueilles par tout,

et en cette assemblée. Ie n'eusse pû souhaiter rien au monde de plus auantageux, soit pour parler, soit pour édifier de leurs exemples, soit pour attirer par presens les autres nations plus esloignées à venir écouter la priere, c'est à dire, à se faire instruire. Mon hoste donna luy seul pour cét effet douze mille grains de pourcelaine à la nation d'Erigoüechkak.

Vne quatriéme marque de la vraye foy de ce peuple, est la continuelle pensée de la mort. Parler autrefois de la mort en leur païs, c'estoit se rendre criminel et comme meurtrier ; maintenant ils ont changé de style. Quand ils parlent de cette vie, ils ne l'appellent que les quatre nuits qu'ils ont à viure : Songez qu'il faut mourir, disent souuent les Capitaines à la ieunesse, pour la maintenir en son deuoir ; songez que demain vous pouuez mourir, et qu'il faut vous tenir prests pour vn moment duquel dépend vne éternité toute entiere ou de biens ou de maux, selon que vous aurez ou seruy Dieu, ou obey au Diable.

La deuotion qu'ils ont pour les ames des trespassez, est vne autre marque de leur foy. Non loin de cette assemblée il y a vn Cimetiere, au milieu duquel on voit vne belle Croix ; on void des sepulchres larges de quatre à cinq pieds, et longs de six à sept, releuez hors de terre d'enuiron quatre pieds ; vne belle grande escorce couure le tombeau. Aux pieds et à la teste du defunct sont deux croix, et à costé vne espée, si le defunct estoit vn homme, ou quelque instrument de ménage, si c'estoit vne femme. Y estant arriué, on m'inuita de prier Dieu pour les ames de ceux qui auoient leurs corps en ce lieu. Vne bonne Chrestienne m'apporta vne robe de Castor par les mains de sa fille, aagée d'enuiron sept ans, et me dit, lors que sa fille me la presenta : Mon Pere, ce present est pour t'inuiter à prier Dieu pour l'ame de sa sœur et pour sa grande mere. Quantité d'autres me firent de semblables prieres ; ie leur promis de faire ce qu'ils desiroient de moy, mais que pour les presens ie ne les accepterois pas.

Il y a quelque temps que lors que les Chrestiens de ce lieu là mouroient, on enterroit auec eux leur chapelet ; cette coustume se changea l'an passé en vne plus saincte, à l'occasion d'vne bonne Chrestienne, qui en mourant donna son chapelet à vn autre, le priant de le garder, et de le dire pour elle au moins les iours de feste. Cette charité luy fut accordée, et cette coustume a esté introduite depuis ce temps-là : si bien que quelqu'vn estant mort, on presente son chapelet auec quelque petit present à quelqu'vn qu'on choisit de la compagnie, qui s'oblige de le porter et de le dire pour l'ame du defunct, au moins les Festes et les Dimanches. Mais reprenons la suite de mon voyage.

Apres auoir sejourné quelques iours au lieu de cette premiere assemblée, ie m'embarquay en compagnie de trente et cinq canots, pour aller en vne autre assemblée enuiron à vingt et cinq lieuës de là. Nous n'auions point d'autres prouisions que le prouenu de nostre pesche ; neuf à dix onces d'vn morceau de poisson estoit nostre ordinaire par iour, c'est à dire, que cela estoit nostre pain, nostre viande, nos entrées, nos desserts, nostre tout ; le boüillon dans lequel on auoit cuit le poisson estoit nostre boisson. Ce n'est pas que quelquefois la pesche ne fût plus abondante, mais souuent aussi il falloit nous contenter par iour de cinq ou six onces, et quelquefois moins que cela : il est vray que la nature se contente de peu, et que Dieu soustenoit nos corps aussi bien que nos ames, dans cette priuation de toutes choses.

Le lendemain de nostre embarquement, nous rencontrasmes des cheutes d'eau horribles, entr'autres en vn endroit où la riuiere ayant roulé à trauers quantité de licts de roches, tombe tout à coup comme dans vn precipice, qui est comme vn auge ou berceau de pierre, long de quelque centaine de pas. Dans ce berceau la riuiere boüillonne en telle façon, que si vous iettez vn baston au dedans, il y demeure quelque

temps sans paroistre, puis tout à coup il s'esleue en haut la hauteur de deux piques, à quarante ou cinquante pas du lieu où vous l'auez ietté. Pour éuiter ces cheutes, nous portasmes nos canots et nostre bagage par de hautes montagnes, par vn petit chemin qui estoit sur la pente d'vn precipice ; nous n'estions esloignez de la mort que d'vn pas à chaque moment.

Le troisiéme iour, nous arriuasmes où nous voulions aller, on nous y salüa d'vne descharge generale de toutes les armes à feu. Apres que leur Capitaine m'eust adressé sa harangue, qui fut courte, mais pleine d'affection et de pieté, on nous meine droit dans vne chapelle, faite d'escorce de certains pins *tres-odoriferans*, et bastie de la main de ces bons Chrestiens, iamais aucun European n'y auoit mis le pied. Deux Capitaines firent merueilles en parlant hautement du bon-heur de la foy, dont ils iouyssoient par nos soins et par nos charitez. L'vn d'eux que i'auois baptisé aux Trois Riuieres il y a quelques années, homme de tres-bon esprit, de riche taille, et excellent Chrestien, m'apporta vn petit faisceau de pailles, c'estoit comme vn catalogue de ceux que luy-mesme auoit instruits et tres-bien disposez pour le Baptesme. Ie fus rauy de voir que Dieu y auoit fait sans nous, ce que ie n'eusse osé esperer par moy-mesme apres de longues instructions. Les deux premiers ausquels ie parlay, furent deux freres mariez à deux ieunes femmes tres-bien faites, mais modestes, autant qu'aucune Chrestienne Europeane. L'aisné des deux freres, tenant son chapelet, me tint ce discours : Voila, dit-il, ce que ie prise plus que toutes les choses du monde ; ie n'ay iamais veu d'Europeans qu'auiourd'huy, et ie n'en desirois point voir, sinon pour estre instruit et baptisé. Il y a trois ans que ie demande à Dieu de voir ceux qui enseignent et qui baptisent ; il m'a bien obligé de t'auoir amené pour me baptiser, ie te remercie d'estre venu : ne perdons pas le temps, enseigne nous. Mais quoy, leur dis-je, sçauez-vous les prieres ? Escoute-nous, me dirent-ils, alors chacun d'eux se mit à genoux, dit ses prieres, tenant en main son chapelet : Mais d'où auez-vous ce chapelet ? Les Chrestiens, me respondirent-ils, *nous les ont donnez*. Il y auoit de la consolation à voir leur modestie et leur attention : ils ne perdoient pas vn seul mot de ce qu'on leur disoit ; leur ayant enseigné quelques mysteres, ils demandoient qu'on les interrogeast, et puis le possedans bien, ils se diuisoient par petites troupes pour l'enseigner aux autres qui ne s'y estoient pas trouuez. En moins de rien tous sceurent le Catechisme, et peu de iours apres ie baptisay ceux que ie vis les mieux disposez. La pluspart de cette assemblée n'auoient iamais veu d'Europeans ; ie confessay et communiay les anciens Chrestiens. Le Samedy, le Capitaine publia qu'on eust à se pouruoir des choses necessaires pour le lendemain, et qu'on ne trauaillast pas le Dimanche. Cette coustume de celebrer les iours de Festes, n'est pas seulement obseruée des Chrestiens, mais aussi des autres. Vn certain iour, comme ie sortois de la Chapelle, on me vint inuiter au festin, en vn certain lieu où il y auoit sept ou huict chaudieres penduës proche du Cimetiere. Vn vieillard prit la parole, et dit que ce festin n'estoit pas vne superstition, mais vne charité qu'il pretendoit faire à ceux qui auoient faim, et les inuiter à prier Dieu pour l'ame d'vn de ses parens defuncts. Cependant que le festin se preparoit de quelques Orignaux, d'vne vingtaine de Castors, et de graisse d'Ours, on pria Dieu pour les trespassez. Cét homme et sa femme ont de grands sentimens de Dieu, et i'oseray dire vne presence fort actuelle. Souuent sur le iour ils entroient dans la Chapelle, quoy que le sainct Sacrement n'y fust pas. Voicy quelques points sur lesquels ie l'interrogeay, et où il me respondit franchement touchant son interieur.

Interrogation. Te souuiens-tu de Dieu quelquefois durant le iour ?

Response. Ie m'en souuiens : n'est-ce pas luy qui nous donne tout, comme vn pere fait à ses enfans, qui nous gou-

uerne et nous conserue ? ne faut-il donc pas se souuenir de luy, et l'en remercier souuent ?

Interrogation. Combien de fois priez vous Dieu tous les iours ?

Response. Pour moy, ie le prie pour le moins quatre fois : le matin en nous leuant, et puis quand nous sommes assemblez, nous disons toutes les prieres et deux dizaines de nostre chapelet, le soir nous disons le reste, et en me couchant ie prie encore en public ; outre cela ie le prie deuant mes actions, mais il n'y a que Dieu seul qui d'ordinaire en soit tesmoin.

Interrogation. Et les Dimanches combien de fois priez vous Dieu tous ensemble ?

Response. Quatre fois. Le matin ayant dit toutes les prieres, on dit le chapelet, et le Capitaine des prieres nous exhorte à viure en bons Chrestiens. A midy on s'assemble pour la seconde fois, la troisiéme au Soleil couchant, et la derniere auant que de nous coucher.

Interrogation. Ne vous oubliez-vous point des Festes et des Dimanches ?

Response. Cela seroit bon si ces iours n'estoient pas remplis de respect ; pas vn ne s'en oublie : regarde le catalogue de tous les Chrestiens, et vois comme les iours dignes de respect y sont marquez.

Interrogation. Et la nuict de Noël, que fistes-vous ?

Response. Nous la passasmes toute entiere sans dormir, les vns reciterent trois fois leur chapelet, les autres dauantage, et nous chantasmes ce que nous sçauons de Cantiques spirituels.

Interrogation. Quelle pensée as-tu de toy-mesme ?

Response. Que ie suis vn chien, et moins qu'vne puce aupres de Dieu.

Interrogation. Quel sentiment as-tu quand tu vois quelqu'vn des tiens qui offense Dieu ?

Response. Cela m'attriste grandement, ie prie pour luy et ie l'aduertis, mais ie ne vois pas faire de grandes fautes à mes gens. Tres-souuent ie leur parle de Dieu, ie leur dis qu'ils luy demandent pardon de leurs fautes.

Ie serois trop long de rapporter les sentimens de cét homme ; sa femme ne luy cede en rien pour la pieté ; la moindre ombre du peché leur fait peur. Les Chrestiens de cette assemblée se gouuernent à proportion de celuy-cy. Mais ie fus rauy de voir vne Chrestienne, nommée Angelique, c'est en verité vne saincte : tout le temps qu'elle ne trauaille pas, elle le donne ou à l'instruction du prochain, ou à la priere. Ie prenois vn plaisir indicible de la voir enseigner les autres, et iamais ie n'ay veu aucun Sauuage qui sceust si bien les mysteres de nostre foy ; le sainct Esprit est vn grand Maistre. *Spiritus vbi vult, spirat.* O quelle confusion pour moy, de voir comme ces pauures Barbares, sans Prestre, sans Messe, ny autre secours, se maintiennent dans vne telle pureté et ferueur. Monsieur de Normanuille en estoit touché sensiblement. Suiuons nostre voyage.

De cette seconde assemblée, nous allasmes à vne troisiéme, à trois iournées de là, en compagnie de soixante canots. Ie ne trouuay pas peu à y trauailler, à cause que ces gens venoient d'vn païs où la foy estoit encore estimée comme vne loy de mort, et où la polygamie estoit en regne. A mon abord ie leur parlay du dessein qui m'amenoit ; les Chrestiens qui m'accompagnoient, leur dirent des merueilles des grandeurs de nostre foy, et des peines que i'auois prises pour les venir instruire, leur faisant bien entendre que i'estois vne personne de consideration, mais que pour l'amour de leur salut ie m'exposois à toutes ces fatigues. Ces Sauuages s'appriuoiserent petit à petit à ces discours, et m'amenerent plusieurs enfans pour estre baptisez ; le lendemain eux et tous les Chrestiens planterent vne grande Croix, et se mirent à bastir vne Chapelle, et à preparer proche de là vn Cimetiere pour les morts. I'enseignois dans cette Eglise depuis le matin iusques au soir ; nos Neophytes de leur costé faisoient leur possible, et peu de iours apres on remarqua des changemens notables. En voicy quelques tesmoignages.

Premierement, si tost qu'on appelloit

aux prieres, chacun y accouroit, comme des famelíques à vn festin. Secondement, quand on les alloit querir pour estre instruits, ils quittoient tout, quelques empeschemens qu'ils eussent, et en quelque temps que ce fust. Troisiémement, on m'apportoit les tambours et autres instrumens superstitieux dont les longleurs, qui font mestier de sortilege, se seruent dans le recours qu'ils ont aux Demons qu'ils inuoquent. Quatriémement, le iour ne suffisant pas, ils me venoient querir la nuit, pour estre instruits dans leurs cabanes, où i'estois écouté comme vn Ange du Ciel. Cinquiémement, les plus anciens exhortoient la ieunesse d'escouter attentiuement et de bien retenir mes instructions afin d'apprendre d'eux auec plus de loisir ce qu'ils auroient appris de moy: la ferueur estoit generale. Quoy que plusieurs demandassent le Baptesme l'espace de dix iours que ie demeuray là, ie ne iugeay pas à propos de le confier si tost, sinon aux vieilles gens, pour qui ie craignois vne mort plus prochaine. I'y remarquay entr'autres vn vieillard aueugle de quatre-vingts ans, homme de sens et qui conceuoit parfaitement bien nos mysteres, il repetoit et enseignoit aux autres ce qui estoit le plus difficile. Cét homme, quoy qu'aueugle, estoit chery et honoré de ses gens; il ne cessoit de s'estonner d'auoir si long-temps vescu sans auoir bien conneu ny pensé à l'Autheur et au Maistre de nos vies. Dieu ce semble, ne reseruoit ce bon vieillard que pour le Baptesme.

La famine contraignit cette assemblée de se dissiper. Ils me coniurerent de retourner dans vn an auec des affections si tendres, que mon cœur en estoit tout consolé. Ie laissay ma Chapelle entre les mains du Capitaine, pour gage que ie les viendrois reuoir. Les Neophytes me demandoient des chapelets, pour donner à ceux qu'ils pourroient rencontrer dans les bois, afin de leur enseigner à le dire et les disposer au Baptesme, comme ils ont accoustumé de faire. Ie leur donnay ce que i'en auois de reste, à la reserue de quelques-vns que i'enuoyay par present à des Capitaines de quelques Nations tirant plus vers le Nord, pour les inuiter à venir les années suiuantes. Ie crois que cela aura son effet ; si ces chapelets estoient plus beaux tout iroit mieux : il n'y a pourcelaine qui soit prisée à l'égal, non pour autre cause, sinon parce qu'ils les considerent comme des choses sainctes et dediées à Dieu. Le zele de conuertir les ames est comme naturel à ces bons peuples Attikamegues : les maris gagnent leurs femmes à Dieu, et les femmes attirent leurs maris ; les parens instruisent les enfans, et les enfans gagnent leur pere et mere ; en vn mot ce païs est vn bon terroir, où la semence de la foy rend son fruit au centuple. Il y a dans tous ces quartiers-là quantité d'autres Nations, plus que nous n'en pourrons baptiser, eussions nous encore quarante ans à viure, et ces gens n'ont aucun commerce auec nous. C'est de là que les Hurons, auant que leur païs fut desolé, tiroient quasi tous leurs Castors, qui maintenant n'estans plus diuertis ailleurs viendront à nos habitations Françoises, pourueu que l'Iroquois ne trouble point nostre repos.

Nous retournasmes par vn chemin, tout autre que celuy que nous auions tenu en allant, nous passasmes par des torrens quasi continuels, par des precipices, et par des lieux pleins d'horreur en toutes façons. En moins de cinq iours, nous fismes plus de trente-cinq portages, et quelques-vns d'vne lieuë et demie : c'est à dire, qu'il faut alors porter sur ses espaules son canot et tout son bagage, et cela auec si peu de viures, que nous estions dans vne faim continuelle, quasi sans force et sans vigueur ; mais Dieu est bon, et ce nous est trop de faueur de consommer nos vies et nos iours à son sainct seruice. Au reste les fatigues et les peines qui m'eussent fait peur au seul recit, ne m'ont pas endommagé la santé. Nous fusmes de retour aux Trois Riuieres le 18. du mois de Iuin.

Depuis ce que ie viens d'escrire, i'ay eu quelque scrupule d'auoir obmis quantité de guerisons, qui ont esté comme

miraculeuses, par les prieres que font ces bonnes gens auec leurs chapelets. Leur deuotion est grande à la saincte Vierge, à l'Ange Gardien, et aux Saincts dont ils portent le nom. I'ay aussi eu crainte d'estre trop long, et à cause de cela i'ay obmis quantité de sentimens de pieté de ces bons Neophytes. Dieu en sera glorifié dedans le Ciel, où nous verrons veritablement que sa bonté est par tout égale à elle-mesme, et qu'il n'a pas moins d'amour pour de pauures Barbares, qu'il en a eu pour ceux qui depuis plusieurs siecles ont mis en luy tout leur amour.

I'espere au Printemps prochain faire le mesme voyage, et pousser encore plus loin iusqu'à la mer du Nord, pour y trouuer de nouueaux peuples et des Nations entieres, où la lumiere de la foy n'a iamais encore penetré.

Depuis ce voyage, les Iroquois sont entrez dans ce païs, qui sembloit quasi inaccessible. Vous diriez que les Predicateurs de l'Euangile, la Foy et les Croix, se font toujours compagnie en la Nouuelle France. Aussi-tost que quelque Pere seme la foy en quelque nouuelle contrée, aussi-tost les maladies ou les guerres le suiuent. La lettre suiuante, écrite depuis le voyage dont nous venons de parler, en est vne preuue éuidente. Dieu fait voir dans ce procedé, que ce n'est pas l'éloquence humaine qui persuade nostre creance, et qui engendre la foy dans des ames qui ne voyent Iesus-Christ qu'en sa Croix. Il n'appartient qu'à vn Dieu, de faire que l'esprit d'vn homme Barbare, fort attaché à ses sens, croye qu'vne doctrine est saincte et bonne, qu'il ne peut quasi embrasser, qu'en embrassant les persecutions ou la mort.

Lettre du Pere Iacques Buteux, écrite des Trois Riuieres, au R. P. Paul Ragueneau, demeurant à Quebec.

—

Mon Reverend Pere,

Pax Christi.

Les peines interieures que ie ressenty à mon depart de Sillery, où i'estois descendu par l'ordre de Vostre Reuerence, et l'abandon dans lequel me iettoit le bon Dieu, estoient sans doute des pressentimens et des auant-gouts de la croix que ie deuois rencontrer, et du calice que ie deuois boire à mon arriuée aux Trois Riuieres. Cette croix m'a esté d'autant plus sensible, que plus ie me trouuois coupable de la perte de quelques Catechumenes morts sans Baptesme, et que i'auois plus de sujet de m'attrister du massacre de quelques braues Neophytes, qui auançoient mille fois plus que moy le Christianisme parmy les peuples que Dieu m'a donnez en charge.

Les Iroquois sont entrez dans le païs des Attikamegues, iusqu'au lac nommé Kisakami ; ie n'aurois iamais creu qu'ils eussent pû trouuer ny aborder ce lac auec leurs canots : nous marchasmes enuiron vingt iours sur les neiges, au voyage que i'ay fait en ces contrées, deuant que de le rencontrer ; la longueur des chemins, les courrans d'eau, les torrens horribles et tres-frequens, n'ont pas empesché que ces Barbares n'ayent esté surprendre vingt-deux personnes dans les tenebres de la nuit. Il n'y auoit que trois hommes dans leur cabane qui se sont deffendus vaillamment, tous les autres n'estoient que des femmes et des enfans, qui apres la mort de ces trois braues combattans ont esté liez et garotez, et entraisnez comme des victimes, au païs des feux et des flammes.

Vne cabane voisine, remplie de femmes, dont les maris estoient allez à la chasse, entendans le bruit du combat, et les cris et les gemissemens de leurs

voisines, se sauuerent à la faueur de la nuit ; leurs maris retournans de la poursuite des bestes, furent bien estonnez de voir leurs compatriotes massacrez et leurs femmes en fuite. Se doutans bien qu'elles auroient tiré vers nos quartiers, ils sont venus chercher le mesme azyle. Ie crains fort que ceux qui sont répandus à l'entour de ce lac ne soient mis à mort cét Hyuer par ces mesmes Barbares, qui les surprendront d'autant plus aisément que ces pauures peuples pensent estre en asseurance.

Ceux qui se sont venus ietter entre nos bras, sont tres-dignes de compassion, tant pour la perte de leurs amis, que pour n'auoir pas eu le moyen de chasser et de ramasser des pelleteries, qui sont la monnoye dont ils acheptent des François leurs vestemens, et la pluspart de leurs viures ; en vn mot ils sont dans la derniere necessité : le moyen de viure et de ne les pas secourir ? ils sont Chrestiens et vrais Chrestiens. Tant s'en faut que cette grande affliction les abatte ou les rende stupides, ou moins affectionnez à la foy ; au contraire ils sont plus ardens à remercier Dieu, à le benir, à se conformer à ses sainctes volontez. Leur seule et vnique demande iusques à maintenant dans vne necessité si pressante, n'a esté que des prieres pour ceux qui ont esté tuez, et pour ceux qui sont captifs, à ce que Dieu leur donne la force de souffrir en Chrestiens et perseuerer en la foy.

L'vn d'eux m'est venu trouuer ce matin, il a perdu dans cette deffaite, son pere, sa femme, trois de ses enfans, trois de ses ieunes freres, vne sienne sœur, et dans les ressentimens de cette grande affliction qui le touche viuement, sa bouche n'a iamais proferé aucune parole de murmure ; il benit Dieu auec vne foy qui me rauit, ces épreuues sont grandes. Dieu fait voir qu'il est Dieu dans le cœur de ces braues Neophytes. Ce bon Chrestien est priué de la femme la mieux faite et la plus accomplie que i'aye point veuë dans ces Nations : elle estoit bonne menagere, grandement industrieuse, fort liberale, tres-courageuse, modeste, charitable, humble au possible, et par dessus tout cela elle auoit vn zele pour la foy et pour le salut du prochain, qui passe au delà de ce que i'en puis dire : c'est ce zele qui l'a renduë captiue, et qui l'a fait tomber entre les mains de l'ennemy ; car estant inuitée de se retirer dans les terres du costé de Tadoussac, païs inconnu aux Iroquois, le desir qu'elle eut d'aider les Catechumenes du lac Kisagami, la fit demeurer au quartier où elle a esté prise. Elle a depuis quelque temps gagné à Iesus-Christ plus de vingt-cinq familles, elle a tellement changé le cœur de son mary par sa douceur et par sa condescendance, et par vne vertu vrayement solide, que d'vn homme farouche et sauuage, elle en a fait vn Chrestien doux comme vn agneau. Il y a plus de six ans qu'ils ne manquoient pas de trauerser de grands dangers et faire de longs chemins, pour se venir confesser et communier en son temps. Leur dessein estoit de venir passer cét Hyuer aupres de nous, pour se perfectionner en la foy dans les exercices du Christianisme.

I'aurois beaucoup de choses à dire des autres qui ont esté tuez ou faits captifs, notamment du pere de celuy dont ie viens de parler, à qui on auoit donné le nom d'Antoine en son Baptesme, sa foy, son zele, sa pieté interieure, sa patience, et ses autres vertus estoient rares ; il auoit sur tout vne presence de Dieu si remarquable, qu'on auroit de la peine de croire ce que i'en pourrois dire, c'est assez que Dieu le sçache et qu'il soit la recompense de ses bonnes actions.

Ie ne sçay encore où les Sauuages qui sont icy iront faire leur grande chasse de l'Hyuer ; on a inuité les Attikamegues, dont ie viens de parler, de descendre à Sillery : ces bonnes gens ont respondu, qu'ils n'auoient point d'autre volonté que celle de leur Pere, et que nonobstant qu'ils fussent icy en plus grand danger qu'à Sillery, qu'ils vouloient demeurer au lieu que Dieu leur ordonneroit par la bouche de celuy qui gouuernoit leurs ames. Ie me trouue bien en peine, ne sçachant quel conseil

leur donner : si ie les retiens aupres de moy, comme ie ne puis leur donner tout le secours que ie souhaiterois, ils s'écarteront de temps en temps pour aller à la chasse, et ils pourront tomber dans les embusches des Iroquois. De vous les enuoyer, comme vous estes desia beaucoup chargez de quantité de Hurons et d'Algonquins, ie ne m'y puis quasi resoudre. Et eux et moy auons peine de nous separer, ce sont mes hostes et mes nautonniers, ce sont eux qui m'ont conduit et mené dans leur païs, et qui m'y doiuent encore mener au Printemps prochain. Ils ont fait des presens de toute leur pourcelaine aux Nations plus esloignées, afin de se trouuer au temps et au lieu destiné, pour m'entendre parler des mysteres de nostre foy. S'ils prennent resolution de descendre à Quebec ou à Sillery, i'ay quelque pensée de les suiure, si V. R. l'a pour agreable, afin qu'en partant d'aupres de vous au Printemps pour retourner en leur païs, ie les puisse accompagner. Ie me recommande à ses saincts Sacrifices, ce 4. de Nouembre 1651.

Voicy vne autre lettre, dictée par vn Capitaine Chrestien, nommé Noël Negabamat ou Tekoüerimat, et enuoyée à vn Pere de la Compagnie de Iesus, repassé en France depuis quelque temps, pour les affaires de ces nouuelles Eglises : on sera bien aise de voir la naïueté de ces peuples.

Pere le Ieune, tu es mon Pere et mon amy entierement. Ie te dy que ie garderay toujours la foy et la priere, ie n'oublieray iamais ce que tu m'as enseigné ; iamais ie ne perdray courage en la foy, i'obeïray toujours aux commandemens de celuy qui a tout fait. I'ay cette pensée que ie tiendray ferme, et quand ie serois tout seul de croyant, ie croiray et prieray toujours iusqu'à la mort.

Ie te dis encore, que ie voulois aller en France pour te voir, mais on m'en a empesché ; on m'a enuoyé au païs des Abnaquiois et des Anglois, qui leur sont voisins, pour leur demander du secours contre les Iroquois. I'ay obey à ceux qui m'ont enuoyé, mais mon voyage a esté inutile, l'Anglois ne répond point, il n'a pas de bonnes pensées pour nous, cela m'attriste fort : nous nous voyons mourir et exterminer tous les iours.

Pour toy, mon Pere, aye le cœur ferme et constant, parle au grand Capitaine des François, encourage les autres Capitaines, visite les souuent, porte les à deffendre ceux qui croyent en celuy qui a tout fait. Les Iroquois sont foibles, vous estes forts ; les Iroquois sont en petit nombre, vous autres vous estes en grand nombre : si vous vouliez tout de bon destruire nostre ennemy, vous le feriez, et vous nous donneriez vne autre fois la vie.

Ie te parle derechef, mon Pere, souuienne toy de ne nous pas priuer tout à fait de ta presence. Ie compte tous les Hyuers depuis ton absence, nous allons entrer dans le troisiéme, c'est assez ; retourne, ie te prie, en nostre païs, viens voir tes anciens amis et tes enfans spirituels.

Ie t'enuoye vne robe pour te couurir, afin que tu n'ayes point de froid dans le vaisseau, quand tu reuiendras ; disposes-en neantmoins comme tu voudras, tu en es le maistre ; si vn de tes amis l'agrée tu luy peux donner, car les François ne te laisseront pas auoir froid dans leurs nauires.

Prie Dieu pour moy, pour ma femme et pour mes enfans ; i'en ay encore trois, vn garçon de six ans, vne fille de quatre ans et vn petit fils au maillot. Souuent nous parlons de toy au Pere Dequen, qui est maintenant nostre Pere, il nous parle aussi de toy fort souuent, il a grandement desir de te voir. Nous prions celuy qui a tout fait pour toy, et pour ceux qui nous assistent et qui ont pitié de nous. Ma consolation est, que si ie ne te voy plus en terre, ie te verray au Ciel. C'est Noël Tekoüerimat qui t'écrit.

Voicy encore vne lettre du Pere Martin Lyonne, adressée de la Rochelle à Paris, au Pere Procureur des Missions de la Compagnie de Iesus, en la Nouuelle

France, on y verra le succés du voyage qu'il vient de faire en Canada ; ce n'est qu'vne suite de croix, qu'il faut tascher de porter d'aussi bonne grace en l'ancienne France qu'on les porte en la Nouuelle.

—

Mon R. Pere,

Pax Christi.

Celle-cy vous fera part de nos biens et de nos maux, de nos ioyes et de nos tristesses. Ie ne sçay si i'oserois dire que nous soyons arriuez à bon port, puis que nous trouuons vn mal-heur dans nostre bon-heur, et qu'il nous faut chanter le Pseaume *Miserere mei Deus*, au lieu d'entonner le *Te Deum laudamus*, que nos Matelots font ordinairement retentir quand ils sont arriuez au terme de leur voyage. Ie vous déduiray nos auentures en détail.

Nous ne sortismes l'an passé de la Rochelle que le seiziéme de Iuillet, saison dans laquelle les vents de Nord et de Nordest ne regnent guere, ce qui nous a causé vne longue et fascheuse trauersée. Estans enfin arriuez à Quebec le quatorziéme d'Octobre, nous en sommes partis le seiziéme de Nouembre. Iamais aucuns vaisseaux n'estoient sortis si tard de ces contrées : pas vn des habitans ne s'est voulu embarquer, ny pour ses affaires particulieres, ny pour les publiques, craignans les glaces du grand fleuue S. Laurens, et les tempestes de la mer. Ie ne sçay s'ils auoient vn pressentiment de ce qui nous deuoit arriuer, mais ie sçay bien que nous auons esté battus de toutes sortes de vents et de tempestes. Nous croyons tous que le commencement de Decembre seroit la fin de nostre vie, la furie des vents déchainez dura huict iours ; nous receusmes dans ce temps-là vn coup de mer si violent, que la quantité d'enuiron quatre-vingts poinçons de cailloux, et huict gros canons démontez, qui seruoient de leste à nostre nauire pour le tenir en estat, et toutes les marchandises, et nos boissons, et nos pois, qui faisoient pour lors l'vnique mets de nostre table ; en vn mot, tout ce qui estoit dans le fond du vaisseau fut renuersé, bouleuersé et ietté pesle-mesle sur vn costé de nostre nauire, ie ne sçay comme les canons ne le creuerent point. Il estoit si fort à la bande et tellement couché, que l'eau entroit par dessus le bord ; nos mats de hunes furent rompus, le biscuit qui nous restoit tout moüillé, chacun crioit misericorde. Nous demeurasmes enuiron vne heure en cét estat, et si le coup qui nous y auoit mis eut redoublé (ce qui arriue tres-souuent) le vaisseau eust renuersé et coulé à fond, mais la saincte Vierge arresta ce coup par vn vœu que nous luy fismes, et que nous auons executé. Ie ne sçay comme ce costé du nauire, chargé de tant de canons et de cailloux, et de poinçons, se seroit pû redresser sans miracle.

Enfin apres auoir essuyé cette tempeste, et d'autres moindres qui nous assaillirent encore, nous arriuasmes la nuit de Noël au lieu où nous pensions trouuer du repos, et faire nos deuotions : ce n'estoient que réjoüissance, la ioye paroissoit sur le visage de tout nostre monde resuscité ; nous tapissions la chambre du Capitaine de tout ce qu'il y auoit de plus beau dans le nauire, pour y celebrer la saincte Messe le iour de Noël ; quand tout à coup nous entendismes le tonnerre de deux canons chargez à balles, tirez sur nostre nauire : ce bruit dans les tenebres de la nuit nous ietta dans le silence. Nous estions entre l'Isle de Ré et le lieu de la terre ferme, qu'on nomme Chef de bois ; nous oüysmes en suite des hommes qui crioient à pleine teste : amene, amene, les voiles basses, moüillez l'ancre, autrement on vous enuoye cinquante volées de canon. Dieu sçait si nous fusmes surpris à ces paroles ; comme nous ne sçauions rien de ce qui se passe à present en France, nous creusmes que c'estoient quelques vaisseaux du Roy, sur lesquels nous auions pris le dessus du vent par mégarde, la nuit nous empeschant de les reconnoistre. Nous ame-

nons nos voiles, nous moüillons l'ancre, et voila quatre chaloupes chargées de soldats et de matelots qui nous abordent ; ces gens sautent dans nostre vaisseau, ils rompent les coffres, ils pillent tout ce qu'ils rencontrent, ils conduisent nostre Capitaine vers celuy qui commande cinq ou six vaisseaux qui sont en cette emboucheure, et pour trancher court, on emmene nostre nauire en Broüage. Pour moy, ie me suis retiré à la Rochelle auec nostre frere Pierre Feoté, qui est repassé en France pour sa santé.

Ce ne sont pas là toutes nos auentures, nous estions partis de Quebec deux vaisseaux de compagnie, l'vn nommé le S. Ioseph, dont ie viens de parler, et l'autre appellé la Vierge ; nous nous sommes toujours accompagnez dans le grand fleuue iusques au sortir des terres que nous nous separasmes : or comme ce dernier vaisseau estoit bien meilleur de voile que le nostre, nous le croyons trouuer au port arriué bien long-temps deuant nous, et cependant il ne paroist point ; cela nous fait coniecturer que les tempestes qui nous ont pensé abysmer l'ont englouty, et nostre coniecture est d'autant mieux fondée, que ce vaisseau estoit foible, et qu'il auoit bien eu de la peine d'arriuer en Canada, faisant grande eau dans toute la trauersée. Voila ce qui concerne nostre voyage, ie ne vous dis rien du païs, les lettres et la Relation que ie vous enuoye par auance diront tout. Ie vous prieray seulement de penser de bonne heure où vous pourrez trouuer dequoy enuoyer à nos Peres, et aux pauures Sauuages, qui fuyans les feux des Iroquois, se viennent tous les iours ietter entre leurs bras, n'ayant que la foy et le Christianisme pour toutes richesses. N'attendez aucun secours du païs, ce qu'il a coustume de donner pour vne partie de la subsistance de nos Missions est perdu. Ceux à qui les deux vaisseaux et les marchandises dont i'ay fait mention appartenoient, ne peuuent pas nous assister apres vne si grosse perte. Dieu soit beny de tout. *Quod bonum erat in oculis suis fecit.* Il faut adorer sa prouidence et se confier en ses bontez. Ie me recommande à vos saincts Sacrifices, en attendant que i'aye l'honneur de vous voir,

Mon R. P.

Vostre tres-humble et affectionné seruiteur en Nostre Seigneur,

MARTIN LYONNE.

A la Rochelle, ce 27. de Decembre 1651.

On n'a ouy aucune nouuelle du vaisseau dont il est parlé dans cette lettre depuis qu'elle est écrite.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, donné à Poictiers, et signé par le Roy en son Conseil, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Iuré en l'Vniuersité de Paris, et Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne, Bourgeois et ancien Escheuin de cette Ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable és Missions des Peres de la Compagnie de Iesus, en la Nouuelle France, és années* 1650. *et* 1651. *enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince de France, par le Superieur des Missions de la mesme Compagnie.* Et ce, pendant le temps et espace de dix années consecutiues : auec defenses à tous Libraires et Imprimeurs, d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation et de l'amende portée par ledit Priuilege.

Permission du R. P. Vice-Prouincial.

NOVS CHARLES LALEMANT, Vice-Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne, Bourgeois et ancien Escheuin de cette ville de Paris, l'impression des Relations de la Nouuelle France. Fait à Paris, ce 3. iour de Feurier 1652.

C. LALEMANT.